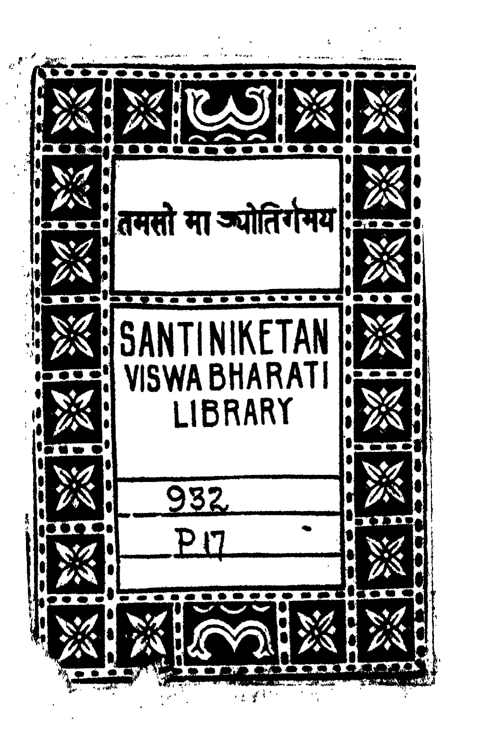


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
932
P17

BIBLIOTHÈQUE

DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

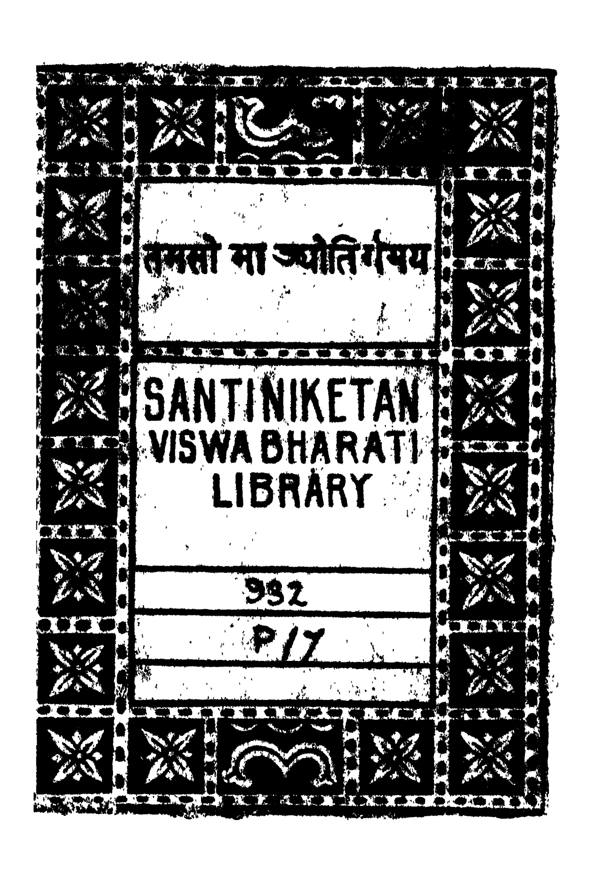
CENT QUARANTE-QUATRIÈME FASCICULE

LE NIL A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE, SON RÔLE ET SON CULTE EN ÉGYPTE

PAR CHARLES PALANQUE



PARIS (2e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1903



CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND

LE NIL

A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE

SON RÔLE ET SON CULTE EN ÉGYPTE

LE NIL

A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE

SON RÔLE ET SON CULTE EN ÉGYPTE

PAR

CHARLES PALANQUE

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES,
MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE



PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1903

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE

A MON MAÎTRE

M. PAUL GUIEYSSE

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE PRATIQUE
DES HAUTES ÉTUDES

RESPECTUEUX HOMMAGE.

Sur l'avis de M. GUIEYSSE, Directeur Adjoint des Conférences d'Égyptologie, et de MM. MORET et SCHEIL, Commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Charles PALANQUE le titre d'Élève diplômé de la Section d'Histoire et de Philologie de l'École pratique des Hautes Études.

Paris, le 30 juin 1901.

LE DIRECTEUR DE LA CONFÉRENCE,

Signé : P. GUIEYSSE.

LES COMMISSAIRES RESPONSABLES,

Signé : A. MORET.
V. SCHEIL.

LE PRÉSIDENT DE LA SECTION,

Signé : G. MONOD

AVANT-PROPOS

En entreprenant un travail sur : LE NIL A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE, SON RÔLE ET SON CULTE EN ÉGYPTE, je ne me dissimule pas que, pour un débutant, j'ai entrepris une tâche au-dessus de mes forces.

Dès le début, de grandes difficultés se présentèrent aussitôt. D'abord le choix du sujet, trop vaste, et dans lequel je ne pouvais manquer de faire souvent fausse route, puis mon inexpérience. A peine familiarisé avec les textes hiéroglyphiques, j'ai, dès ma seconde année d'études, commencé à réunir mes matériaux et à travailler mes textes. Souvent rebuté, plusieurs fois découragé, je n'ai dû qu'aux encouragements de mes maîtres, à leur

aide et à leurs conseils, de triompher de tous ces obstacles. Ils me permettront de leur témoigner ici toute ma gratitude et tous mes remerciements. Que MM. P. Guieysse, Directeur Adjoint à l'École pratique des Hautes Études, et A. Moret, Maître de Conférences, veuillent bien accepter, l'un et l'autre, l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

C. P.

PRÉFACE

On a beaucoup écrit sur le Nil. Les anciens et les modernes ont de tout temps exercé leur sagacité à chercher à pénétrer les secrets du plus mystérieux de tous les fleuves. Ce n'est pas dans cet ordre d'idées que nous avons entrepris cette étude. A l'aide de documents légués par l'antiquité égyptienne, nous avons essayé d'étudier le Nil dans son rôle pratique, en même temps que divin, d'après les conceptions des anciens Égyptiens.

Au point de vue pratique, les textes sont peu nombreux, au moins pour l'époque qui nous occupe. C'est à peine si l'on possède quelques mentions de crues heureuses, gravées çà et là sur des rochers, les parois d'un temple ou les quais riverains du fleuve. Des découvertes récentes sont venues éclaircir la question, mais ces renseignements nouveaux sont d'une époque relativement peu ancienne, et nous ne savons toujours que peu de chose sur le régime des eaux pendant l'Ancien-Empire et l'Hégémonie thébaine.

Du côté religieux, nous sommes un peu plus heureux. Le Livre des Morts, *les stèles funéraires, les textes religieux, les parois des temples nous donnent plus de renseignements. Mais la théologie égyptienne est encore si peu connue, ses théories sont si abstraites, que bien des conceptions nous échappent, et nous ne pouvons souvent que les enregistrer sans les comprendre à fond, tant qu'un texte nouveau ne sera pas venu les éclairer.*

En nous servant de ces documents, nous avons essayé d'en tirer des conclusions en rapport avec les traditions antiques et la science contemporaine.

Il reste, et il restera encore pendant longtemps, beaucoup à dire sur le fleuve-dieu des Égyptiens, et nous n'osons pas prétendre que notre étude soit complète. C'est un travail de débutant que les Égyptologues voudront bien traiter avec indulgence, espérant être utile un jour à ceux qui voudront reprendre une étude que nous ne savons qu'ébaucher.

Paris, 15 juin 1901.

LE NIL
A L'ÉPOQUE PHARAONIQUE
SON RÔLE ET SON CULTE EN ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER

I

LE NIL. — CROYANCES DES ÉGYPTIENS ET DES ANCIENS SUR SON ORIGINE. — TRADITIONS ANTIQUES

L'Égypte est « un don du fleuve », a dit Hérodote[1]. Cette phrase très éloquente en sa brièveté caractérise toute la vallée du Nil. En effet, le Nil, artère vitale de l'Égypte, par ses crues périodiques, fertilise une région qu'il ravit au désert. C'est lui qui pare ses campagnes de plantes et de verdure, et qui a fait du territoire qu'il atteint un des pays les plus fertiles du monde.

En vain vante-t-on la bonté de son climat et l'excellence de son air, en vain les anciens en faisaient-ils la demeure des dieux? Otez-lui le Nil, et tous ces avantages disparaissant aussitôt, le pays ne sera plus qu'un désert semblable à la sablonneuse Libye qui l'entoure.

Le Nil est large, tranquille, majestueux; il va, aimant les courbes, jetant un perpétuel défi à la ligne droite, se perdre dans des sinuosités, pour reparaître plus loin, bai-

1. Hérodote, II, v.

gnant les ruines du passé, les villes et villages modernes. Impérieux et calme, avec sa puissance mystérieuse de croître et de décroître, il a de tout temps imposé aux populations qui vivent sur ses rives le respect et la vénération. Plutarque[1] raconte que rien, chez les Égyptiens, n'était aussi vénéré que le Nil, et les textes anciens nous apprennent qu'ils le considéraient comme un dieu, dont ils ne se lassaient jamais de vanter les bienfaits.

La première question qui vient aussitôt à l'esprit est de savoir ce que les Égyptiens pensaient des sources de leur grand fleuve et ce qu'ils en savaient.

Cette question, qui a captivé les anciens et les modernes, ne semble pas les avoir préoccupés outre mesure. Leurs connaissances géographiques se bornaient à ce que leur apprenait la tradition religieuse, et cela leur suffisait; rien ne nous apprend qu'ils aient cherché à approfondir ce grand problème. Hérodote[2] constate leur ignorance : « nul des Égyptiens ne m'a dit en rien savoir, » dit-il avec étonnement. Et le seul renseignement qu'il finit par avoir est plutôt de source religieuse que géographique.

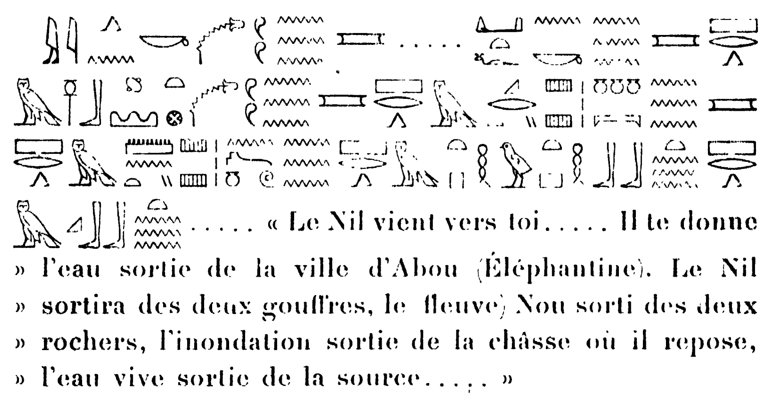
L'affirmation d'Hérodote est confirmée par les textes religieux parvenus jusqu'à nous. L'*Hymne au Nil*[3] nous fait savoir que le Nil est caché, que nul ne sait son nom, ni son origine, et qu'« il fait sa venue dans les ténèbres »,

Au chapitre XV du *Livre des Morts*, nous lisons qu'il est issu du soleil : « tu maintiens l'existence des hommes par le fleuve issu de toi[4] ».

1. Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, V.
2. Hérodote, II, XXVIII.
3. *Papyrus Anastasi VII*, pl. 7, l. 7; *Sallier II*, pl. 11, l. 7; P. Guieysse, *Hymne au Nil*, p. 2.
4. *Livre des Morts*, chap. XV, l. 19.

Or, le soleil, étant « le grand illuminateur sorti du *Noun* », avait une origine commune avec le Nil. Et cela suffisait aux Égyptiens de savoir que leur fleuve nourricier venait du fleuve céleste sur lequel naviguait la barque du dieu Râ, et qui arrosait le ciel et la région infernale ou Douaït.

Les croyances égyptiennes étaient plus étendues, en ce qui concernait l'apparition du Nil sur la terre. C'est ce que nous apprend un papyrus, connu sous le nom de *Rituel de l'embaumement*[1]. On s'adresse au défunt en ces termes :



..... « Le Nil vient vers toi..... Il te donne » l'eau sortie de la ville d'Abou (Éléphantine). Le Nil » sortira des deux gouffres, le fleuve Nou sorti des deux » rochers, l'inondation sortie de la châsse où il repose, » l'eau vive sortie de la source..... »

La tradition antique, qui faisait apparaître le Nil près d'Éléphantine, est celle que le trésorier du temple de Neith, à Saïs, rapporta à Hérodote[2]. Ce dernier a consigné dans le récit de son voyage le témoignage du prêtre de Saïs : « Je répète ce qu'il m'a rapporté, dit-il, il y a, selon lui, deux montagnes (δύο οὔρεα), dont les cimes sont à pic, sises entre la ville de Syène en Thébaïde et celle d'Éléphantine; on les appelle Crophi et Mophi. Entre elles, les sources du Nil jaillissent d'un abîme sans fond.

1. Le *Rituel de l'embaumement* existe en double exemplaire : 1° Papyrus de Boulaq n° 3, et 2° Papyrus du Louvre n° 5158, traduits par Maspero, *Mémoires sur quelques papyrus du Louvre*, p. 99, 34.
2. Hérodote, II, XXVIII.

La moitié des eaux descend en Égypte, du côté du nord, l'autre moitié en Éthiopie, du côté du sud. »

Hérodote, du reste, ne paraît pas avoir ajouté une foi absolue à ce que le prêtre égyptien lui a raconté. Il ne le cache pas, car, dit-il, « il m'a paru plaisanter lorsqu'il s'est prétendu exactement informé ».

Aujourd'hui que les textes égyptiens viennent corroborer ce que rapporte l'historien grec, il est facile de voir que, venu pour chercher un renseignement géographique, il n'a pu recueillir qu'une tradition religieuse, dont la croyance était générale en Égypte.

Deux mots essentiels sont à retenir du texte grec : δυὸ οὐρέα, les deux falaises. Nous revenons plus loin sur ce sujet. Il n'est aujourd'hui douteux pour personne que ces deux montagnes sont bien les deux gouffres dont parle le *Rituel de l'embaumement*, les mêmes que Sénèque le Philosophe nommera plus tard *les veines du fleuve*[1].

M. Maspero s'exprime ainsi à ce sujet[2] : « Je crois que le de notre texte renferme une allusion à cette prétendue source du Nil, et la suite des noms donnés aux eaux du fleuve semble confirmer cette opinion. Nous trouvons en effet : 2° , le Nil sorti des deux abîmes dont jaillissait le fleuve ; 3° , le *Nou* sorti des deux montagnes Krôphi et Môphi, au pied duquel se trouvent les abîmes profonds , d'Hérodote ; 4° . la crue sortie de la châsse paraît marquer le phénomène de l'inondation, et le , la châsse du dieu serait un nom collectif qui désignerait l'ensemble formé à Éléphantine par les prétendues sources du Nil, et ; 5° ,

1. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, V.
2. Maspero, *op. cit.*, p. 99.

l'eau vive sortie de la source rendrait, sous une forme toute physique, l'idée que le membre de phrase précédent rendait sous une forme religieuse. Le serait ce que le dieu Nil, sortant de son sanctuaire, est au fleuve Nil jaillissant de sa source. »

Un bas-relief du petit temple de Philæ, construit par Trajan et ses successeurs, nous montre le dieu Nil dans sa cachette. Au-dessous d'une falaise élevée, sur laquelle sont perchés un vautour et un épervier, se trouve une chambre ronde où le dieu accroupi se cache. Dans chacune de ses mains il tient un vase d'où s'échappe l'eau bienfaisante de l'inondation. Un serpent replié sur lui-même dessine le contour de la chambre. Une étroite ouverture, ménagée entre sa tête et sa queue, laisse un espace suffisant pour permettre au courant de s'échapper[1]. C'est la représentation figurée d'un des gouffres que le prêtre de Saïs mentionnait à Hérodote.

Un document égyptien, la *Stèle du Songe*, nous confirme la croyance générale que les Égyptiens avaient de la situation des sources du Nil près d'Éléphantine[2]. Il y est dit que le roi Amen-Méri-Nout, après avoir été couronné roi à Napata, « s'étant approché d'Éléphantine, traversa le Nil » pour se rendre à Éléphantine. Arrivé au temple de » Num, seigneur de Kebht, il se tint dans la posture de » l'adoration devant ce dieu, fit de grandes oblations, » donna du pain, du *haq* aux dieux de la cataracte, et fit » des offrandes au Nil, dans sa source[3] ».

Ce passage du texte égyptien est en parfaite concor-

1. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XCIII, 1; Rosellini, *Monumenti del culto*, pl. XXVII, 3; Dümichen, *Geogr. Inschrift.*, II, pl. LXXIX; cf. Maspero, *Études d'archéologie et de mythologie égyptiennes*, III, p. 385.

2. Le serpent du Nil, qui garde la châsse du dieu, est cité au *Livre des Morts*, chap. LXIV, l. 62.

3. Maspero, *op. cit.*, III, p. 11.

dance avec Hérodote, qui, se faisant l'écho de la croyance égyptienne, plaçait entre Syène et Éléphantine les prétendues sources du Nil.

De nombreux documents parlent de ces deux rochers, voisins de l'île d'Éléphantine, et d'où jaillissait le Nil. Les textes égyptiens les désignent sous le terme générique « les deux gouffres », et plus spécialement sous le nom de : *Qorti*, et *Moniti*.

Suivant Brugsch[1], le mot *qorti*, du mot copte **корѕ**, désigne bien, selon les textes, les deux gouffres près de l'île d'Éléphantine, qui étaient censés être les deux sources du Nil inondant le pays.

Dans les listes géographiques, le même mot remplace celui du canal des autres nomes. Il servait également à indiquer le port où stationnait la barque sacrée du dieu Khnumou d'Éléphantine, maître de la cataracte. Un texte d'Edfou nous dit que (sic) « la barque Neker Khnum est aux villes des deux sources[2] ».

La *Stèle de Silsilis*[3] est plus affirmative en nous disant : « le Nil sort des deux sources » .

Ailleurs, d'après l'inscription du nilomètre d'Éléphantine, nous voyons que le Nil, au moment de répandre sur les campagnes son inondation bienfaisante, , sort de *Qorti* à son époque[4].

Au chapitre CXLIX du *Livre des Morts*, nous lisons qu'il est question du Ker où demeure le Nil, [5].

1. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 860.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 860.
3. *Stèle de Silsilis*. — *Zeitschrift*, 1873, p. 129, l. 1, 7.
4. Brugsch, *Zeitschrift*, 1865, p. 44.
5. *Livre des Morts*, chap. CXLIX, l. 60.

Chabas, dans les *Inscriptions des mines d'or*[1], parle de l'abîme de Qerti d'Éléphantine, .
Le premier il a reconnu dans ce mot un duel en *ti* du mot *qorou*, *qor* , dérivé de la racine *qor* , *aller en rond*, *arrondir*, *être rond*. « Cette racine, dit » Maspero[2], a développé différents substantifs : » *qorit*, *qorrit*, *trou*, *caverne*, tout espace arrondi » ou voûté, et par suite les différents cercles de l'enfer » égyptien[3], *qrour*, *four*, etc. Les deux *qor* » , du Nil, sont deux cavernes arrondies, ou, » comme dit Hérodote, deux gouffres d'où s'échappent les » eaux du fleuve. *moniti* est un duel du nom » *mon*, *men*, ou , dérivé de la racine » *mon*, *men*, *être stable*, *solide* : ce sont deux rochers, » deux montagnes, deux falaises. Que les deux gouffres et » les deux rochers fussent bien à Éléphantine, les ins- » criptions le prouvent surabondamment.

» Séti I[er], de la XIX[e] dynastie, après avoir raconté com- » ment il fit creuser une citerne dans le désert Arabique, » ajoute : » .

» L'eau y vint en grande abondance, ainsi qu'au réduit » des deux gouffres d'Éléphantine[4].

» Un texte d'époque ptolémaïque affirme que le Nil, » quand il sort des gouffres en son temps, sa hauteur à

1. Chabas, *Les Inscriptions des mines d'or*, p. 6, 8.
2. Maspero, *Études d'archéologie et de mythologie égyptiennes*, III, p. 383.
3. Le bas-relief de l'île de Philæ, qui représente le dieu Nil dans sa cachette, nous la montre formée par un serpent replié sur lui-même en dessinant le contour.
4. Lepsius, *Denkmæler*, III, pl. CXXIX, l. 7; Reinisch, *Ægyptische Chrestomathie*, pl. IX, l. 7, partie *b*.

» Éléphantine est de vingt-quatre coudées, trois palmes
» et un quart de palme,
»

» L'ensemble formé par les deux gouffres et les deux
» rochers s'appelait *Pothit* ou *Tophit*, le ré-
» duit mystérieux, la châsse. Le dieu y reposait : son eau
» jaillissait comme une source vive, et s'écoulait vers le
» nord, apportant aux Égyptiens toutes les choses bonnes
» et pures dont peut vivre un dieu. »

Nous avons vu qu'Hérodote donnait à ces deux rochers, où la croyance égyptienne plaçait les sources du fleuve dieu, nourricier de l'Égypte, les noms de *Mophi* et *Krôphi*, Μῶφι, Κρῶφι. Aucun texte égyptien n'est venu encore nous donner l'équivalent de ces deux expressions. Diverses interprétations ont été proposées, mais sans donner des résultats certains. Champollion[2] y voyait le mot copte ⲙⲟⲩϥ, *moufi*, qui signifie « la bonne », et dans Krôphi, l'opposé, le mot ϫⲣⲟϥ, qui, en langue égyptienne, a le sens de *mauvais*.

D'autres égyptologues, tels que Wilkinson et Rawlinson, ont également essayé d'interpréter ces deux mots, mais leurs explications n'ont pas été suffisantes.

Wilkinson n'admettait pas les idées de Champollion. Il voyait dans ces mots mystérieux des expressions fantaisistes dues, comme le récit que nous rapporte Hérodote, à l'imagination et à l'invention sacerdotale. Mots incompréhensibles dont les Orientaux sont très friands, surtout quand ils s'adressent aux enfants.

Quant à Rawlinson, sa pratique des langues orientales le ralliait aux idées de Wilkinson; il allait même plus

1. Brugsch, *Zeitschrift*, 1865, p. 44.
2. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, I, p. 115; Maspero, *Études d'archéologie et de mythologie égyptiennes*, III, p. 386.

loin, en cherchant dans l'anglais moderne des preuves similaires à celles qu'il supposait pouvoir déduire des langues orientales[1].

En Allemagne, le professeur Lauth[2] a essayé, à son tour, d'interpréter d'une façon plus sérieuse les deux mots fournis par Hérodote. Il suppose qu'un des deux *Qor* est composé du mot *Hapi*, nom du Nil; le mot Κρῶφι s'expliquerait aussitôt. « Quant à Μῶφι, dit-il, la valeur *m* pour le » bassin ⊏⊐ est constatée, et le groupe *Hapi* est suivi » constamment du bassin qui pouvait, dans la lecture, » précéder le mot Hapi. Ainsi, nous aurions le Μῶφι, le- » quel indiquerait l'autre trou d'où le Nil Hapi est censé » provenir. »

Maspero propose l'interprétation suivante, qui est à la fois la plus simple et la plus claire : « Je proposerai, dit- » il, de reconnaître dans Κρῶφι et Μῶφι la transcription » exacte de [hiéroglyphes] *qrofi*, [hiéroglyphes] *mofi*, littéralement *son* » *gouffre*, *son eau*. Ces deux locutions seraient formées » de [hiéroglyphes] *qor*, le gouffre, et de [hiéroglyphes] *mo*, *mou*, l'eau, sui- » vis du pronom de la troisième personne du singulier » masculin [hiéroglyphe] *f*, [hiéroglyphe] *fi*. L'un des *Moniti*, ou *rochers*, se » serait appelé *Qro-fi*, l'autre *Mo-fi*. Le pronom marque » le dieu Nil sous-entendu[3]. »

Plus tard, à l'époque romaine, si nous en croyons Sénèque[4], ces deux rochers prirent, pour les Latins, le nom de *veines du Nil*. C'était, nous dit-il, deux écueils, « deux bouches où, lors du sacrifice annuel, les prêtres » jettent l'offrande publique et les gouverneurs des pré- » sents en or ». Il est facile d'identifier ces *veines du Nil* avec les deux gouffres d'Hérodote, et ces mots *veinas Nili*

1. G. Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 31.
2. Lauth, *Les Zodiaques de Dendérah*, p. 82.
3. Maspero, *Études d'archéologie et de mythologie égyptiennes*, III, p. 387.
4. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, IV.

sont sans doute l'équivalent des termes employés par les Égyptiens et les Grecs.

Faisant abstraction de toute notion géographique, les anciens Égyptiens sont les seuls, parmi les peuples de l'antiquité, qui ne se soient pas préoccupés des sources de leur fleuve nourricier. Ce qu'ils croyaient, ils le tenaient de leurs aïeux, et la tradition s'en est conservée pendant toute l'antiquité classique, et même au delà, encore chez certains peuples. Il semble que, pour eux, chercher à approfondir ce grand mystère était une impiété et une hérésie. Leur Nil était un dieu, il venait du ciel, c'était le grand illuminateur sorti du Noun, comme dit le *Livre des Morts*[1], . Ils le vénéraient et voyaient en lui non seulement le père nourricier de leur pays, mais encore le *père des dieux*. C'était : « le liquide saint, le Nil, père des dieux[2] ».

Tout aussi bien que les sources, les anciens ont également méconnu la véritable cause de l'accroissement régulier et de la crue périodique du Nil. Il n'y a presque aucun philosophe ou historien ancien qui n'ait exercé son imagination et son génie sur cette matière. Cette question était devenue une des plus importantes de l'antiquité. Le Nil, en effet, a toujours passé pour avoir quelque chose de divin et de sacré, soit à cause de l'heureuse influence de ses inondations sur la fertilité de l'Égypte, soit à cause de l'ignorance absolue de sa source et de son origine.

Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, pour ne mentionner que les principaux écrivains grecs, Pline l'Ancien, Sénèque le Philosophe, Lucain et bien d'autres parmi les

1. *Livre des Morts*, chap. XV, l. 19.

2. Lepsius, *Denkmæler*, III, 200.

Le voyageur écossais Rhind rapporte une légende musulmane qui affirme que le Nil descend des cieux. *Thèbes, its tombs and their tenants*, p. 301-304.

Latins, cherchèrent à pénétrer le mystère qui environnait le Nil et ses phénomènes, et exercèrent leur sagacité et leur imagination pour arriver à résoudre ce problème. Mais ils durent se contenter de se faire l'écho des dires de leurs contemporains et des traditions de leurs devanciers. Ils se sont efforcés de démontrer la puérilité de certaines opinions, et à détruire des erreurs qui tenaient surtout de la fable et des récits imaginaires de certains qui avaient été assez osés pour remonter le fleuve aussi loin que leur hardiesse et leurs moyens le leur permettaient.

Ce qui est certain, c'est que l'erreur de l'antiquité est due surtout à ce que l'on ne voyageait guère au delà des cataractes. C'est Hérodote[1] qui nous l'apprend : Μέχρι μὲν νῦν τεσσέρων μηνῶν πλόου καὶ ὁδοῦ γινώσκεται ὁ Νεῖλος παρὲξ τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ῥεύματος· τοσοῦτοι γὰρ συμβαλλομένῳ μῆνες εὑρίσκονται ἀναισιμουμένου ἐξ Ἐλεφαντίνης πορευομένῳ ἐς τοὺς Αὐτομόλους τούτους. « Le Nil est » donc connu, outre le parcours de l'Égypte, jusqu'à quatre » mois de navigation ou de route, car c'est le nombre que » l'on trouve en additionnant les mois employés à se » transporter d'Éléphantine chez les Automoles. »

Bien rares étaient ceux qui se hasardaient au delà. Aussi le problème des sources du Nil était-il réputé jadis comme ne devant jamais être résolu; essayer de les découvrir était tenter l'impossible. Néron envoya une mission officielle à leur découverte; les deux centurions qui partirent sur son ordre revinrent, après avoir été arrêtés par d'immenses marais dont ils désespéraient de connaître les bornes. Là, ils virent deux rochers d'où coulait une masse d'eau et qu'ils crurent être les sources du Nil[2]. Les écrivains anciens, échos des opinions de leurs contemporains, ne cachent pas leur incertitude sur ce sujet. Pour Pline, le Nil vient de Mauritanie[3], pour Sénèque, il rassemble ses

1. Hérodote, II, xxxi.
2. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, V.
3. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V.

eaux aux alentours de Philæ; Lucain, enfin, s'écrie que le monde ne saura jamais à quelles sources on le doit[1]; Ammien Marcellin, qui écrivait vers le IVe siècle de notre ère, est plus affirmatif encore, en disant que le principe des grandes eaux du Nil ne sera pas plus connu de la postérité qu'il ne l'a été de son temps[2].

Ainsi donc, pas plus que les Égyptiens, les anciens n'ont connu les sources du Nil. Le problème, du reste, vient d'être à peine résolu. Nous savons qu'il vient des lacs de l'Afrique centrale. Chercher les sources du Nil était, dans l'antiquité, un proverbe qui signifiait l'impossible. De fait, pour résoudre cette prétendue impossibilité, il a fallu des milliers et des milliers d'années, et ce n'est que de nos jours que le plus grand et le plus mystérieux de tous les fleuves nous a livré le secret de son origine.

A une époque plus moderne, nous voyons reparaître la croyance égyptienne de l'origine du Nil. Les écrivains arabes, que Maqrizi cite dans sa *Description de l'Égypte*[3], sont tous fidèles à cette tradition. Le Nil ferait son apparition sur la terre, près de la montagne de Qomr, montagne qui se dresse au delà de l'Équateur.

Joinville est du même avis : il nous dit naïvement que le « fleuve vient de Paradis terrestre[4] », et de nos jours encore les Nubiens n'ont pas abandonné cette croyance, et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien cette unité de tradition s'est conservée intacte après tant de siècles.

1. Lucain, *Pharsale*, X.
2. Ammien Marcellin, XXII, XV.
3. *Description topographique et historique de l'Égypte*. Trad. U. Bouriant. Tome XVII de la *Mission du Caire*, chap. XIV et sq.
4. Joinville, *Histoire de saint Louis*, chap. XI.

II

LA CRUE ET SES CAUSES. — CROYANCES DES ÉGYPTIENS. LES NILOMÈTRES, LES CANAUX, LES IMPÔTS

L'inondation périodique du Nil est une chose trop importante, pour la prospérité de l'Égypte, pour n'avoir pas attiré l'attention des anciens. Ce phénomène naturel, que les connaissances modernes expliquent tout simplement, passait chez les Égyptiens pour une preuve évidente et certaine de l'intervention d'une divinité.

Pausanias nous dit que les Égyptiens considéraient le Nil, au début de l'inondation, comme le résultat des larmes d'Isis pleurant Osiris[1]. Ceci, dit Le Page Renouf, est vraisemblablement une tradition égyptienne[2]. Isis et Nephthys sont appelées, au *Livre des Morts*, « les pleureuses », et, dans de nombreux textes, le courant du Nil est attribué soit à Isis, soit à une divinité comme Sothis, qui est identique à Isis. Et ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que, jusqu'à ce jour, tous chrétiens et musulmans assurent que le 11 du mois copte Bauneh une goutte miraculeuse tombe dans le Nil et provoque sa crue. Cette nuit est appelée, par eux, *laylet* ou *nuqtah*, « nuit de la goutte ». C'est ce que Brugsch traduisait, suivant une expression correspondante : . par « *la nuit des larmes* ».

La légende des larmes d'Isis[3] est fort ancienne. Les

1. Pausanias, *In Phociis*, X, 32 : Ἐοικότα δὲ ἀνδρὸς ἤκουσα Φοίνικος ἄγειν τῇ Ἴσιδι Αἰγυπτίους τὴν ἑορτήν, ὅτε αὐτὴν τὸν Ὄσιριν πένθειν λέγουσι. Τηνικαῦτα δὲ καὶ ὁ Νεῖλος ἀναβαίνειν σφίσιν ἄρχεται, καὶ τῶν ἐπιχωρίων πολλοῖς ἐστιν εἰρημένα, ὡς τὰ αὔξοντα τὸν ποταμὸν καὶ ἄρδειν τὰς ἀρούρας ποιοῦντα δάκρυά ἐστι τῆς Ἴσιδος.
2. *Proceedings of biblical archæology*, XIII, 1890, p. 6 et sq.
3. *Recueil de Travaux*, *Pyramide d'Ounas*, V, p. 45, l. 395.

textes des Pyramides connaissent déjà « la nuit du grand » flot de larmes issu de la grande déesse » [1]. Cette expression se rapporte certainement à la nuit de la goutte.

Dans un article récent paru dans le *Recueil de Travaux*[2], Lieblein, à propos du mot , relevé dans les graffiti de Biban el-Molouk, par Spiegelberg, et traduit par ce dernier par « descendre », ne croit pas qu'il indique la décroissance de la crue du Nil, mais bien au contraire que c'était le début de l'inondation. En effet, la crue commençant par la chute d'une goutte céleste, il est bien juste de dire que les eaux du Nil sont descendues du ciel pour indiquer le commencement de la crue. Or, la signification de , « descendre » ou « tomber », est bien connue. Maspero pense, tout en conservant la signification descendre, que les graffiti indiquent le temps où les digues sont ouvertes pour donner accès à l'eau dans les canaux artificiels, ou pour laisser les eaux de l'inondation descendre dans les canaux et sur les champs cultivés. Cette interprétation est philologiquement justifiable, car elle donne à toute inscription un sens assez probable.

D'où Lieblein propose de traduire : , par : « L'an II, le troisième jour » de Paophi, sous le règne du roi de la Haute et Basse- » Égypte, Ba-en-Ra, l'*inondation du Nil est descendue* » (comme une goutte du ciel), au lieu de l'interprétation de

1. , litt. : *le grand sanglot.* Le Page Renouf, *Proceedings of biblical archæology*, 1890, p. 6 et sq.
2. *Recueil de Travaux*, XXII, 1890, p. 71 et sq.

Spiegelberg, disant que les eaux du Nil tombent et que le fleuve est en décroissance.

Dans le *Papyrus magique Harris*, il est dit qu'Isis a desséché le fleuve d'un coup d'aile, puis l'a fait remonter par ses pleurs[1] : . . . . Il faut toutefois constater que les larmes d'Isis n'ont pas le même motif : ce n'est plus Osiris qu'elle pleure ; la cause de ses larmes est due aux violences d'Horus, vengeur de son père, qui, outré de la clémence d'Isis envers Sit, violente sa mère, , « car Horus a vio- » lenté sa mère, ses larmes tombent dans l'eau[2] ». Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que la crue, dans l'un et l'autre cas, est due aux larmes d'Isis, et qu'il est toujours question de la mort d'Osiris.

« Salut à la mère des habitants du Nou, dit un texte » ptolémaïque[3]. Elle a fait monter le Nil de ses sources, » fournissant ainsi les choses nécessaires à toute bouche » pour manger, » .

La tradition égyptienne a survécu, des siècles ont passé : « Isis, dit Maspero[4], n'a plus de fidèles depuis longtemps, » et son nom même est inconnu aux descendants de ses

1. Chabas, *Papyrus magique Harris*, chap. VII, l. 8, 9, 10, 11, p. 102. — Isis frappe de son aile ; elle ferme la bouche du fleuve. . ., l'eau s'affaisse, l'eau remonte (relève la face l'eau), ses larmes tombent dans l'eau.

2. *Ibidem*, chap. VII, l. 10, 11.

3. *Recueil de Travaux*, XIII, p. 168. *Temple de Maut à Karnak*.

4. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 21.

» adorateurs, la tradition de ses pleurs fécondants a sur- » vécu à sa mémoire : aujourd'hui, chacun en Égypte, mu- » sulman ou chrétien, sait qu'une goutte divine tombe du » ciel pendant la nuit du 17 au 18 juin[1]. »

A côté de cette croyance la plus admise et la plus acceptée, on en relève une autre. Elle est conçue dans un tout autre ordre d'idées. C'est dans le *Rituel funéraire* que nous la voyons apparaître. L'Osiris désire : « boire à la source du » fleuve », formule que l'on trouve souvent dans les stèles funéraires[2]. Ici la source est prise pour l'eau qui en sort, et l'on voit que le soleil est considéré comme réglant l'inondation du Nil. Ailleurs, par une métaphore très hardie, le rituel fait du dieu Râ l'inondation elle-même : « Inondation sortie de la source. toi qui t'as- » sieds sur le trône de la barque ».

Le pouvoir d'Amon-Râ sur le Nil, et l'inondation, est exprimé dans le *Papyrus de Boulaq n° 17*, où est écrit l'*Hymne à Amon-Râ*[3], si intéressant au point de vue des conceptions théologiques des Égyptiens. Ce n'est plus Râ qui est l'inondation, mais c'est sur son ordre qu'elle se manifeste. Le Nil « est venu par sa volonté » .

Ailleurs, le Rituel[4] exprime les mêmes idées; le Nil est issu du soleil, qui n'est autre que le dieu Râ. « Grand illu- » minateur sorti du Noun, dit l'Osiris, tu maintiens l'exis-

1. La puissance d'Isis sur les fleuves était connue des anciens. Plutarque raconte que, par son influence, le fleuve Phœdrus avait été mis à sec. Plutarque, *Du nom des fleuves*, etc., *Œuvres morales*, V.

2. *Rituel funéraire*, chap. CLXIV, 15; CLXV, 15; CI, 1. Lefébure, *Hymnes au Soleil*, p. 52.

3. Grébaut, *Hymne à Amon-Râ*, chap. XII, pl. IV, 12.

4. *Livre des Morts*, chap. XV, 19.

» tence des hommes par le fleuve issu de toi »,

Enfin le défunt lui-même, devenu un Osiris, s'assimile à l'inondation : « Je suis l'inondation, grand producteur de l'eau est mon » nom[1] ».

La même idée se trouve exprimée au chapitre CXLIV[2] : « Je » suis, dit l'Osiris, à l'état de ce dieu grand qui vient en » dieu Nil, qui fait être les herbes et donne la vigueur à » toutes les plantes. »

Toutes ces idées exprimées dans le *Rituel*, que tout mort devait parfaitement connaître, et emporter avec lui dans la tombe, sont en parfaite concordance avec les croyances populaires et les traditions religieuses. C'est l'origine de la crue très nettement affirmée. L'intervention de la divinité apparaît continuellement. Les textes religieux, poétiques et historiques, qui font allusion au grand phénomène annuel, sont d'accord avec les croyances des Égyptiens. Que ce soient les larmes d'Isis ou l'écoulement d'Osiris, le pouvoir divin se manifeste clairement et suivant les conceptions théologiques que chacun croyait fermement.

Un *Papyrus de Boulaq* attribue à l'écoulement d'Osiris l'existence de l'Égypte, « il (Osiris) fait subsister l'Egypte par son écoulement ».

Cet écoulement fécondateur ne serait autre que le Nil qui « arrive avec l'écoulement d'Osiris ».

1. P. Guieysse, chap. LXIV, p. 29; de nombreuses allusions aux phases de l'inondation se rencontrent dans ce chapitre; cf. P. Guieysse, chap. LXIV, p. 85.

2. Pierret, *Études égyptologiques; Livre d'honorer Osiris*, II, 4; Papyrus du Louvre nº 3079.

Ce que Plutarque[1] confirme en nous exprimant : ὡς δὲ Νεῖλον Ὀσίριδος ἀπορροήν, la même idée.

Dans le *Livre d'honorer Osiris*[2], la venue du Nil résulterait du premier ordre de (sa) bouche . Or, on sait, d'après Plutarque[3], ce qui est du reste confirmé par le même papyrus, qu'Osiris était regardé comme le principe de toute humidité, la source de toute production, la substance de tous les germes.

Cela expliquera plus tard comment le Nil est comparé à Osiris ; nous aurons à y revenir. De même, il sera en même temps facile de démontrer comment non seulement le Nil est semblable à Osiris, mais encore comment « revivant » il est *un* Osiris et mérite le surnom que les anciens lui donnaient. Ce qu'il faut retenir et enregistrer, c'est la cause de la crue, due à une influence divine et par l'ordre d'un dieu.

*
* *

L'époque de la crue était attendue de tous avec une grande impatience. Un retard, dû à une circonstance imprévue, causait l'alarme générale. La consternation régnait partout, un lourd malaise pesait sur tous. Mais, dès son apparition, la joie se manifestait partout et de grandes fêtes marquaient ces jours bénis.

La crue apparaissait généralement en même temps que l'étoile Sothis ; « la divine Sothis amène l'inondation[4] », dit une inscription de Dendérah. Or, Sothis, suivant une expression romaine[5], est la régente des cours de l'année, celle qui fait monter le Nil à son

1. Plutarque, *Traité d'Isis et d'Osiris*, § 38 ; Ed. Parthey, p. 65.
2. Pierret, *Études égyptologiques*, II ; *Livre d'honorer Osiris*, 4.
3. Plutarque, *op. cit.*, 36 ; Parthey, p. 62.
4. Mariette, *Dendérah*, I, 33.
5. *Corpus Inscriptionum latinarum*, VIII.

époque. Elle est assimilée à Isis, la mère d'Horus, celle dont les larmes font monter les eaux du fleuve.

Il y avait à Assouan un temple dédié à Isis Sothis, et une inscription de l'époque pharaonique parle de , qui fait arriver l'abondance de l'eau pour inonder la terre[1].

On sait que l'année égyptienne se composait de douze mois, pendant lesquels la terre voyait s'ouvrir et se fermer progressivement les saisons. Le Nil montait, se répandait sur les champs et rentrait dans son lit. Les douze mois épuisés, une année nouvelle commençait, dont le lever de Sothis marquait la naissance. Le passage du soleil au solstice d'été marquait la venue de la crue du Nil en même temps que la nouvelle année.

Les textes égyptiens parlant de la concordance du lever de Sothis et de l'apparition de l'inondation ne font pas défaut. Le Page Renouf[2], dans la *Mythologie du Nil*, cite le passage suivant : « le lever du Nil au commencement de l'année », qui fixe formellement l'époque de la crue au moment du solstice d'été et de la nouvelle année égyptienne.

D'autres textes, d'après les tombes royales, faisaient coïncider l'apparition du flot fécondateur avec le jour de la pêche d'Horus, qu'on appelle aussi le jour de la grande séparation[3] . L'inondation était alors amenée par un lion du temple de Khonsou à Karnak[4]. Le *Livre des Morts* assigne au fait la date du quinze, et la légende du lion celle du commencement du mois. Ce désaccord entre les dates peut s'expliquer en ce

1. Lepsius, *Denkmæler*, IV, 69.
2. Le Page Renouf, *Proceedings of biblical archæology*, 1890. — *Nile Mythology*, p. 9 et sq.
3. Lefébure, *Mythe Osirien*, I, p. 80.
4. (*Denkm.*, IV, 59) ; cf. Horapollon, I, 21.

sens que les anciens croyaient très probablement à l'influence de la néoménie sur l'inondation, parce que l'année sacrée commençait à la fois au lever de Sothis, indice de la crue[1], et à la néoménie du mois de Thot. Or, les dates du deux et du quinze sont précisément celles de la pêche d'Horus au chapitre CXIII du *Livre des Morts*.

Le *Papyrus magique Harris*[2] indique également l'époque du lever héliaque de Sothis, comme coïncidant avec la crue du Nil.

L'époque de l'inondation était donc bien celle du solstice d'été. Tous les écrivains anciens qui se sont occupés de cette question sont d'accord sur ce point. Hérodote[3] l'affirme : « Le Nil, dit-il, commence à se remplir au solstice d'été. » Diodore de Sicile est aussi affirmatif : « La crue du fleuve, dit ce dernier[4], commence au solstice d'été et se continue jusqu'à l'équinoxe d'automne. »

Pline l'Ancien[5] écrit que le Nil commence à croître à la lune nouvelle qui suit le solstice d'été.

Quant aux causes de la crue, que les Égyptiens croyaient être les larmes d'Isis ou l'écoulement d'Osiris, peu, parmi les anciens, en ont connu les véritables causes. Tous, ou presque tous, ont adopté la théorie la plus répandue de leur temps, qui attribuait aux vents étésiens la puissance mystérieuse du Nil. Diodore[6] n'admettait pas cette explication : il se rangeait à l'opinion d'Agatharchide de Cnide, le seul qui ait pressenti les véritables causes du phénomène. Ce dernier soutenait que tous les ans il tombait, dans les montagnes d'Éthiopie, des pluies continuelles depuis l'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Il était donc

1. Brugsch, *Calendrier*, p. 13, 14.
2. *Papyrus magique Harris*, pl. VIII.
3. Hérodote, II, chap. XIX.
4. Diodore de Sicile, I, chap. XXXVI.
5. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, chap. X.
6. Diodore de Sicile, I, chap. XLI.

rationnel de croire que le Nil diminuait en hiver, ne charriant que les eaux de ses sources, et qu'il augmentait en été par suite des eaux pluviales qu'il recevait.

Et, ajoute Diodore[1], il n'y a rien de paradoxal d'admettre que les pluies permanentes qui tombent au-dessus de l'Égypte, en Éthiopie, remplissent en été le lit du fleuve.

Cette théorie, la plus simple et la plus rationnelle, émise bien avant Diodore par Agatharchide et adoptée par le géographe grec, est aujourd'hui reconnue comme étant la seule et unique cause du phénomène annuel, si utile à la vie de l'Égypte.

On sait que les pluies torrentielles de l'Afrique centrale submergent pendant plusieurs mois de l'année un immense plateau; puis, elles s'écoulent dans le Nil, leur dernier réceptacle, et le fleuve sortant de son lit, par suite de cet accroissement subit, verse ce tribut à la mer, en les versant d'abord sur l'Égypte.

La crue dure de quatre-vingt-dix à cent jours, d'après les anciens[2] et les Coptes. Elle se produit d'abord lentement, puis plus rapidement, pour arriver à son maximum vers le 20 septembre.

Pendant la croissance, les eaux du Nil subissent différents changements. C'est d'abord le Nil vert, nauséabond, provenant des eaux stagnantes des marais du Bahr el-Ghazal, puis les eaux deviennent d'un rouge sombre, opaque, teinte qu'elles ont prise en descendant des plateaux brûlés de l'Abyssinie. De là, ce phénomène du Nil vert et du Nil rouge, qui a toujours frappé les populations riveraines.

Chose curieuse, malgré ses transformations, l'eau du Nil est toujours saine et bonne à boire. Et un proverbe

1. Diodore de Sicile, I, chap. XLI.
2. Hérodote, II, chap. XIX.

arabe, bien connu, dit que celui qui a bu l'eau du Nil veut toujours en boire.

Cette renommée des eaux du Nil a suivi les défunts dans la vie d'outre-tombe. Le *Rituel funéraire* nous apprend qu'un des plus grands soucis du défunt est de boire l'eau fraîche et pure du fleuve céleste, qui, on le sait, était semblable au Nil terrestre avec ses crues, et aussi ses colères et ses caprices.

Comme de nos jours, les anciens attendaient impatiemment la crue bienfaisante. C'était pour eux une question de vie ou de mort qu'une crue heureuse ou malheureuse. Il arrivait que parfois, par suite de causes ignorées, le Nil ne montait pas à l'époque fixée. L'Égypte, alors, frissonnait d'inquiétude, les temples regorgeaient de fidèles et le sang des victimes coulait sur les autels. Des appels, des prières et des vœux s'adressaient à la divinité. Le Nil restait-il sourd aux prières du peuple égyptien, comme il était rebelle aux incantations magiques, le Pharaon, fils des dieux et incarnation de la divinité sur la terre, lui donnait l'ordre de se manifester, et le Nil obéissait aux injonctions de son fils. Alors, dans toute l'Égypte, c'était une explosion de joie : tout change pour les hommes quand il arrive, dit l'*Hymne au Nil*[1], ... il brille, alors la terre est en allégresse...

Les textes relatifs aux crues du Nil ne sont pas très nombreux. Aucun n'est venu confirmer l'histoire de l'Hébreu Joseph que la Bible nous conte. Nous savons cependant que pendant un espace de neuf années les crues ne furent pas heureuses. Est-ce pendant cette période que la prévoyance de Joseph sauva l'Égypte ? C'est ce qu'on ne peut pas affirmer. On a essayé d'identifier aux sept années bi-

1. P. Guieysse, *Hymne au Nil*, chap. III, p. 6 du tirage à part.

bliques les sept années de famine dont parle la stèle découverte il y a quelques années par M. Wilbour, et que publia Brugsch en 1890[1].

C'était marcher un peu vite; il est reconnu aujourd'hui que ce document d'époque ptolémaïque est apocryphe. Il a été découvert entre Assouan et Philæ, en pleine cataracte, à l'île de Séhel, et avait échappé à l'attention de Champollion, de Lepsius, de Mariette et de tous les savants qui avaient exploré ces parages[2].

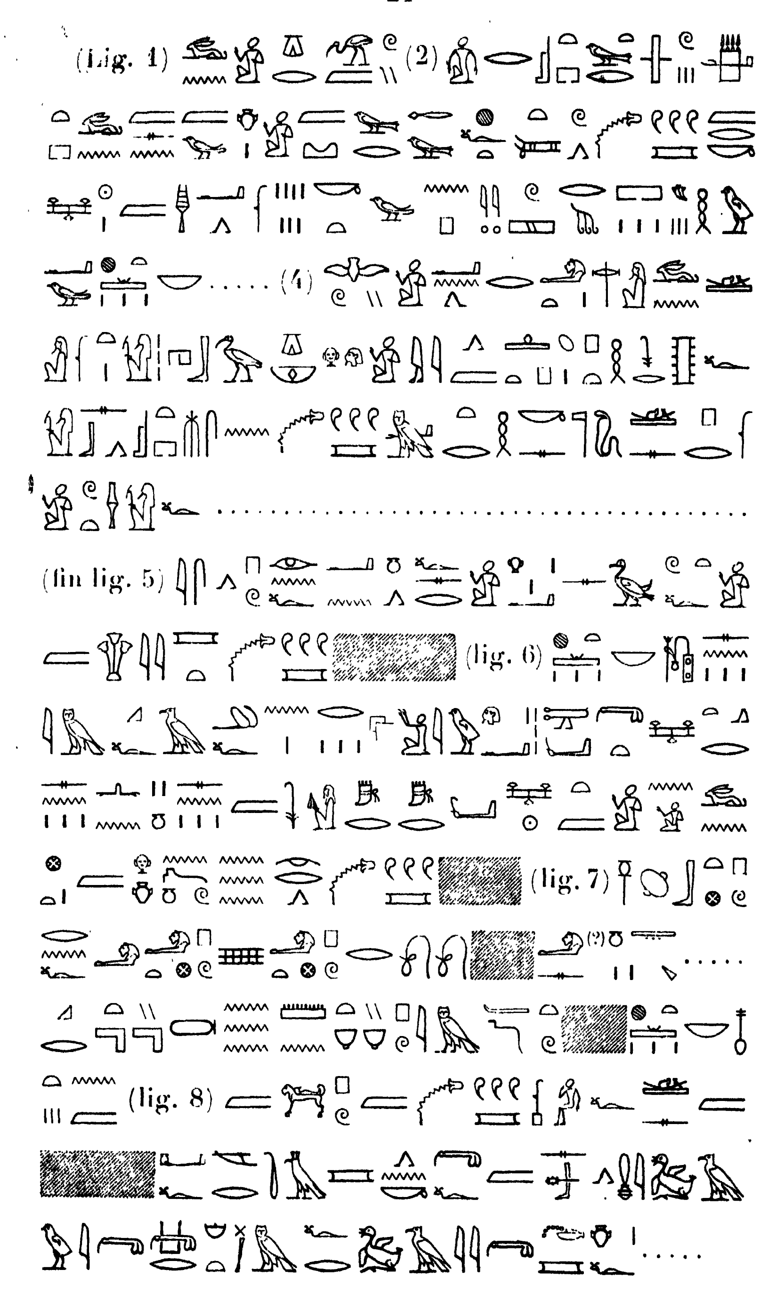
L'inscription gravée sur les rochers de Séhel est très longue, et, quoique datée de l'an III d'un roi de la III[e] dynastie manéthonienne, Djozir, n'est en réalité que de l'époque des Ptolémées. En ce temps-là, le prince de Syène, Madir, chef du pays des Nègres d'Éléphantine, reçut un message du Pharaon, qui se plaignait des sept années de famine qui avaient signalé son règne, et lui demandait ce qu'il savait des origines du Nil, de son régime et de ses dieux.

C'était l'époque où le sacerdoce de Khnoumou, dieu de la cataracte, voyait avec peine que le peuple délaissait le culte de sa divinité et désertait ses temples. Les prêtres usant d'un subterfuge, dont cinq ou six siècles plus tôt le collège sacerdotal de Khonsou de Thèbes lui avait donné l'exemple, fabriqua de toutes pièces l'inscription de Séhel, espérant provoquer la renaissance du culte de Khnoumou.

Aussi firent-ils faire par Madir l'éloge de la puissance de leur dieu et des divinités de la cataracte.

C'est ainsi que nous voyons le chef de la triade d'Éléphantine apparaître en songe au roi, qui lui fait ses doléances :

1. *Sieben Jahre der Hungersnoth*. Leipzig, 1891. Cf. Pleyte, *Mémoires de l'Académie royale hollandaise*. Amsterdam, 1892, p. 96.
2. J. de Morgan, *Catalogue des Monuments de l'Égypte ancienne*, I, p. 78.



« Je suis dans l'affliction, sur mon grand siège, dit le roi, pour les gens qui sont dans le palais. Mon cœur est dans le chagrin, à cause de (ce) très grand malheur; le Nil ne vient point en son temps depuis (une durée de) sept ans. Les fruits (de la terre) sont rares, l'herbe manque, toutes les choses disparaissent.....

(*Lig.* 4) » Mon cœur s'étend (en pensées), revenant aux temps d'avant, vers le grand protecteur qui était à ma place au temps des dieux, du dieu du Kher heb en chef Imhotpou, fils de Ptah, qui est au sud de son mur, en allant vers la place où naît le Nil. Quel dieu protecteur ou quelle déesse sont en lui, quelle est sa forme ? »

Pour que le roi le sache, il ira vers le temple d'Hermopolis, montera à la maison de vie et déploiera les rouleaux de papyrus.

(*Fin lig.* 5) « C'est ce qui arriva que le (magicien) fit, il se dirigea vers moi, ajoute le roi, et me fit aussitôt connaître : à savoir le bassin (la source) du Nil et toutes les choses dont parlent les écrits. Il me découvrit les chapitres secrets par lesquels les ancêtres amenaient la crue du Nil[1] vers son sans second, au temps des anciens rois, depuis Râ. Il dit aussi : « Il y a une ville au cœur du fleuve » où paraît le Nil[2]; c'est Abou[3]. Ha-hait est son nom[4], » son nome est Haït[5], vers le pays d'Ouaoua, ce qui est le » commencement de la terre (d'Égypte)... »

» Qoriti est le nom de l'eau, c'est la double mamelle [hiéroglyphes], d'où viennent toutes les bonnes choses. C'est le lit du Nil, l'endroit où il se réveille[6] en son temps, où il

1. Litt. : *la venue*.
2. [hiéroglyphe] « parvenir ».
3. Éléphantine.
4. C'est-à-dire la première des premières.
5. Haït, *le premier*.
6. Litt. : *rajeunit*.

donne l'inondation. Son phallus[1] part en course comme le mâle viril vers les femmes. Il se renouvelle comme un mâle et son cœur se réjouit. »

Puis, s'adressant au roi, le dieu lui reprocha ses négligences : « On ne fait point de temple pour remplacer ce qui est en ruine » .

Et il termine ses reproches en promettant une inondation dans l'année, .
Alors le roi se réveille au milieu des pleurs, il reprend ses sens et sa torpeur disparaît.

Les prêtres de Khnoumou, dont les fidèles délaissaient le culte, en produisant ce document apocryphe, réussirent-ils à ramener vers les autels délaissés les riches offrandes d'autrefois ? C'est ce que l'on ne sait pas, les documents faisant défaut.

Dans le *Décret de Canope*, qui est d'une époque bien postérieure à l'inscription des rochers de Séhel, nous voyons que l'an IX du roi Ptolémée Évergète, c'est-à-dire vers l'an 238 avant notre ère, la crue du Nil fut insuffisante : « Or, voici que vint une année où le Nil, en son temps, fut insuffisant[2]. »

Sénèque[3] nous apprend que le Nil ne monta pas de deux ans ; c'était pendant le règne de Cléopâtre, vers la dixième année de son gouvernement.

Callimaque assure que, dans les siècles précédents, on fut neuf ans sans voir le Nil produire son inondation accoutumée.

Enfin, après l'assassinat du grand Pompée, le même

1. « son devant ».
2. Le *Décret de Canope* existe en trois exemplaires : Louvre, C. 122 (illisible) ; Gizeh, 290 et 290 *bis ;* ce dernier est le monument où l'inscription est la mieux conservée.
3. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, V.

phénomène se produisit, ce qui fit dire à ses partisans que le fleuve, dans son horreur d'un pareil crime, se refusait à combler de ses dons habituels une terre sur laquelle avait coulé un sang généreux et qui avait vu s'accomplir un si grand crime[1]

Par contre, parfois le Nil montait trop brusquement et bien avant la date fixée. C'était alors une vraie catastrophe, dont Diodore[2] nous fait connaître les inconvénients. Les bestiaux surpris par l'inondation subite se noyaient avant de pouvoir se mettre à l'abri, pendant que d'autres fuyaïent sur les terrains élevés.

Dans l'*Hymne au Nil*, au contraire, on déplorait sa tardive venue, et, dans ce cas, le rédacteur antique nous fait savoir que le fleuve « fait le tourment des bestiaux de la terre entière, grands et petits sont au supplice »[3].

Un autre document de l'époque de la XXII[e] dynastie, gravé en caractères hiératiques à l'angle de la salle hypostyle et de la grande cour d'Amenhotep III à Luxor, nous parle d'une crue extraordinaire qui empêcha la célébration, suivant le rite habituel, d'une des grandes fêtes d'Amon.

L'inscription a beaucoup souffert; sur cinquante lignes, il n'y a plus que les trente-six premières qui puissent se déchiffrer. Elle est datée de l'an III d'Osorkon II. Les huit premières lignes, dit M. Daressy, décrivent l'aspect de Thèbes pendant cette crue extraordinaire; la suite est un

1. « Le moindre débordement, dit Pline, a été de cinq coudées pendant la guerre de Pharsale, comme si le fleuve, par un prodige, témoignait son horreur de l'assassinat de Pompée. » Pline, *Histoire naturelle*, V, 10.

2. Diodore de Sicile, I, XXXVI.

3. *Hymne au Nil*, P. Guieysse, p. 6.

hymne adressé par le roi à Amon, protecteur de la ville, pour faire cesser le fléau[1].

Thèbes fut submergée, le temple envahi par les eaux, à tel point qu'on y voyait des poissons; les cultures ont dû être ravagées, et les habitants, qui ne purent à temps se réfugier dans les cités ou sur les hauteurs, furent emportés par le courant.

La pénurie des documents sur le régime des eaux, pendant la période pharaonique, ne nous permet pas d'affirmer si de semblables catastrophes se produisirent encore, et les auteurs grecs et latins ne nous en disent pas davantage.

En revanche, tous sont unanimes à vanter la beauté de l'Égypte pendant l'inondation normale. L'aspect du pays changeait alors, ce n'était pas l'inondation dévastatrice qui emportait de ses flots furieux le bétail et les moissons, c'était la crue bienfaisante, désirée et attendue par les habitants de la terre égyptienne. « C'est un spectacle magnifique, dit Sénèque[2], que le débordement du Nil sur les campagnes. La plaine en est couverte, les vallées ont disparu, les villes sortent de l'eau comme des îles. Les habitants du milieu des terres ne communiquent plus qu'en bateau; et moins ils voient leur territoire, plus la joie de la population est grande[3]. » Et Hérodote ajoute que « l'Égypte est devenue une mer[4] ».

De nos jours, les écrivains décrivent l'aspect du pays inondé avec le même enthousiasme. Champollion-Figeac nous apprend que le pays est merveilleux[5], et bien avant lui, un voyageur du XVIIe siècle, le P. Boucher, compare

1. Institut égyptien, 6 décembre 1895. — Daressy, *Une inondation de l'Égypte sous la XXIIe dynastie.*

2. Sénèque, *op. cit.*, V.

3. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, IV.

4. Hérodote, II, chap. XCVII.

5. Champollion-Figeac, *Égypte ancienne*, p. 11.

le Nil à une petite mer, « quand en débordant il s'éveille[1] ».

Les documents relatifs à la crue, que nous possédons, les renseignements fournis par les écrivains anciens, nous apprennent que l'on considérait la crue comme heureuse, quand elle ne dépassait pas quinze ou seize coudées, suivant le témoignage d'Hérodote. Il ajoute que, sous Mœris, huit coudées suffisaient pour que les terres fussent inondées. Mais ce qu'il faut noter aussi, c'est que tous les écrivains anciens sont unanimes à dire que la crue, à leur époque, était moins forte que dans les temps de l'Égypte primitive[2].

Quand la crue était finie, et pour employer l'expression des textes[3], quand « la terre sortait de l'eau », [hiéroglyphes], l'agriculteur se mettait à l'œuvre, et bientôt les campagnes se couvraient de verdure luxuriante et de riches moissons.

S'il arrivait que la crue montait au delà des seize coudées, elle retardait les semailles, car le séjour trop prolongé de l'eau ne permettait plus les travaux agricoles. « L'Égypte, dit Mariette, oscille toujours entre deux fléaux également redoutables. Si le débordement périodique est insuffisant, une partie du sol n'est pas inondée, et par conséquent reste inculte; si, au contraire, le fleuve sort

1. Le P. Boucher, *Le Bouquet sacré des roses du Calvaire et des lys de Bethléem*, etc., petit in-8°, 1618, p. 40.

2. De nos jours, en 1846 et 1878, l'Égypte a eu des crues très fortes du 15 septembre au 20 octobre; le débit, qui varie de 460 mètres cubes par seconde à 130.000, est de 30.000.000 en moyenne pendant la crue. Le limon pénètre jusqu'à 10 ou 12 mètres de profondeur dans la vallée et de 15 à 20 mètres dans le delta. L'analyse chimique nous dit que sur 100 parties, il contient 11 parties d'eau, 9 de carbone, 6 de peroxyde de fer, 4 de silice, 18 de carbonate de chaux, 48 d'alumine. L'azote manque, et ce qui est indispensable à la végétation, est sans doute emprunté à l'air.

3. *Conte des Deux Frères*, pl. II, 3; voir Maspero, *Contes populaires*, p. 8.

avec trop de violence de son lit, il emporte les digues, submerge les villages et bouleverse les terrains qu'il devrait féconder. » Frappé de ces inconvénients, un roi de la XII[e] dynastie, Amenemhait III, conçut et exécuta un projet gigantesque. Il existe à l'ouest de l'Égypte une oasis de terres cultivables (le *Fayoum*), perdue au milieu du désert et rattachée par une sorte d'isthme à la contrée qu'arrose le Nil. Au centre de cette oasis s'étend un large plateau, dont le niveau général est celui des plaines de l'Égypte; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel, de plus de dix lieues de longueur (le *Birket-Qéroun*), emplit de ses eaux. C'est au centre de ce plateau qu'Amenemhait III entreprit de creuser, sur une surface de dix millions de mètres carrés, un autre lac artificiel. La crue du Nil était-elle insuffisante, l'eau était amenée dans le lac, et comme emmagasinée, pour servir non seulement à l'arrosement du Fayoum, mais de toute la rive gauche du Nil, jusqu'à la mer. Une trop forte inondation menaçait-elle les digues, les vastes réservoirs du lac artificiel étaient ouverts, et quand le lac, à son tour, débordait, le trop-plein des eaux était rejeté par une écluse dans le Birket-Qéroun[1].

Le nom de *Méri*, donné par les Égyptiens à l'admirable création d'Amenemhait III, et qui veut dire *le lac*, a été populaire dans l'antiquité et faisait l'admiration des anciens.

Hérodote ne cache pas l'admiration que lui causa la vue du lac Mœris. Il était, nous dit-il, à sept jours de navigation sur le fleuve, en venant de la mer[2], et mesurait trois mille six cents stades, ou soixante schènes; il s'étendait du nord au sud-est; sa profondeur était de cinquante brasses.

La question du lac Mœris a fai naître plusieurs théories

1. Mariette, *Aperçu de l'Histoire ancienne d'Égypte*, p. 24.
2. Hérodote, II, chap. IV, p. 149.

et beaucoup d'hypothèses. Linant, ingénieur français au service d'Ismaïl, prétendait fixer l'emplacement du Mœris à l'est de la province de la chaîne Libyque à Bégig, et de Biahmou aux collines qui bordent vers le sud du bassin de Gharak. Lepsius était du même avis et préconisait les idées de Linant. Maspero[1] rejetait absolument ces hypothèses, et les recherches modernes du service des irrigations ont confirmé ses idées : « Je ne crois plus à l'existence du Mœris, dit-il, si Hérodote a jamais visité le Fayoum, cela a dû être pendant l'été au temps du haut Nil, quand le pays entier offre l'aspect d'une véritable mer. Il a pris, pour la berge d'un lac permanent, les levées qui divisent les bassins et font communiquer les villes entre elles. Son récit, répété par les écrivains anciens, a été accepté par nos contemporains, et l'Égypte qui n'en pouvait mais a été gratifiée après coup d'une œuvre gigantesque, dont l'exécution aurait été le vrai titre de gloire de ses ingénieurs, si elle avait jamais existé. »

Maspero a été longtemps le seul égyptologue qui rejetait, en même temps que les théories émises par les ingénieurs ou les géographes, et malgré l'autorité d'Hérodote, l'existence du Mœris. Il est aujourd'hui prouvé que ses idées étaient justes et que le bon Hérodote a fait un récit de pure imagination, où sa crédulité a été une fois de plus mise à l'épreuve, tandis que sa bonne foi est absolue.

Les travaux des souverains de la XII[e] dynastie

Des ingénieurs, envoyés en mission aux cataractes, furent chargés de relever les hauteurs atteintes par le Nil

1. Maspero, *Revue critique*, 1894, p. 73 et suiv. — L'*Archéologie égyptienne*, p. 19.

pendant la période de la crue. C'est d'après leurs indications que des digues, des réservoirs, des écluses, des canaux furent construits et sillonnèrent la région. L'Égypte dut à ces travaux hydrauliques un de ses noms les plus caractéristiques, « terre arrosée », ou bien encore, « terre entrecroisée de canaux ». Dans les *Contes populaires*, au récit de la querelle d'Apôpi et de Soqnounri, on mentionne les bonnes choses du Tomiri[1]. De nombreux textes anciens qui nous sont parvenus se servent de la même épithète, qui, aussi bien que celui de *terre noire*, caractérisait admirablement le pays des Pharaons.

Dans un pays où l'agriculture est une des principales ressources de la richesse publique, la question de l'eau était une question de vie ou de mort. On savait que les eaux du fleuve déposaient un limon fécondant et donnaient à la terre propice à la culture les matières fertilisantes que la nature lui refusait ; aussi s'efforçait-on de faire pénétrer les eaux le plus loin possible. On voit donc que l'irrigation et le drainage ne datent pas d'aujourd'hui, et qu'ils sont renouvelés de la vieille Égypte.

Sous la double action de l'humidité et du soleil, les céréales abondaient. Un grain de blé semé en produisait jusqu'à cent. Et comme la Numidie, l'Égypte fut le grenier du monde romain. La Bible nous apprend que bien longtemps avant, Isaac envoyait ses fils chercher du blé à Memphis. L'inondation périodique dispensait le laboureur d'avoir des jachères et de se servir d'engrais. Elle lui permettait de ne pas creuser profondément le sol, ce qui diminuait d'autant son travail. Des lois favorisaient l'agriculture, la propriété était répartie entre les familles de cultivateurs, ce qui favorisait la petite culture, et le cadastre général permettait de déterminer la pente des

1. Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, p. 279.

canaux et d'étendre l'irrigation jusqu'aux points les plus reculés.

Les canaux, une fois creusés et établis, leur entretien était l'objet constant des soins des souverains égyptiens. Une digue qui n'était pas coupée à temps, un canal obstrué par le limon ancien et non nettoyé, rendait déserte toute une province.

Un texte du temps d'Ousirtasen III fait mention de travaux de réparations à un canal, et même de le refaire entièrement :

« L'an VIII, sous la majesté du roi de la Haute et Basse-Égypte, Ousirtasen, vivant éternellement, Sa Majesté ordonne de refaire un canal à nouveau; nom de ce canal : beaux sont les chemins d'Ousirtasen[1]. »

L'inscription va plus loin, elle nous donne les dimensions du canal : « sa longueur était de cent cinquante coudées, sa largeur vingt coudées, et sa profondeur quinze coudées ».

Une stèle de Thoutmès Ier nous apprend que : « L'an III, premier mois de Shmou le 22, Sa Majesté passa par ce canal en force et puissance, quand elle alla renverser Koush la vile. »

De même sous Thoutmès III, « l'an L, premier mois de Shmou, le 22, Sa Majesté ordonna de creuser ce canal après qu'elle l'eut trouvé encombré de pierres, un bateau ne pouvait y naviguer... Ce sont les pêcheurs d'Éléphantine qui creusent ce canal chaque année »

1. *Recueil de Travaux*, XIII, p. 202.



Les souverains égyptiens allèrent plus loin, ils promulguèrent des lois très sévères pour protéger ces travaux agricoles utiles à tous. La religion elle-même commandait de les respecter : « Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage, dit le *Livre des Morts*, je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison. » Ainsi s'exprime le défunt au chapitre cxxv :

Les inscriptions des tombeaux des princes de Siout[3] confirment les grands travaux hydrauliques qui se firent sous la dynastie héracléopolitaine. Khiti I[er] se vante d'avoir maîtrisé les eaux et de les avoir dirigées comme bon lui semblait. « Où il n'y avait autrefois que sol aride, dit-il, j'ai substitué un canal de dix coudées; je l'ai creusé dans les terrains *charâki*[4], j'ai fabriqué une grande porte..., j'ai transformé le cours d'eau de la ville du Midi en une montagne qui n'a plus vu l'eau, et j'ai fermé sa frontière... En revanche, j'ai arrosé mon pays, j'ai transformé ses terrains hauts en marais, et j'ai fait que le Nil submergeât les îles; *item*, j'ai transformé les charâki en terrains toujours atteints par l'eau; tous les endroits qui avaient soif, j'ai fait monter sur eux le Nil au gré de leur cœur, don-

1. *Recueil de Travaux*, XIII, p. 202-203.
2. *Livre des Morts*, chap. cxxv, l. 10.
3. Griffith, *The Inscriptions of Siût and der Rifeh*, pl. XV; Maspero, *Revue critique*, 1889, p. 413-414.
4. *Charâki*. — Les terrains charâki sont ceux qui restent soit perpétuellement, soit accidentellement, au-dessus du niveau des crues annuelles et ne reçoivent l'eau qu'à bras d'homme ou à l'aide de machines.

nant l'eau à leurs habitants pour qu'elle demeurât à leur disposition. »

C'est à Séti Ier qu'on attribue le canal qui met en communication la branche orientale du Nil, depuis Bubastis jusqu'aux lacs Amers. Dans la plaine thébaine, un des plus importants était celui qui passait près de Coptos, dont il est question dans le conte de Satni Khamoïs[1].

Quant au Bahr Youssouf, il forme, à proprement parler, une véritable branche du Nil à l'ouest, commençant au-dessous de Siout, pour finir au delta.

Nécos II, fils de Psamitik, entreprit à son tour de grands travaux hydrauliques. Il songea à établir le canal des deux mers[2], qu'il n'eut pas la gloire d'achever. Ce fut le Perse Darius qui, ainsi que le mentionne le texte persan de la stèle de Chalouf, eut l'honneur de le terminer : « J'ai ordonné, dit le monument, de creuser un canal à partir du fleuve nommé Nil, qui coule en Égypte. » C'est ce fameux canal qui devait relier le Nil à la mer Rouge.

Une stèle récemment découverte à Kom Gayef, sur le site de Naukratis, et datée du règne de Nectanébo II, le dernier des pharaons indigènes, avait été élevée sur la rive du canal Anou.

Enfin, suivant Hérodote[3], les bouches Bolbitique et Bucolique ne seraient pas naturelles et auraient été des canaux creusés par la main des hommes.

Mais, en dotant leur pays de nombreux canaux, les pharaons, si nous en croyons Hérodote[3], eurent aussi un autre souci : celui de donner aux populations de l'intérieur des terres, une eau fraîche et potable. Ces gens-là, condamnés à boire l'eau des citernes ou des puits, souffraient de boire une eau souvent saumâtre et peu agréable au goût. Un

1. Maspero, *Contes populaires*, p. 179.
2. Hérodote, II, CLVIII ; Diodore, I, XXXIII.
3. Hérodote, XVII, CXLIX.

canal, en leur apportant l'eau fraîche et agréable dont ils étaient friands, remédia à cet état de choses. Aussi les travaux pharaoniques eurent-ils à la fois un but pratique et utile au peuple égyptien, pour sa santé comme pour sa richesse.

On comprendra facilement pourquoi, pendant les périodes ptolémaïques et la domination romaine, les successeurs des pharaons suivirent les traces de leurs devanciers. Suétone[1] dit qu'Octave-Auguste *fossas omnes in quas Nilus exæstuat, oblimata longa vetustate, militari opera detersit*, eut soin de faire curer par ses légionnaires les canaux où l'eau du Nil entrait en bouillonnant, et que le limon comblait depuis les temps anciens.

Enfin, des Papyrus de Berlin et de Paris nous confirment les travaux que Ptolémée Philadelphe, Évergète II Épiphane[2], et plus tard Trajan, Probus et Justinien, firent pour l'entretien des canaux.

*
* *

La question des canaux, qui sillonnaient l'Égypte en tous sens, a été la cause d'une erreur qui a eu force de loi pendant toute l'antiquité. Tous les écrivains anciens rapportent que le Nil se jetait dans la mer par sept embouchures. Sénèque qui, en général, est assez exact dans tout ce qu'il rapporte du Nil et des principaux phénomènes que ce fleuve offre à ceux qui l'étudient et l'observent, est tombé dans l'erreur commune et se trompe sur l'autorité de ses prédécesseurs. Cette question des sept bouches du Nil, qu'on rencontrait jadis de Canope à Péluse, demande

1. Suétone, *Octave*, XVIII.
2. L'an VIII (198 de notre ère, dit le *Décret de Rosette*), le Nil ayant fait une grande crue, inondant les plaines, le roi l'a contenu en beaucoup de lieux en fortifiant l'embranchement des fleuves (ποταμοί). Voir Letronne, *Décret de Memphis*.

quelque explication. Il semble qu'en realité le Nil n'ait eu que deux embouchures principales, répondant aux deux branches qu'il forme en se divisant en dessous du Caire; à l'égard des autres, elles paraissent faites de main d'homme, et les auteurs, au nombre des embouchures naturelles, ont sûrement compris les canaux artificiels pratiqués pour l'utilité du pays par des souverains soucieux de sa prospérité.

Les textes égyptiens emploient divers mots pour désigner les canaux.

Dans chaque nome, le grand canal avait un nom distinct, aussi bien que les autres divisions. Les *pehu* , ou , , , , quelque soit leur déterminatif, paraissent à Lepsius avoir désigné les lacs, ou plutôt les lagunes où s'écoule l'eau débordée. On peut les opposer aux , représentant le plat pays inondé.

Jacques de Rougé fait observer que le ou , toujours accompagné d'un déterminatif de l'inondation, ou qui représente les eaux, doit être le canal principal de chaque localité.

, ou phonétiquement , ou bien symboliquement , par la moitié du cartouche, signifie en copte **ϩⲟϭ**, **ϩϭⲱϭ**, canal[1].

Au *Todtenbuch*, nous trouvons dans le passage où le défunt reconnaît qu'il n'a pas détourné l'eau de son cours[2].

Quant au mot , avec l'indice du féminin, il correspond au grec λίμνη φχητ (pehat), du *Papyrus I de Leyde*, à la διῶρυξ φχητ des *Papyri di Zoïde*, qui était apparemment un canal de dérivation secondaire.

1. De Rougé, *Lettre à Leemans*, *Revue archéologique*, IIe partie, VIe année, p. 563.

2. *Livre des Morts*, chap. CXXV, l. 10.

Quant au mot [hiéroglyphes], signifiant littéralement « des queues d'eau », il désignait les bras détachés d'un canal qui allaient se perdre dans les terres[1].

Chabas[2], dans son mémoire sur les Pasteurs, donne au mot [hiéroglyphes] le sens de canal.

[hiéroglyphes], d'après Brugsch, a le même sens. Le double signe [hiéroglyphes] apparait dans le mot [hiéroglyphes], sur lequel Chabas[3] dit ne rien pouvoir conjecturer. Selon lui, ce mot singulier désignerait les eaux sur lesquelles navigue la barque divine.

A citer, avec le sens du canal où la profondeur des eaux permet de naviguer, le mot [hiéroglyphes], et, avec la signification de *canal*, puits ou citerne, [hiéroglyphes], mot à peu près équivalent, avec suppression du [hiéroglyphe] préfixe.

On sait que des fonctionnaires spéciaux étaient attachés aux canaux. Nous pouvons citer parmi ces employés du service des irrigations de la vieille Égypte, un [hiéroglyphes], administrateur des canaux des bas cantons[4], et un préposé aux canaux [hiéroglyphes]; littéralement, le scribe chargé de canaux[5].

Citons également celui qu'une stèle du Musée Calvet, d'Avignon, appelle : *le chef du grand bras du Nil* [hiéroglyphes].

Les canaux eux-mêmes avaient des noms comme celui

1. *Papyrus Hood Wilbour;* Maspero, *Études égyptologiques*, II, p. 46 et sq.

2. *Sur les Pasteurs*, p. 41 ; Pierret, *Vocabulaire*, p. 731.

3. *Papyrus magique Harris*, p. 81.

4. Maspero, *Études égyptologiques*, II, p. 48.

5. *Stèle du Musée de Leyde* (XIIe dynastie), V, III.

6. *Stèle du Musée Calvet.* Signalée au Congrès de Paris par M. A. Moret et non encore publiée.

d'Ousirtasen III « *beaux sont les chemins d'Ousirtasen*[1] », ou bien encore le [hieroglyphs] Pazenen, nom du canal entre Thèbes et Hermonthis[2], cité par Brugsch.

*
* *

Les Pharaons comprirent de bonne heure que d'un bon système d'irrigation dépendaient la richesse et la prospérité du pays. Digues et canaux arrêtaient et répartissaient les eaux dans une juste mesure, jusque dans les parties éloignées de l'Empire. Mais cela ne suffisait pas : une digue enlevée ou crevée, une écluse ouverte trop tôt ou trop tard, et c'en était fait du travail de toute une année et d'une récolte laborieusement soignée et travaillée. C'est pour cela qu'ils élevèrent, sur divers points du territoire riverain, des nilomètres[3] qui permirent la surveillance de l'inondation. « Des inspecteurs spéciaux, dit Strabon[4], communiquent leurs observations à qui voulait en prendre connaissance, car ils savent longtemps à l'avance, sur des indices certains, la date précise et l'importance de l'inondation... Rien de plus utile qu'un semblable renseignement, tant pour les cultivateurs qu'ils fixent sur la quantité d'eau qu'ils auront à mettre en réserve, sur les travaux qu'ils auront à exécuter, en fait de digues et de canaux, et les autres précautions qu'ils auront à prendre. »

Éléphantine, par sa situation, était toute désignée pour un nilomètre. Il y fut établi et construit semblable à celui de Memphis, καθάπερ Μέμφις, dit Strabon.

1. *Zeitschrift*, 1875, p. 50 51.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, I, 196.
3. Brugsch, après avoir donné au mot [hieroglyphs] le sens de nilomètre, assimilant ce mot au grec πῆχυς, coudée, revient sur son interprétation dans la partie supplémentaire de son *Dictionnaire*. On ne peut donc rien affirmer, le sens étant très contestable.
4. Strabon, XVII, I.

Ἔστι δὲ τὸ Νειλομέτρον συννόμῳ λίθῳ κατεσκευάσμενον ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Νείλου φρέαρ, ἐν ᾧ τὰς ἀναβάσεις τοῦ Νείλου σημειοῦνται, τὰς μεγίστας τε καὶ ἐλαχίστας καὶ τὰς μέσας· συναναβαίνει γὰρ καὶ συνταπεινοῦσθαι τῷ ποταμῷ τὸ ἐν τῷ φρέατι ὕδωρ. Εἰσὶν οὖν ἐν τῷ τοίχῳ τοῦ φρέατος παραγραφαὶ μέτρα τῶν τελείων καὶ τῶν ἄλλων ἀναβάσεων.

« Le nilomètre, construit en pierre de taille sur les bords du Nil, est un puits qui sert à faire connaître les grandes, les moyennes, les petites crues du Nil. Car l'eau de ce puits s'élève ou s'abaisse avec celle du fleuve; aussi l'on a gravé sur la paroi du puits des marques qui servent à mesurer les crues parfaites et toutes les autres[1]. »

Les découvertes modernes ont confirmé la description que Strabon donne du nilomètre d'Éléphantine. Les savants de la Commission d'Egypte le retrouvèrent, et Jomard[2], qui le visita bien avant sa restauration, nous le décrit ainsi : « Il se compose d'un palier carré d'où l'on descend par un escalier de quatre-vingt-cinq marches, divisé en trois parties, jusqu'à un troisième palier de niveau avec une porte ouverte sur le fleuve, qui ne se voit que dans les basses eaux. Les murs latéraux sont construits en assises horizontales et régulières de blocs de granit, parfaitement équarries, qui sont précisément le σύννομος λίθος de Strabon.

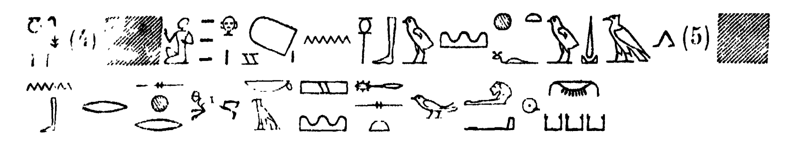
Les inscriptions hiéroglyphiques ont pour la plupart disparu; seules, restent quelques inscriptions grecques fort mutilées[3], l'une surtout a été maltraitée lors de l'établissement de l'échelle gravée sur la paroi du mur au commencement de l'hégire.

1. Strabon, *op. cit.*, XVII, I.
2. Jomard, *Description de l'île d'Éléphantine*, p. 13. — Ant. Descr., I, I.
N. B. — Le Musée de Saint-Pétersbourg possède un vase d'argent où se trouve reproduit un nilomètre. Lumbroso, *L'Egitto al tempo dei Græci e dei Romani*, p. 16.
3. De Morgan, *Catalogue des Monuments de l'Égypte ancienne*, I, p. 124.

Héliodore[1] fait mention d'un nilomètre à Syène; il ne fait aujourd'hui aucun doute que sa description s'applique plutôt à celui d'Éléphantine. C'est ce que fait remarquer Jablonski[2]; Girard[3] est du même avis. Si réellement Syène avait possédé un monument de ce genre, Strabon n'eût pas manqué de le mentionner. Or, il ne dit rien qui puisse faire soupçonner en cet endroit l'existence d'un nilomètre. De plus, comme il est fort incertain qu'Héliodore soit allé en Égypte, tandis que Strabon voyagea dans ce pays peu de temps après la conquête romaine, on remarquera que la description donnée par Héliodore est visiblement calquée sur celle de Strabon. De plus, Syène et Éléphantine sont voisines : la première, ville importante de la région, était l'endroit où campaient de nombreuses cohortes romaines qui y tenaient garnison, gardant la frontière éthiopienne. De là, à confondre les deux villes, en donnant à la région le nom de la plus importante, était chose facile pour un écrivain qui n'avait jamais visité le pays.

Des textes pharaoniques mentionnent que des réparations furent faites l'an VIII d'Ousirtasen III au nilomètre d'Éléphantine. Ils figurent dans les collections du Musée Britannique[4].

1. *Æthiop.*, lib. IX.
2. *Panth. Ægypt.*, IX, CIII, 4.
3. Girard, *Description de l'Egypte ancienne*, Ant. Mém., I, p. 1 et suiv.
4. *Zeitschrift*, 1875, p. 50-51.



« L'an VIII, le troisième mois de l'inondation, sous la majesté du roi de la Haute et Basse-Égypte (Khâkaouri) (*Ousirtasen III*), aimé de Satit, dame d'Éléphantine, vivant à toujours. Sa Majesté ordonna au grand des dix du Sud (?), Ameni, de faire une porte dans les constructions d'Éléphantine : fut faite l'ouverture dans les demeures des dix du Sud[1]... à la demeure d'Éléphantine, quand le seigneur... passa pour aller renverser la vile Koush, le chef Ra-nub Kaou. »

Il vient de suite à l'idée que l'ouverture en question pourrait bien être celle dont parle Jomard dans sa description du nilomètre. Mais ce simple rapprochement est trop hasardeux pour pouvoir être affirmé, et ce n'est qu'une hypothèse.

Au *Livre des Morts*, il est fait mention du nilomètre, le défunt s'écrie : « O cette demeure de Keraou, que rencontre le Nil au-dessus de Tatou, où *l'on mesure le Nil à son passage !* » [2]

Ailleurs[3] le défunt se vante d'avoir mesuré l'inondation : « La grande région, j'en arrive, j'ai mesuré l'inondation. »

1. , le grand des dix du Sud, fonctionnaire, dont le titre et les fonctions ne sont pas très connus. — Maspero (*Recueil de Travaux*, XIII, p. 202) l'assimile à un « conseiller d'État ». Newberry l'appelle « Wazir » (*The Mastaba of Ptahhetop*, p. 25).

2. *Livre des Morts*, chap. CXLIX, l. 60.

3. *Livre des Morts*, chap. CX, *a*, l. 1.

La clarté de ces textes religieux montre bien que c'est du nilomètre qu'il s'agit, et le défunt est heureux d'avoir pu mesurer la crue, qui rend l'Égypte féconde et qui est un bienfait de la divinité.

Enfin, Brugsch a publié une inscription d'époque ptolémaïque, relative au nilomètre d'Éléphantine, ainsi conçue : « affirmant que le Nil à sa sortie des gouffres en son temps, sa hauteur est à Éléphantine de vingt-quatre coudées sept palmes et quatre *ro* ».

Médinet Habou, comme Éléphantine, eut aussi son nilomètre, retrouvé par Daressy[1] il y a quelques années. Il porte le cartouche de Nectanébo Ier, roi de la XXIXe dynastie. Malheureusement, aucune marque antique ne vient donner des renseigments sur la hauteur des crues à cet endroit, et s'il en existe, elles sont dans un état tel que la science ne peut en tirer aucun parti.

Ces nilomètres, dont les ruines existent encore de nos jours, n'étaient pas les seuls que possédait l'Égypte, chaque temple avait le sien, ainsi que Médinet Habou.

Quant au nilomètre de Memphis, son existence nous est révélée par Diodore[2], qui nous apprend : « que l'inquié-
» tude que causent ces inondations a fait concevoir aux
» rois l'idée de construire à Memphis un *niloscope*, au
» moyen duquel on mesure exactement la crue du Nil. »

C'est sur le modèle de ce *niloscope* qu'était construit celui d'Éléphantine, au témoignage de Strabon.

Dans le delta existait également un nilomètre. C'était celui de Diospolis Magna, à propos duquel Brugsch[3] fait

1. Daressy, *Le temple de Médinet Habou*, p. 26; De Morgan, *Compte rendu des Travaux archeologiques*, 1894-1895.
2. Diodore, I, xxxvi.
3. Brugsch, *Die Biblischen sieben Jahre der Hungersnoth*, p. 153.

remarquer que lorsque la crue atteignait vingt-huit coudées à Éléphantine, le niveau de l'inondation était seulement de sept coudées à Diospolis Magna.

Pline parle des puits, où des échelles graduées permettaient de mesurer la crue, mais ne nous indique aucun endroit spécial, et ne nomme aucune ville.

Enfin, depuis 1894, la science possède un document qui, après la découverte de l'inscription hiératique de Louqsor, est venu jeter un jour nouveau sur les crues du Nil. Çà et là, on trouvait bien quelque graffito[1] écrit à la hâte sur la paroi d'un monument, célébrant la venue de la crue et disant que « l'an X, le deuxième mois d'été, un grand Nil est arrivé » et les inscriptions des rochers de Semneh; on possédait peu de documents relatifs au régime des eaux. Les inscriptions du quai de Karnak, découvertes et publiées par M. G. Legrain, nous donnent aujourd'hui les cotes de l'inondation depuis Sheshonq Ier jusqu'à Psamitik[2], exactement depuis l'an VI de Sheshonq jusqu'en l'an XIX de Psamitik Ier. L'une d'elles est venue mettre en doute l'existence de la crue extraordinaire de l'an III d'Osorkon II, que M. Daressy a publiée. C'est la cote la plus forte que donnent les inscriptions du quai de Karnak.

Suivant le témoignage de Strabon, nous avons vu que des inspecteurs spéciaux surveillaient la hausse ou la baisse des eaux aux nilomètres. Seraient-ce ces scribes dont parle une stèle du Musée de Leyde[3], et qui portaient le titre de « scribe chargé de la *mesure*

1. Maspero, *Ce que les Égyptiens écrivaient sur leurs murs.* — *Revue historique*, *Débats*, 21 juin 1899
2. *Zeitschrift*, 1897. *Les Crues du Nil depuis Sheshonq Ier jusqu'à Psamitik.*
3. *Stèle de la XIIe dynastie du Musée de Leyde*, V, 3.

de l'inondation », en même temps que des canaux, ce que nous n'oserions affirmer?

De nos jours, l'Égypte se sert encore de nilomètres. Celui d'Éléphantine fonctionne de nouveau, et, jusqu'à celui de Rodah, près du Caire, ils rendent à l'Égypte moderne les plus grands services. Les Arabes lui ont donné le nom de *mekias*, ce qui signifie lieu du mesurage, ou simplement mesure.

Nous savons donc que, de la bonne ordonnance de l'irrigation et de la venue de l'inondation dépendait la vie du peuple égyptien. Aussi le rôle du Nil est-il bien caractérisé sur les bas-reliefs des temples. De ce fleuve, qui coule majestueusement et paternellement à travers l'Égypte, les anciens en avaient fait un dieu dispensateur de toutes les bonnes choses nécessaires à la vie. Les dieux eux-mêmes, si nous en croyons le *Rituel funéraire*, ne dédaignaient pas de participer à ses largesses. « Donnez aux dieux les aliments qui proviennent de lui, » est-il dit au chapitre CXLIX. Les inscriptions des temples nous montrent le Nil arrivant chargé d'offrandes dont il est le généreux distributeur, pour le plus grand bien des hommes et des animaux.

Les représentations des processions des Nils sont fréquentes et se retrouvent un peu partout en Égypte. Mais c'est à Edfou et à Dendérah qu'elles sont les mieux conservées.

La procession des Nils[1], dit Mariette, fait pendant à la procession des prêtres sur l'autre côté de la paroi du temple d'Hathor. « Le Nil est neuf fois représenté avec des qualifications diverses. Le titre explique mal le sens de cette

1. Mariette, *Dendérah*, III, pl. 25-26. Grand temple, crypte nº 2.

procession allégorique. Le Nil est représenté franchissant les degrés de l'escalier; et, sortant de la crypte, comme tous les ans il sort périodiquement de son lit pour embellir le monde, pour fertiliser les campagnes, pour couvrir les prairies de verdure, pour donner aux hommes la nourriture, pour emplir les magasins de la déesse auguste de Dendérah, pour charger les greniers de provisions, etc. »

Un autre tableau représente le Nil sortant par l'escalier (comme de son lit) pour remplir la terre de grains, pour donner la vie aux dieux, le bien-être aux déesses et apporter la nourriture aux humains, « pour faire grandir les quadrupèdes dans leurs gites[1], les oiseaux et leurs petits dans leurs nids, pour augmenter les moissons dans les champs de la déesse suprême *men-het* de Dendérah, pour emplir de toute espèce de bonnes choses les magasins, pour (assurer l'apport de tous les dons) établis en faveur d'Hathor, pour approvisionner le temple dans ses deux parties, pour emplir trois fois l'autel de la déesse Noubt à toujours, pour procurer ce qui est nécessaire à celui qui est avec elle » :

« Je sors du Douaït pour ma purification du commencement de l'année, pour inonder le pays avec les choses utiles, pour rendre brillants les domaines, pour les em-

1. Mariette, *op. cit.*, III, pl. 25, *c*.

bellir avec les végétaux, pour les approvisionnements de ceux qui sont sur la terre, pour munir les autels de l'auguste qui est dans Dendérah (Hathor), pour approvisionner les autels avec les pains, pour mettre en fête l'autel de la déesse dorée jour et nuit... »

Ailleurs, le texte continue et le dieu nous dit :



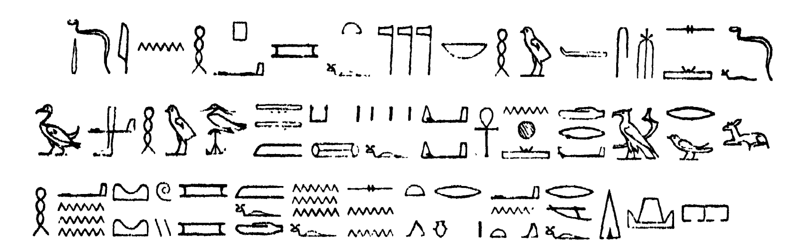
« Je sors de l'escalier qui vient du Douaït, dans la salle des libations, pour inonder les deux terres de grains, pour faire vivre les dieux, pour donner la santé aux déesses, pour alimenter ceux qui sont sur la terre, pour faire boire les quadrupèdes dans leurs étables, les oiseaux avec leurs petits dans leurs nids, pour faire multiplier les grains dans le territoire de la déesse Hathor de Dendérah, pour munir les magasins de toutes choses bonnes pour les fondations de la maîtresse de Dendérah, pour nourrir les deux rives, pour mettre en fête les autels de la dorée jour et nuit[1]... »

Il est à remarquer que le dieu Nil est un dieu secon-

1. Dendérah, III, pl. 25-26, e'.

daire, sa place est toujours à la partie inférieure des bas-reliefs. Il joue un rôle de serviteur apportant toutes les choses bonnes et pures, les offrandes qu'il offre à la terre, absolument comme le serviteur dans les hypogées vient présenter les offrandes au défunt. Il y a là une comparaison qui mérite d'être prise en considération et qu'on doit signaler.

Sur une statue conservée au *British Museum*[1] et portant le cartouche de Sheshonq Ier, le dieu Nil s'exprime ainsi :



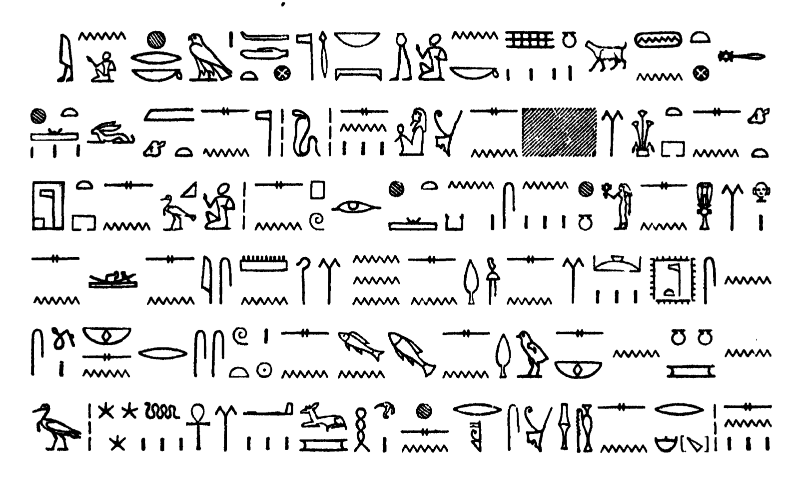
« Dit par Hapi, père des dieux, maître de l'abondance, celui qui fait naître les provisions, celui qui inonde les deux terres de ses créations, celui qui donne la vie, celui qui écrase le malheur, celui qui verse l'eau, sur les deux montagnes et sur les deux bassins de ses sécrétions, courant à son gré, revenant à son désir, comblant les greniers des deux terres... »

Ces inscriptions définissent bien le rôle du dieu Nil ; c'est celui dont la générosité fait vivre la terre qu'il fertilise et comble de ses dons. Aussi, en lui donnant le titre de père des dieux et des hommes, les Égyptiens étaient-ils dans le vrai, puisque tous les êtres, fussent-ils d'essence divine, lui devaient leur existence.

1. Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden des ægyptischen Alterthums*, 1842, pl. XV; Maspero, *Histoire ancienne*, I, p. 38.

*
* *

A Edfou[1], tour à tour, le Nil du nord ou celui du sud présentent les nomes de l'Égypte à Horus le grand, seigneur d'Edfou, et s'expriment ainsi :



« Je suis venu vers toi, Horus d'Edfou, dieu grand, seigneur du ciel; je conduis vers toi les nomes de χennit[2], avec les choses qui sont dans leur intérieur, leurs dieux et les déesses qu'ils gardent... dans leurs édifices et dans leurs sanctuaires, — leurs serviteurs, — ceux qui font les rites à leur double, leur joueuse de sistre, jouant du sistre à leur face, leurs barques amarrées dans leurs eaux, les arbres de leur territoire dans les sanctuaires de leur temple, la floraison de leurs fêtes en leur saison, les choses défendues de leur défense en eux (litt.). C'est le Noun pour les âmes divines vivant en ces lieux, — il

1. Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, *Revue archéologique*, 1865, pl. X et p. 368.

2. *Ab* remplace ce mot dans la présentation des nomes des pays du Nord.

inonde leurs localités en son temps, il commande leur inondation pour leurs territoires. »

En présentant ainsi les nomes des deux terres à Horus d'Edfou, le dieu Nil offre en même temps au dieu tout ce qu'ils contiennent et qui sont les dons dus à ses largesses et à ses générosités. Son caractère de dieu dispensateur de « toutes les choses bonnes et pures » s'affirme davantage. Et Horus ne peut qu'accepter cet hommage, car, sans le Nil, les offrandes n'apparaîtraient plus sur les tables des dieux, et la fumée des sacrifices ne s'élèverait plus sur leurs autels. C'est lui qui fait les offrandes pour les dieux [1], et les hommes l'exaltent ainsi que le cycle des dieux , comme le dit fort bien l'hymne au Nil.

Dans la *Stèle de Silsilis*, on trouve également : « Quand tu viens, leurs offrandes redoublent : leurs autels sont comblés; ils se réjouissent quand tu te montres[2]. »

Le Nil est donc bien caractérisé par ces textes qui, au point de vue théologique, se comprennent facilement. C'est celui qui apporte, suivant une formule bien connue, toutes les choses bonnes et pures dont se nourrit un dieu.

Les textes précédemment cités nous ont appris que du Nil, qui coulait doucement et paternellement au milieu des richesses qu'il avait créées, dépendait la prospérité de l'Égypte. Mais, en dotant leurs sujets d'établissements propres à la juste répartition des eaux, les pharaons avaient un autre but plus personnel que le bien-être de leurs sujets. Dans ce pays, les inondations périodiques, heureuses ou malheureuses, ont créé une vie à part, sédentaire d'ailleurs, au milieu d'immenses déserts de sable. La monnaie y étant inconnue, du caprice des eaux dépendaient la richesse publique et aussi celle du souverain.

1. *Hymne au Nil*, VII et XIX.
2. *Stèle de Silsilis*, l. 4. *Zeitschrift*, 1873, p. 130.

L'impôt se payait en nature; suivant ses propriétés, le cultivateur devait au collecteur des impôts un certain nombre de mesures de blé; s'il était éleveur, il présentait le nombre de têtes de bétail convenu; le riverain des canaux, qui n'était ni propriétaire foncier ni éleveur, payait ses contributions en produits de la pêche. Après l'inondation, alors que le poisson, entraîné un peu partout par les flots, quittait le lit du fleuve pour s'égarer et rester dans les mares que le Nil, en se retirant, laissait dans les champs ou dans les canaux, la pêche était plus abondante. Hérodote[1] nous apprend que la pêche, au moment où l'eau reflue hors du lac Mœris, rapportait au roi un talent d'argent par jour; quand elle y entre, seulement vingt mines.

A côté de la taille personnelle, les Égyptiens avaient encore une charge plus lourde. C'est ce que nous appelons la corvée. Non seulement ils devaient entretenir ce monde de fonctionnaires dont nous parlent les textes et que nécessitait le système des irrigations, mais aussi veiller à ce que les digues fussent solides et les canaux en parfait état. Souvent ces derniers, creusés pour le bien public, étaient l'œuvre des prisonniers de guerre ou des esclaves que les pharaons ramenaient de leurs continuelles razzias; mais parfois aussi, faute de travailleurs improvisés, avait-on recours à l'Égyptien de race, qui était ainsi non seulement taillable, mais corvéable à merci.

La Bible nous apprend que les tribus d'Israël fournirent leur contingent de travailleurs à ces dures corvées et qu'ils y moururent par milliers.

Quant aux fonctionnaires chargés de la perception de l'impôt, ils étaient légion. C'étaient sans doute ces [hiéroglyphes] que Maspero[2] appelle les *taxateurs des*

1. Hérodote, *op. cit.*, II, CXLIX.
2. Maspero, *Études égyptologiques*, II, p. 142, du copte ⲥⲱⲧⲡ, ⲥⲟⲧⲡ, et appelés sous l'Ancien-Empire [hiéroglyphes].

colons, et dont la besogne n'était pas des moindres.

Lorsque le gouverneur, après que le nilomètre[1] avait fixé la taxe, — toute crue heureuse impliquant naturellement une surélévation de l'impôt, — les scribes royaux, chargés de le faire rentrer, avaient alors une besogne dure et délicate. Plus d'une fois, ils durent avoir recours à des moyens violents, car le contribuable n'était jamais pressé d'acquitter des droits, à son avis toujours trop élevés. Les *Papyrus Anastasi V* et *Sallier I* nous en donnent un exemple : Quand ils se présentaient chez le cultivateur, ils devaient souvent avoir recours à la bastonnade ou à l'immersion dans l'eau[2]. Devant cette justice sommaire, les voisins se hâtaient d'apporter leurs redevances aux scribes collecteurs. Ces fonctionnaires, qui avaient sous leurs ordres des officiers de hiérarchie inférieure, portaient le titre « de chargé de provisions de bouche », ou bien encore de « *chef des greniers* ou *magasins* ». C'était un grand personnage, nous en avons la preuve dans l'histoire de l'Hébreu Joseph.

A côté de l'impôt royal venait l'impôt du dieu. Le dieu était un grand seigneur qui, outre sa part des dépouilles opimes que le pharaon rapportait d'une expédition lointaine, et des offrandes des fidèles, recevait de quoi entretenir le domestique nombreux de son temple. Un des prêtres portait le titre caractéristique de *supérieur des greniers d'Amon*, ou bien d'*intendant en chef* des greniers.

La dîme, que l'on a crue longtemps d'importation hébraïque, était perçue par le dieu. Elle se pratiquait en Égypte. La *Stèle de Nectanébo II*, récemment découverte, nous apprend que le pharaon, ayant vaincu son compétiteur dans la région du delta, donne à sa mère Nit tous les

1. Strabon, *op. cit.*, XVII, I.
2. *Anastasi V*, 15, 17; *Sallier I*, I, 5, 6.

droits de péage que l'on compte à son trésor dans la ville[1].

Parfois, lorsque la crue était malheureuse, l'impôt était moindre. Amoni, prince héréditaire du nome de Meh, sous le roi Ousirtasen, nous dit que : « Voici que quand il y eut des Nils hauts et que les possesseurs des champs devinrent riches en toute chose, je ne frappai d'aucun impôt nouveau » (*litt.* : je n'opérai redevances de champs)[2]. C'est sans doute à la suite de calamités publiques, dues à de mauvaises années, que le nomarque donna à ses administrés cette marque de bienveillance. Ce qui semble bien prouver que, pour son compte, il avait attribué à la taxe sur les terres un chiffre fixe qui devait répondre à la moyenne des années, bonnes ou mauvaises.

Les mêmes idées se retrouvent dans les inscriptions des princes de Siout[3]. Khiti Ier se vante d'avoir si bien enrichi le contribuable, qu'il pouvait manger du froment, au lieu de se nourrir de dourah, comme il le faisait d'ordinaire.

« En théorie, la perception de l'impôt s'établissant sur la quantité réelle des terres couvertes, le rendement en variait sans cesse. Dans la pratique, on prenait, pour régler, la moyenne des années précédentes, et l'on en déduisait un chiffre fixe, dont on ne s'écartait que dans des circonstances extraordinaires. »

1. Maspero, *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, décembre 1899. — La *Stèle de Séhel*, ou des sept années de famine, dit : « Je taxerai ces choses pour le dixième. » — Lepsius, *Denkmæler*, IV, 27, *b*, cite une inscription de Philæ, mentionnant l'impôt du dixième.

2. *Inscr. de Béni-Hassan*, l. 21, *Recueil de Travaux*, I, 1879, p. 174.

3. Griffith, *The inscriptions of Siut and der Rifeh*, pl. XV; Maspero, *Revue critique*, 1889, p. 413.

Le payement était exigible en blé, en dourah, en fèves, en productions des champs qu'on entassait dans les entrepôts du canton.

Ce mode de payement de l'impôt fut usité depuis les premières dynasties. C'est ce que nous apprend l'inscription du tombeau d'Amten, qui vivait sous un des derniers rois de la III[e] dynastie, et prolongea son existence jusque sous le premier roi de la IV[e]. Il fut vers la fin de sa vie régent d'une partie du nome Saïte. Parmi les populations qui étaient sous sa dépendance, se trouvaient des chasseurs nomades, qui lui payaient tribut en gibier mort ou vivant.

La fin de l'inscription du tombeau de Rekhmarâ achève de définir les privilèges du comte en matière d'impôts. Il constatait l'état des contributions de diverses espèces, aux époques fixées pour le contrôle, tous les dix jours ou tous les mois, selon le cas. Il avait sa part d'autorité et de responsabilité en ce qui regardait l'inondation et la navigation du Nil; très probablement, il exerçait un droit de réquisition sur les bateaux lorsqu'il s'agissait de rentrer les contributions en nature dans les magasins royaux, et il était chargé de prévenir les abus qui résultaient souvent de ce droit[1].

Plus tard, à l'époque ptolémaïque et après la conquête romaine, quand l'inondation avait atteint son plus haut degré, l'empereur fixait le taux de l'impôt, par une délégation appelée *indictio* et adressée au préfet. Ce dernier, d'après les ordres impériaux, prélevait alors l'impôt, qui allait grossir le trésor de l'Empire. Des médailles nous apprennent que les années 131, 144, 153 furent d'une fertilité extraordinaire. L'ostracon n° 24 du Louvre certifie

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 330, note; Newberry, *The life of Rekhmarâ*, I, pl. III; Maspero, *Journal des Savants*, 1900, p. 546.

que la capitation réclamée est supérieure de quatre drachmes à celle de l'année précédente[1].

La navigation sur le Nil était également taxée. Suivant l'ostracon n° 6 du Louvre, une station déterminée dans les eaux de Syène devait payer la taxe τὸ ἐνόρμιον[2]. De plus, une bascule de pont-levis fermait la bouche occidentale du fleuve, et ne permettait ni l'entrée ni la sortie des navires qu'après l'acquittement des droits de douane ou d'octroi.

Éléphantine était le port de station de la flottille du Nil, sans doute des barques de surveillance ποταμοφυλακίδες ou de transport, comme celles dont Rekhmarâ devait s'occuper. Le contribuable devait, soit une forte somme d'argent, des bestiaux, des objets manufacturés, des céréales, ou vingt-neuf jours de provisions. L'ostracon 23 du Louvre donne tous les renseignements à ce sujet.

En outre, une contribution devait encore être versée pour le « navire du préteur », bateau réservé au service personnel du préfet d'Égypte qui, souvent, remontait le Nil, soit pour affaires, soit par plaisir. Suivant Pline, il devait, par scrupules religieux, s'abstenir toutefois de voyager pendant le temps de la crue.

C'est sans doute sur cette galère prétoriale que l'ami de Virgile, le magnifique Cornélius Gallus, remonta le Nil pour aller faire graver à Philæ cette inscription orgueilleuse qui le fit disgracier et causa sa perte. Dion Cassius raconte que ses ennemis l'accusèrent, près d'Auguste, d'affecter beaucoup plus les allures d'un pharaon que d'un

1. Frœhner, *Notice sur quelques ostraca du Louvre*, p. 6.
2. *Recueil de Travaux*, XIII, 203, 204.

simple préfet. Et le superbe premier préfet d'Égypte et d'Alexandrie, ne voulant pas survivre à sa disgrâce, se donna la mort[1].

III

LES NOMS DU NIL, D'APRÈS LES TEXTES ÉGYPTIENS. L'ICONOGRAPHIE DU DIEU NIL

Les Égyptiens croyaient réellement à l'existence de deux Nils : le Nil du nord et celui du sud. Au temple de Philæ, un texte dit : [hiéroglyphes] « Le Nil du sud est le père des dieux sortant de sa caverne (Éléphantine), » mis en opposition avec [hiéroglyphes] « le Nil du nord sortant de sa châsse ». Cette croyance à deux Nils, l'un allant vers le Sud et l'autre vers le Nord, fut signalée à Hérodote par le prêtre de Saïs. Au point de vue géographique, l'erreur était grossière; mais, au point de vue théologique, c'était une croyance parfaitement admise. Le Nil, pour les anciens Égyptiens, n'était pas un être simple. C'était une divinité complexe et bien distincte aux yeux du peuple.

Lorsque les Égyptiens représentaient le *Nil du nord*, ils le figuraient comme un personnage jeune, gras, aux lourdes épaules, aux seins de femme, portant comme coiffure les plantes aquatiques qui symbolisent les pays du Nord, et peint en bleu. Le *Nil du sud* était semblable, excepté cependant que sa coiffure était celle des plantes caractéristiques des pays du Sud et que sa couleur était rouge. Les processions des Nils, dans les temples, ne sont autre chose

1. Maspero, *Revue historique* du *Journal des Débats*. Une Inscription trilingue de Cornélius Gallus, préfet d'Égypte, 1896.

que la représentation des dieux Nils, arrivant chargés d'offrandes et de richesses pour les habitants du pays qu'ils arrosent.

Les dieux Nils figurent ailleurs que sur les parois des temples; souvent ils sont représentés sur le trône des pharaons, liant le ⚲ *sam* ou pagaie divine, avec les plantes emblématiques de l'Égypte.

L'allégorie se comprend facilement : « Le *sam*[1], œuvre du soleil resplendissant, est un de ses rayons; c'est aussi un pilier « stable »; il est dans le trône des pharaons, il l'établit, il l'affermit. »

Hiéroglyphiquement, le signe *sam* se traduit par : lier, unir, réunir, assembler, conjoindre. On a pris pendant longtemps ce signe pour le cœur, mais il est aujourd'hui établi que c'est plutôt un objet tenant beaucoup plus de la lance ou de la pagaie. C'est cette rame, lancée sur la terre, que les dieux Nils soutiennent, solidifient sous le trône pharaonique, en l'entourant et en le liant de faisceaux de lotus et de papyrus, emblèmes nilotiques de l'Égypte. Ainsi la royauté du pharaon, incarnation de la divinité elle-même, est soutenue par les dieux qui l'ont engendré et lui ont transmis le pouvoir.

Le motif de cette décoration des sièges royaux est extrêmement ancien; il apparaît sur les statues royales, comme celles de Chéphren, ou les Ousirtasen de Licht[2], sur les plus anciennes comme sur les plus récentes. C'est devenu l'ornement allégorique et obligé de tout siège royal.

Daressy[3] nous apprend qu'il est figuré sommairement, sur le vase de granit de Bech, un des rois primitifs de

1. E. Soldi, *La Langue sacrée*, la lettre S, p. 101.
2. E. Gautier et Jéquier, *Les Fouilles de Licht*, dans la *Revue archéologique*, 1895.
3. Daressy, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1900, p. 8.

l'Égypte. Qui sait si un dessin plus soigné ne nous aurait pas rendu plus exactement ce que nous voyons sur les Chéphren?

Le *sam*, réunissant les deux plantes symboliques de l'Égypte, et gravé sur les sièges royaux, n'est autre chose que le symbole de la *réunion des deux terres*, une des cérémonies de l'avènement du roi.

A Déir el-Bahari, en effet, où toutes les cérémonies de l'avènement se voient et sont expliquées par les légendes, on peut remarquer le roi, seul ou accompagné de deux personnages habillés comme le dieu Nil, réunissant, en les liant, au signe *samou*, qui marque l'union, les deux plantes du Midi et du Nord, marquant ainsi qu'il réunissait sous son autorité le Delta et le Saïd[1]. Cela s'appelait la réunion des deux terres, et le symbole qui résultait de cette opération était gravé sur les côtés du trône.

On remarquera, en effet, que c'est seulement sur les sièges royaux que les Nils liant au sam les plantes emblématiques sont représentés, ou bien encore sur les parois des temples. La signification en était donc bien caractéristique et nettement définie.

D'après les textes égyptiens qui servent, dit Brugsch[2], à illustrer les nombreuses représentations des divinités nilotiques, les anciens Égyptiens firent une différence très marquée, dans les inscriptions de ce genre, entre le Nil de la Haute-Égypte, *Hap-risit*, et celui de la Basse-Égypte ou *Hap-mehit*. Ils eurent la croyance, prouvée du reste par une multitude d'exemples, que le Nil de la Haute-Égypte porta ce nom depuis son point de départ de *qorti*, près de l'île d'Éléphantine,

1. Naville, *Déir el-Bahari*, II; Maspero, *Journal des Savants*, juillet 1899.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 141-142.

tandis que le Nil de la Basse-Égypte, celui du nord, fut distingué par cette dénomination à partir de la ville de *U'ar*, le *Babylon* des auteurs classiques, avant de devenir le grand delta. U'ar, ainsi que les textes le disent, dépendait du nome d'Héliopolis. D'après quelques listes, ce nom est remplacé par ces autres *'Aïn*, *Aean* de Pline, Héroonpolites de plusieurs géographes. Muni de ces connaissances, on comprendra facilement le sens des inscriptions géographiques qui suivent :

« il (le roi) conduit à toi le Nil de la Haute-Égypte, sortant de Qorti ».

« il (le roi) conduit[1] à toi Hap (ou Hapu) de la Basse-Égypte, du côté du territoire héliopolitain, sortant de son point de départ de la ville de U'ar ». C'est ainsi que la ville de U'ar avait un sens géographique très prononcé, par rapport au Nil, avant la formation du delta.

Nombreux sont les noms dont les Égyptiens se servaient pour désigner leur fleuve dieu, leur père nourricier.

Son nom sacré est Hapi ou bien , avec le double déterminatif du bassin et de l'eau.

Le nom profane du Nil est *Atour* ou bien encore *aour aa*, le grand Nil.

Dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* de 1893, à propos de ce nom d'Atour donné au Nil, Ventre-Pacha fait remarquer que le troisième mois de la tétraménie *să*, correspondant à la crue du fleuve est *Athyr* ou *Atour*. Le premier Atour ou Athyr répondait à ce que nous appelons aujourd'hui, dans le calendrier grégorien, le 20 août : c'est, comme on le sait, l'époque de l'ouverture des grands ca-

1. Brugsch, *op. cit.*, p. 141-142. Textes d'*Edfou* et de *Dendérah*, I, 58, *a*.

naux de l'inondation. Et le mois d'Atour répond bien aussi au mois de l'inondation ; c'était bien, en un mot, le « mois *du Nil* », *tirant son nom même du fleuve égyptien*[1].

Il s'agit maintenant de déterminer ce que les Égyptiens entendaient par . Brugsch, dans son *Dictionnaire géographique*[2], y voit un terme local désignant le plus souvent le grand canal de la région. Il semble, au contraire, que ce terme doit plutôt désigner, en général, la partie navigable du Nil, dans les endroits où une île sépare le fleuve en deux bras inégaux. Ce qui prouve que l'expression n'est pas un terme local, c'est qu'une inscription d'un tombeau thébain[3] dit bien distinctement : « Il s'agit là du fleuve thébain. L'un des bras, le navigable, était l'*Atour aa ;* l'autre, l'Atour occidental. » Donc, le bras navigable de Thèbes était le bras oriental. Cela concorde avec l'état du Nil actuel[4]. Le petit bras se passe à gué, tandis que les quais antiques de Louxor et Karnak ; les marques du niveau de l'inondation, relevées en 1894 par Legrain, prouvent que le grand bras longeait les temples. Chabas[5] donnait ce nom à la branche Canopique du Nil, celle que Ptolémée appelait ὁ μεγάλος ποταμός[6]. Dans le *Papyrus Harris n° 1*[7], il résulte du passage suivant :

1. W. Groff, *Sur le nom du Nil, Bulletin de l'Institut égyptien*, 1893.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 84 et sq.
3. *Mémoires de la Mission du Caire*, V, p. 368, *Tombeau de Khem, seigneur de Thini.*
4. Le *chenal* ou *thalweg* du bras navigable est appelé , litt. le *dos*, l'*échine. Il coupa le Nil sur son dos* (*Grande Inscription de Khnum Hotep* à Béni-Hassan, col. 33, édit. Newberry). L'*atòur aa* est en outre cité dans le même document, aux colonnes 33-34, 51 et 144.
5. Chabas, *Mélanges*, II, III, p. 72.
6. Ptolémée, IV. Voir § 46.
7. *Grand papyrus Harris*, X, 7.

que Ramsès III, ou mieux Rauserma Meriamon, a pris captifs les ennemis au *grand fleuve*, « que Ramsès III, dit Brugsch[1], a battu les Lybiens sur les bords de la branche Canopique; ailleurs, il est question des pasteurs (les *bouviers* des géographes grecs), nommés *les hommes du grand fleuve* ». On connaît aussi le temple d'Amon sur le grand fleuve [2].

Il ne faut pas en conclure que l'*Atour aa* fut le terme spécialement employé pour désigner le grand bras navigable du Nil. Les Égyptiens s'en servaient aussi pour désigner un grand canal. C'est ainsi que dans le VI[e] nome de Haute-Égypte, à Tentyra, le mot *atour aa*, le fleuve, le grand fleuve, remplaçait le nom du canal[2].

Dans son *Dictionnaire*[3], Brugsch démontre que Atour est un dérivé de *Aour* , qui se présente en copte sous les formes ιορ, ιαρω, ιερο, ειοορ, ειερο, flumen, fluvius, Nilus, διώρυξ, fossa, rivus, à comparer avec le יאר hébreu.

Comme dérivés de *atour aa*, on rencontre également, pour désigner le grand fleuve, le mot . On le rencontre dans une stèle du Louvre, mentionnant l'apparition d'un Apis, qui naquit, dit-elle, « dans la ville de Pa Da-m-Hor, qui appartient à l'intérieur du nome Sahir (ou Sahi-Saho), à l'ouest du grand fleuve ».

1. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 84 et sq. Ce temple d'Amon ne serait autre que l'*Heracleum* démotique, situé près de *Qarba* ou *Qarbana* (Canope).

2. remplace le nom du canal sur le territoire du XI[e] nome (Hypselites), dont est la métropole (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 84).

3. Brugsch, *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 146.

L'identification de Pa Da-m-Hor, avec Damanhour des Arabes, que les Coptes rendent dans leurs manuscrits : ϯⲁⲙⲛϩⲱⲣ, ϯⲙⲉⲛϩⲟⲩⲣ, etc., a été faite depuis longtemps déjà et ne fait un doute pour personne. Ce qu'il est important de noter, c'est qu'il s'agit de Damanhour, situé à l'ouest de la branche de Rosette; il est donc bien certain que [hiéroglyphes] est identique à la branche Canopique du Nil.

En approchant du Caire, le Nil changeait de nom en prenant le nom spécial de *Uar'*, [hiéroglyphes], ou de [hiéroglyphes] *Uarit.*

Le nom de [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], ou bien encore [hiéroglyphes], paraît avoir été spécialement porté par le Nil de la Basse-Égypte, à cause de l'abondance de ses eaux. Un texte géographique copié à Edfou, et se rapportant au canal [hiéroglyphes] *nenu*, *nun*, du nome Athribite, dit que le « canal *nenu* apporte ses eaux abondantes, la chose la plus pure après le grand fleuve » [hiéroglyphes] [hiéroglyphes].

Brugsch ajoute que, de quelque façon qu'on explique la fin de cette légende, *uar* ne peut signifier autre chose que l'eau abondante du Nil au moment de l'inondation[1].

Le Page Renouf[2] a publié un long article sur la *Mythologie du Nil* et donne quelques interprétations ingénieuses du nom du Nil :

« Un des noms fréquents du Nil, dit-il, [hiéroglyphes] *arti,* » a une grande similitude avec [hiéroglyphes] *ar*, signifiant *as-*

1. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, I, p. 51; *Dictionnaire géographique*, p. 145.
2. *Proceedings of Biblical Archæologia*, XIII, p. 90, 1890.

» *cension*, *monter*. Ainsi le serpent uræus est appelé *araït* » [hieroglyphs], celui qui s'élève par degrés. La chèvre est » appelée [hieroglyphs] *ăr* « celle qui grimpe », et le nom du » Nil se trouve avec la variante [hieroglyphs].

» [hieroglyphs] *uka*, un troisième nom du Nil, est, avec une » grande probabilité, expliqué dans le *Dictionnaire* de » Brugsch, avec référence du copte ϧⲟⲥ et ses nombreuses » formes rendues par ανκπηδᾶν, ἄλλεσθαι, ἐξάλλεσθαι, mots qui » expriment l'élan en avant et le point de départ de l'inon- » dation.

» [hieroglyphs], écrit [hieroglyphs] dans les textes de la basse » époque, Hapû, appartient à un groupe de genre de mots : » [hieroglyphs] *hapu*, [hieroglyphs] *haptu*, [hieroglyphs] *hap*, [hieroglyphs] » [hieroglyphs] *hapu* et [hieroglyphs] *hapi*, le bœuf Apis, etc. Le pre- » mier sens de tous ces mots est, comme je l'ai dit ailleurs, » bien mieux exprimé par le signe idéographique [hieroglyph] ou [hieroglyph], » qui représente l'idée embrasser ; [hieroglyphs] *aka ur* est » un autre nom important donné au courant du Nil.

» Il est de notre devoir de noter que la voyelle [hieroglyph] *ă* » est très fréquemment omise dans les noms du Nil, de- » puis les textes des Pyramides jusqu'aux époques les » plus récentes ; et nous devons ajouter aussi que dans » quelques inscriptions, spécialement dans celles de Pa- » nopolis, le nom du Nil est écrit [hieroglyphs] ou [hieroglyphs]. »

Ces interprétations de l'égyptologue anglais sont très ingénieuses et méritent d'être notées. Aussi trouvent-elles naturellement leur place ici, où elles pourront être utiles à ceux que notre modeste travail intéressera.

C'est en arrivant à l'ouest du Caire, à peu près à la hauteur du Mokattam, que les eaux, en s'étendant, donnaient plus d'ampleur et plus de largeur au cours du fleuve. Les Égyptiens lui donnaient alors le nom de *Iuma* [hieroglyphs] « la mer ». C'est sous ce nom qu'ils désignaient encore la

mer Rouge, comme la Méditerranée, qui baignent leur territoire. Ils y ajoutaient l'épithète de [hiéroglyphes] « verte », et le plus souvent [hiéroglyphes] *ouaz oïr*, la « grande verte », désigne non seulement la mer, mais encore les deux mers qui baignent les côtes de leur pays[1].

Dans le *Conte des Deux Frères*, comme dans celui du *Prince prédestiné*[2], lorsqu'il est question du Nil, on emploie l'expression [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] *Iom* ou *Iuma*, et cela suffit. Chacun comprenait qu'il s'agissait du Nil, absolument comme le fellah d'aujourd'hui emploie le mot *bahr* بحر « la mer », pour désigner le grand fleuve égyptien. Chassinat a découvert que le Nil du nord naissait dans le Moqattam, au voisinage de la source de Moïse. Il formait une nappe assez considérable pour s'être appelée *la mer;* il se dirigeait vers le nord-ouest et se joignait au Nil du sud, à la pointe du Moqattam[3].

Brugsch[4] dit que le Nil ne prenait cette dénomination qu'au moment de l'inondation, et écrit avec [hiéroglyphe] *pa*, l'article masculin, désignerait, suivant la liste géographique d'Edfou, le canal ou l'eau de la ville de Busiris : [hiéroglyphes] *Pi-usor*, métropole du IXe nome de la Basse-Égypte. Il est probable qu'aujourd'hui le grand égyptologue modifierait son opinion, car les textes anciens sont trop formels pour hésiter un seul instant à voir autre chose que le Nil, ainsi qualifié.

Maqrizi[5], d'après un autre écrivain arabe, Maçaoudi, mentionne que le Nil est le seul fleuve auquel on donne le

1. Maspero, *Études égyptologiques*, II, p. 48.
2. Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, p. 20, 236. Voir *Conte de Satni Khamoïs*, p. 177 et sq.
3. Maspero, *La Table d'offrandes dans les tombeaux égyptiens*, p. 9; *Revue de l'Histoire des religions*, 1897.
4. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 138.
5. Maqrizi, *Description de l'Égypte* (*Mémoires de la Mission du Caire*, vol. XVII).

nom de mer, à cause de la longueur et de la profondeur de ses eaux. Cette affirmation, ainsi que celle du fellah moderne, dans un pays où l'antique a survécu partout et s'y maintient à peine verni de nouveauté, vient corroborer une fois de plus, par la force de la tradition, que le Nil était bien désigné jadis sous le nom de mer.

Quant au nom moderne *Nil*, il est d'origine indécise[1]; il nous vient des Grecs, qui l'avaient emprunté à un peuple étranger. L'étymologie la moins invraisemblable est celle qui fait dériver Νεῖλος de l'hébreu *nakhal*, *nahr*, rivière, cours d'eau. C'est l'opinion de Lepsius[2].

W. N. Groff le fait dériver de *Ne Ialou*, les branches du Nil dans le delta[3].

Un texte d'Ératosthène mentionne un roi du nom de *Neilos*, qui aurait laissé son nom au fleuve égyptien. Ce *Neilos* ne serait autre que Φρογόρῳ, où l'on reconnaîtra sans peine *Pa-our-aa* « le grand fleuve », le Μεγάλος ποταμός, de Ptolémée, et qui est l'exacte traduction des mots égyptiens.

Dans Homère[4], le fleuve sacré de l'Égypte porte le nom du pays même qu'il arrose Αἴγυπτος. Au chant XIV de l'*Odyssée*, Ulysse, racontant au fidèle Eumée l'incursion des pirates crétois sur le territoire égyptien, lui dit que les vaisseaux s'arrêtèrent sur le fleuve *Ægyptus*. Hésiode parle du Nil dans sa *Théogonie*[5], le désignant sous le nom de *Neilos*.

Hérodote[6], et beaucoup d'écrivains de l'antiquité, em-

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 43, note.
2. Lepsius, *Einleitung zur Chronologie der Ægypten*, p. 175.
3. W. N. Groff, *Les noms du Nil* (*Bulletin de l'Institut égyptien*, III, p. 165, 175).
4. Homère, *Odyssée*, chants IV et XIV.
5. Hésiode, *Théogonie*, 338.
6. Hérodote, II, XIX.

ploient le même mot, qui a fini par devenir le seul nom du grand fleuve des Égyptiens.

Pline[1] le fait sortir d'un lac appelé *Nilis*, et en arrivant en Éthiopie, il prendrait le nom d'*Astaspus*, mot qui signifie « eau venant des ténèbres ». A Méroé, le bras gauche du fleuve est appelé *Astaboras*, ou branche d'eau qui vient des ténèbres. Ce n'est qu'après avoir porté la troisième appellation *Siris* et réuni ses eaux qu'il s'appelle le Nil. C'est également l'opinion de Sénèque[2], qui lui donne le même nom, après qu'il a opéré sa jonction à Philæ.

Plusieurs villes d'Égypte étaient consacrées au dieu Hapi, et portaient un nom composé avec celui de leur divinité protectrice, comme [hiéroglyphes] *Pi-hap* « la Nilopolis[3] des Grecs. Nilopolis est mentionnée par Étienne de Byzance (*s. v.* Νεῖλος), d'après Hécatée de Milet[4], dans la *Stèle de Piankhi Meriamoun*, par [hiéroglyphes] « la ville des deux portes du Nil[5] ».

Le nom du dieu Hapi apparaît encore souvent dans les noms de personne. Sur un ostracon démotique, on trouve une femme portant [démotique] [hiéroglyphes] *Patuhap* « celle que donne le Nil[6] ». Il serait facile de citer ainsi de nombreux exemples de ce nom théophore, qui témoigne une fois de plus combien le dieu Nil était vénéré par les

1. Pline, *Histoire naturelle*, V.
2. Sénèque, *Naturæ Quæstiones*, IV.
3. [hiéroglyphes], Nilopolis. *Papyrus de Boulaq n° 3*, pl. IV, l. 1.
4. Fragment 277, dans Muller-Didot, *Fragm. Hist. Græc.*, t. I, p. 19.
5. E. de Rougé, *Stèle de Piankhi*, l. 2.
6. Voy. le *Dictionnaire des noms hiéroglyphiques* de Lieblein.

habitants du pays qu'il féconde et arrose pour le plus grand bien de tous.

En écriture *hiératique*, le nom du Nil est toujours accompagné du signe [hieratic sign]. On est d'accord pour ne pas le transcrire en caractères hiéroglyphiques. On en trouve cependant un exemple dans Champollion[1], qui a relevé ainsi une inscription du tombeau de Ramsès V : [hieroglyphs].

Les égyptologues ont vainement cherché jusqu'ici la cause de ce déterminatif bizarre de la muraille dans le nom sacré du fleuve égyptien. Il étonne beaucoup plus qu'il ne s'explique. De toutes les hypothèses connues, celle du professeur Erman mérite d'être prise en considération. Voici ce qu'il écrivait dernièrement dans la *Zeitschrift*[2] : « Das hieratische Zeichen [hieratic sign], das auch sonst (z. B. Sall. II, 2, 8) hinter Hapi vorkommt, ist wohl nicht [hieroglyph], sondern mag etwa einem missverstandenen alten [hieroglyph] sein Dasein verdanken. » Le signe hiératique [hieratic sign], qui apparaît (dans Sallier II, 2, 8) derrière Hapi, n'est certainement pas [hieroglyph], mais une forme ancienne et mal comprise du bassin [hieroglyph].

Cette hypothèse est trop importante et trop plausible pour la passer sous silence. L'opinion du savant égyptologue allemand mérite d'être prise en considération, mais ne peut malheureusement pas être définitive tant qu'un exemple, lui donnant raison, ne nous aura pas été fourni par un document antique. C'est certainement la meilleure de toutes les opinions et la plus facilement acceptable.

1. Champollion, *Notices*, II, p. 626; P. Guieysse, *Hymne au Nil*, p. 3.

2. *Zeitschrift*, t. XXXVIII, 1900, p. 20.

Néanmoins, on peut faire remarquer qu'au *Papyrus Harris n° 1* le nom du Nil, plusieurs fois répété, est toujours écrit avec le signe de la muraille et le bassin.

Exactement : , 57, 3; 67, 2; 70, *a*, 5; 73, 12, 14. — , 29, 7; 37, *b*, 1, 3, 5, 6; 40, *b*, 7, 15; 41, *a*, 1, 12; 41, *b*, 1, 2; 54, *a*, 2; 55, *a*, 7, 10 12, 14, 15.

, XVIII, 4.

CHAPITRE II

I

LES FÊTES DU NIL AUX TEMPS PHARAONIQUES ET AUX TEMPS MODERNES

1° Époque Pharaonique

L'antiquité nous a légué peu de monuments relatant les fêtes religieuses en l'honneur du dieu Nil ou de l'inondation. Les historiens et les philosophes qui se sont occupés du grand fleuve égyptien disent de leur côté peu de choses à ce sujet. Nous savons cependant par Pline l'existence de ces fêtes, puisqu'il nous apprend qu'à cette époque les crocodiles passaient pour apprivoisés et pouvaient être habillés[1].

Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui se rapportait à l'état périodique du Nil était sacré comme le fleuve lui-même. La religion intervenait, des fêtes et des réjouissances animaient chaque année la population au moment où le fleuve se manifestait et inondait les campagnes. La crainte de la stérilité était si grande, la perspective de la famine si effrayante, qu'il était tout naturel de voir le peuple se réjouir, lorsque ce souci était écarté.

1. *Zeitschrift für ægyptische Sprache*, etc., 1867, p. 105.

L'apparition de l'*eau sainte de Silsilis*[1], , était saluée avec joie par le peuple entier. Et il devait en être à cette époque lointaine, comme aujourd'hui encore, chacun se félicitait, se complimentait à l'occasion de cet événement heureux.

Puis, pour remercier le dieu Nil, l'Hapi généreux, le père et le conservateur du pays, on lui faisait des offrandes, nous apprend *Anastasi VII*.

« O inondation du Nil, s'écrie le rédacteur de l'*Hymne » au Nil*, il s'est fait des offrandes, — il s'est immolé des » bœufs, il s'est fait de grandes fêtes, il s'est sacrifié des » oiseaux, il est pris pour toi des gazelles dans la mon- » tagne, il s'est préparé des flammes pures, il est fait des » offrandes à tout dieu comme il est fait au Nil, de l'en- » cens, les choses du ciel, des bœufs, des taureaux, des » oiseaux, des flammes. »

[2]

Ces fêtes sont mentionnées encore sur une table d'of-

1. *Stèle de Silsilis*, l. 7. — *Zeitschrift*, 1873, p. 129.
2. *Papyrus Anastasi VII*, pl. 11. — Guieysse, *Hymne au Nil*, ap. *Recueil*, XIII, p. 19.

frande du Musée de Florence, datée des rois des trois premières dynasties.

« Vers le solstice d'été, dit M. Maspero[1], au moment où » l'eau sainte des gouffres de Syène arrivait à Silsileh, » les prêtres de cette localité, quelquefois le souverain » régnant ou un de ses fils, sacrifiaient un taureau ou des » oies, puis lançaient à l'eau un rouleau de papyrus scellé : » c'était l'ordre écrit de tout faire pour assurer à l'Égypte » les bienfaits d'une inondation normale. Quand Pharaon » avait daigné officier lui-même, une stèle gravée sur les » rochers conservait le souvenir de l'événement; même » en son absence, les fêtes du Nil étaient des plus solen- » nelles et des plus gaies. Une tradition, transmise d'âge » en âge, faisait dépendre la prospérité et le malheur de » l'année du luxe et de la ferveur avec lesquels on les » célébrait; si les fidèles avaient montré la moindre tié- » deur, le Nil aurait pu refuser d'obéir à l'édit et de se » répandre abondamment sur les campagnes. Les paysans » venus de loin, chacun avec ses provisions, mangeaient » en commun pendant plusieurs jours, et s'enivraient » brutalement tout le temps que cette façon de foire du- » rait. Le grand jour arrivé, les prêtres sortaient en pro- » cession du sanctuaire et promenaient la statue du dieu » le long des berges, au son des instruments et au chant » des hymnes. »

2° Stèle de Silsilis

Comme document officiel, il nous reste les stèles de Silsilis : elles sont au nombre de trois et datées des règnes de Ramsès II, Minephtah son fils, et Ramsès III[2].

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 39.
2. Lepsius, *Denkmæler*, III, 175, *Ramsès II*; 200, *Minephtah*; 217 *d*, *Ramsès III*. — L. Stern, *Zeitschrift*, 1873, p. 129; corrections de Stern, *Zeitschrift*, 1875. — De Rougé, *Inscriptions hiéroglyphiques*, pl. CCLIX sqq.

Nous donnons ici la stèle du temps de Ramsès II :

1. Le mot « ses doigts » se retrouve dans l'*Hymne au Nil*, II (*Sallier II*, pl. 12), qui contient en substance les mêmes idées que le *Décret de Silsilis*, ainsi qu'un grand nombre d'expressions semblables ; voir P. Guieysse, *Hymne au Nil*, p. 6.

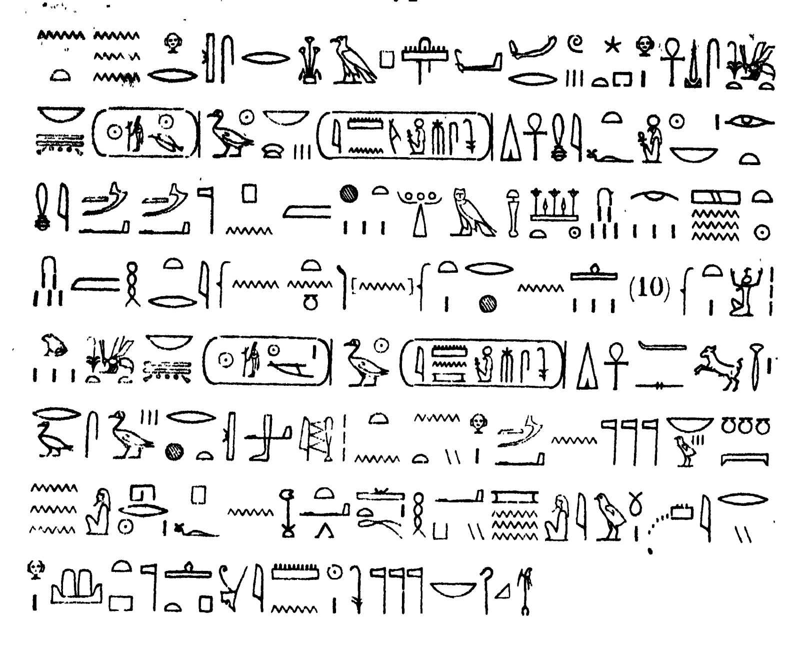
(5)

(6)

(7)

8

(9)



Ce texte hiéroglyphique peut se diviser en plusieurs parties : après le préambule protocolaire de Ramsès II, vient un hymne au dieu Nil; puis, un discours du roi, une invocation à la divinité. Enfin, le décret fixant la date des fêtes et la liste des offrandes. Voici la traduction de ce texte important :

« L'an I, le troisième mois de la saison Shaït, le
» dixième jour, sous la Majesté de l'Horus-Soleil, le tau-
» reau puissant aimé de la vérité, le maître des diadèmes,
» dominant l'Égypte et domptant les pays montagneux
» l'Horus d'or, riche d'années, fort et puissant, le roi de
» la Haute et Basse-Égypte, le maître des deux terres
» (Ra-user-Mâ sotep-en-Râ), fils du Soleil, seigneur des
» couronnes (Ramsès-Méri-Amoun), aimé d'Hapi, père
» des dieux, celui qui leur fait le don de vie, stabilité et
» force, comme le soleil, éternellement.

» Vive le dieu bon, aimé de Noun, le Nil père des dieux

» et du cycle des dieux, celui qui est dans l'inondation[1], » richesse et nourriture de l'Égypte; il fait vivre chacun » par sa substance, les richesses sont sur ses pays, l'abon- » dance est dans ses mains[2], les mortels se réjouissent » de sa venue: tu es l'unique qui se produit lui-même; » on ne sait pas ce qui est en toi, mais le jour où tu ap- » parais[3] hors de ta cachette, chacun se réjouit. Tu es le » seigneur des poissons nombreux, de l'abondance et des » produits, tu donnes à l'Égypte la nourriture[4]. Le cycle » des dieux ne sait pas ce qui est en toi, tu es leur vie, » car lorsque tu viens, leurs offrandes sont multipliées » et leurs autels sont comblés. — Voici qu'ils t'acclament » quand tu parais[5]. Tu crées pour nous, donnant la vie » des mortels, comme le soleil, lorsqu'il gouvernait ce » pays. Satisfait est Noun, quand les préposés au Sud » amènent les offrandes en paix, s'unissant à lui en joie. » Son père Nil l'aime, faisant resplendir toute l'Égypte » par les décisions de ce qu'a créé son cœur. Il est

1. [hiéroglyphes]. Stern traduit ce mot par océan : Le mot *océan* n'appartient pas à la géographie égyptienne. Le sens *inondation* semble mieux convenir.

2. Litt. : *ses doigts*, [hiéroglyphes]. Voir note précédente au commencement du texte.

3. [hiéroglyphes], mot qu'on retrouve dans l'inscription des rochers de Séhel et souvent employé pour désigner la venue de la crue : s'emploie dans le sens d'arrivée, de manifestation dans un endroit où on n'était pas auparavant; correspond aussi aux mots *sortir, être envoyé.*

4. A remarquer un exemple du masculin exprimé *idéographiquement.* On en connaît d'autres exemples dans l'*Hymne au Nil* (P. Guieysse, tirage à part, p. 3) et dans la *XI*[e] *Maxime d'Ani.* Le Papyrus d'Orbiney en donne un autre exemple semblable, mais pour le féminin.

5. Le mot [hiéroglyphes] se dit à la fois : du soleil qui se lève et d'un roi qui arrive à la couronne.

» fort et vigilant à chaque saison, pour fournir aux vivants » leurs approvisionnements et multiplier les grains comme » le sable, pour faire les greniers pesants de ses créa- » tions.

» Donc, fut Sa Majesté à se mouvoir suivant les rites, » pour le père de tous les dieux, les chefs du Sud, pré- » posés à l'inondation, et fut à compter comme Thot, » pour faire monter les choses qu'ils aiment. Aucun roi » n'a fait chose pareille en cette terre depuis les temps » du dieu Râ. Sa Majesté dit, à savoir : C'est le Nil qui » fait vivre les deux terres, qui fait exister les provisions, » les offrandes après sa montée, qui fait vivre, certes, tout » homme dans chaque place, l'enrichit suivant ses ordres. » Et, comme moi, j'ai connu ce qui est dans la salle des » écrits, lesquels sont solidement déposés dans la maison » des livres : à savoir que le Nil, quand il sort de ses » deux gouffres, c'est pour les provisions et les offrandes » des dieux, et si l'eau sainte est en son temps à Silsilis, » c'est qu'il y a là pour lui une place consacrée où on lui » multiplie les offrandes.

» Le roi de la Haute et Basse-Égypte (Ra-user-Mâ hiq- » uas), fils du Soleil, seigneur des diadèmes (Ramsès- » Méri-Amoun), donnant la vie, éternellement. Texte de » l'édit comme l'a formé son cœur. Ordre de Sa Majesté » de placer des offrandes à son père Amon-Râ, roi des » dieux, et au Nil, père des dieux[1], aux chefs du Sud, » préposés à l'inondation : (en) deux fois par année, à » l'époque de l'eau sainte à Silsilis, et en sa place vé-

1. A noter l'épithète donnée au Nil : il est dit « père des dieux », ce que le rédacteur du texte met en regard de la qualification du dieu suprême Amon-Râ, qui est dit « roi des dieux ». Il y a ici un exemple de ce que les Égyptiens affectionnaient particulièrement : le parallélisme. Hapi est identifié à Amon; aussi apportait-on au moment de la crue des offrandes à tous les dieux.

» nérée alors qu'il n'y a pas d'eau sur cette place, pour
» couvrir les mystères de l'Hadès, à la face, vie, santé,
» force, du roi de la Haute et Basse-Égypte, le maître des
» deux terres (Ra-user-Mâ), fils du Soleil, seigneur
» des diadèmes (Ramsès-Méri-Amoun), donnant la vie,
» comme son père Râ, chaque jour. Offrandes dues à ce
» dieu, en provisions, le premier du mois de Shaït, le
» 15e jour (15 thot), le troisième mois de l'inondation, le
» 15e jour (15 épiphi), comme tribut de chaque année,
» liste des offrandes annuelles pour millions et milliards
» d'années de la part du roi de la Haute et Basse-Égypte
» (Ra-user-Mâ), fils du Soleil, (Ramsès-Méri-Amoun),
» donnant la vie : un veau blanc, une oie *ro*, trois oies
» *sen*[1], dons qui ont été apportés en offrandes à tous les
» dieux et au dieu Noun, en ce jour de jeter un écrit au
» Nil, étant entendu que les grains viennent des doubles
» greniers d'offrandes divines d'Amon-Râ, roi de tous les
» dieux, maître de Thèbes. »

Le *Décret de Silsilis* est le seul document officiel que nous ayons sur les fêtes du Nil. Il existe en plusieurs exemplaires, de dates et de règnes différents. Bien que mutilés, les renseignements fournis sont pour nous des plus intéressants. Leur étude a fait naître une polémique scientifique entre Brugsch et de Rougé.

Brugsch renversait l'ordre des dates, des fêtes du Nil; elles sont pourtant bien précises dans les trois stèles d'époques et de règnes différents.

1. Cf. Maspero, *Journal des Savants*, 1897, p. 206, 221. Suivant Hérodote (II, 72) : « Parmi les poissons, le lépidote et l'anguille sont, dit-on, consacrés au Nil, et, parmi les oiseaux, l'oie d'Égypte. »

N. B. — Voir *supra*, le mot [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] semble devoir signifier poisson, produits de la pêche, suivant *Zeitschrift*, 1873, p. 129.

De Rougé n'eut pas de peine à démontrer l'erreur du savant allemand, et dressa ainsi l'ordre des fêtes de l'inondation :

Le 15ᵉ jour du mois de Thot, arrivée de la crue à Silsilis; 15 épiphi, époque des basses eaux du Nil, jour du niveau le plus bas des eaux du fleuve. Ces jours-là, par fondation royale, des offrandes étaient faites au dieu Hapi.

De plus, on jetait dans le fleuve un engagement écrit du décret de fondation royale[1]. Et le dieu, en acceptant ce contrat, ne pouvait que tenir ses engagements et couvrir de ses dons fameux la terre de ses fidèles.

Le calendrier de *Médinet Habou* nous donne la date de la fête du *Tat*[2]. C'était, paraît-il, une fête très importante; elle se célébrait le 30 choiack. Brugsch la signale comme se célébrant le même jour, à Esneh, à Dendérah et à Edfou. On la désignait sous le nom de , *mettre debout le Tat.*

Il y avait encore la fête du Nilomètre, qui, selon Brugsch, devait se célébrer quand la plus grande hauteur de l'inondation avait été mesurée. Il n'était pas question de l'ériger comme le Tat, mais de le déposer dans le temple d'un dieu. On a peu de renseignements sur cette cérémonie. Ruffin[3] nous apprend seulement qu'il était d'usage de porter la mesure de la crue du Nil dans le temple de Sérapis, comme à la divinité, auteur de la crue et de l'inondation.

Enfin, nous savons que le dieu Amon de Thèbes assistait aux fêtes du Nil sous le nom d'Amon de la barque Ouser-Ha, entouré de ses prophètes et de son collège sacerdotal[4].

1. Voir *supra*, *Stèle de Silsilis*, l. 9 et 10.
2. Certains pensent que la fête copte de l'érection de la croix ne serait que la fête christianisée du Tat des anciens Égyptiens. D'une coutume païenne serait née la fête chrétienne.
3. Ruffin, *Histoire ecclésiastique*, p. 111.
4. *Denkmæler*, III, 25 *i* et *n*.

A l'époque romaine, suivant Sénèque, les prêtres jettaient aux gouffres d'Éléphantine les offrandes ritualistiques, et les gouverneurs des présents en or.

Comme on le voit, les textes nous fournissent peu de détails sur les fêtes de l'inondation. Mais leur existence ne fait un doute pour personne, et nous allons voir que la tradition s'en est conservée jusqu'à nos jours.

Quant au sacrifice humain, que l'on attribuait aux anciens Égyptiens, aucun texte ancien n'est venu nous confirmer ce que l'on peut sûrement regarder comme une légende.

Son origine semble venir d'un fait que rapporte Plutarque[1]. Sur la foi d'un oracle, à la suite de calamités publiques, Ægyptus, roi du pays, sacrifia sa fille pour apaiser les dieux irrités. Puis, ne pouvant supporter cette perte, il se précipita dans le fleuve jusqu'alors appelé *Mélas* et qui prit son nom.

C'est là, sans doute, l'origine de cette croyance, qui voulait qu'une vierge fut annuellement sacrifiée au dieu Nil. Mais le fait n'est rapporté que par les écrivains grecs ou latins, et aucun texte égyptien n'est venu confirmer leurs affirmations. La légende rapportée par Plutarque a dû être connue du peuple égyptien, et cette tradition lointaine, amplifiée par l'imagination populaire, a pu faire croire un moment à sa véracité.

Il semble que, pour un peuple doux, policé et civilisé, qu'était l'Égyptien antique, un pareil fait n'est pas possible. Il lui a toujours répugné de verser le sang humain, et le dieu Nil n'avait rien des Baal et des Moloch de la Phénicie voisine.

Le Nil, divinité bienfaisante, douce et paternelle, ne peut se concevoir comme dieu sanguinaire et barbare. Les textes nous apprennent que des présents d'or et d'argent,

1. Plutarque, *Du nom des fleuves*, etc., XVI.

des volatiles et des animaux lui étaient annuellement sacrifiés, mais aucun ne mentionne le sacrifice humain.

Le grand papyrus Harris[1] parle bien de l'*épouse* de la *princesse* du Nil, la , *ropait*, qui a peut-être été le point de départ de cette légende cruelle. Mais il est beaucoup plus logique de croire que la du Nil était plutôt une des formes féminines de cette divinité. Ou bien c'est l'épithète que le rédacteur du papyrus a sans doute employée pour désigner les déesses *Mirit*, bien connues dans le panthéon égyptien.

On sait bien que, dès les premières dynasties, certains textes des tombeaux thébains semblent faire croire qu'il y eût peut-être des sacrifices humains. Mais on est encore réduit aux conjectures, et rien ne prouve que les anciens Égyptiens aient pratiqué ce rite[2].

II

LES FÊTES COPTES ET MUSULMANES AUX TEMPS ANCIENS ET MODERNES

L'Égypte a toujours été un pays à part, où rien n'a changé, rien n'a passé. C'est à peine si la loi de Mahomet, détrônant Amon, Isis et Osiris, a pu effacer les traditions millénaires encore conservées de nos jours. Les Pharaons arrachés de leurs « maisons éternelles », les dieux expulsés de leurs temples ruinés ornent les musées, et pourtant le Nil a conservé sa royauté et sa divinité. Le fleuve

1. *Grand Papyrus Harris n° 1*, pl. 41 *a*.
2. Makrizi croit que cette coutume fut abolie seulement par Amrou (*Description topographique et historique de l'Égypte*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. XIV, p. 167).

et l'eau sont encore l'objet d'une grande vénération dans ce pays que l'un a créé et l'autre fait vivre. Qu'il soit riche ou pauvre, l'Égyptien voit dans l'eau vivifiante du Nil une source de richesses et ce qui lui est le plus nécessaire à la vie. Jamais on ne verra un fellah refuser l'eau à celui qui a soif ou qui en est dépourvu.

A ce respect, héritage direct des ancêtres, vient s'ajouter la tradition, qui fait de l'époque de la crue la fête populaire par excellence, et que tous, Coptes et Musulmans, célèbrent avec un égal enthousiasme.

Les Coptes, ces fidèles gardiens des traditions de leurs pères, ont accepté de leurs vainqueurs les mœurs et les coutumes, la langue et le costume; mais, en retour, ils leur ont imposé leur respect et leur foi en celui que leurs aïeux appelaient le Très-Saint et leur père. L'Arabe conquérant s'est incliné devant l'antique usage, et c'est la seule chose qu'il a respectée dans ce pays conquis.

Au temps des Pharaons, une larme d'Isis, tombant dans le Nil, provoquait sa crue; les Coptes croient que l'inondation est due à une goutte divine tombant du ciel. Suivant le calendrier copte, quatre jours avant le solstice d'été, c'est-à-dire le 11 du mois de paoni, se célèbre la fête de la nuit de la chute de la goutte céleste, qui purifie l'air et chasse la peste. Déjà, depuis trois jours[1], l'archange saint Michel prie pour l'eau du Nil, qui fait vivre les hommes et les animaux. Prosterné devant Dieu, il le supplie de faire monter l'eau du fleuve et de faire descendre sur la terre la pluie et la rosée. Puis, armé d'une lance, il chasse le démon. Grâce à son intercession, une goutte divine tombe du ciel et la crue se manifeste.

Il est à remarquer combien les Coptes ont conservé la tradition antique après l'avoir christianisée. La goutte divine tombant du ciel et provoquant la crue est celle dont

1. Amélineau, *Contes et Romans de l'Égypte chrétienne*, p. 17, 19, 34, 51.

Pausanias[1] nous parle et qu'Isis, pleurant Osiris, laissait tomber sur la terre. La nuit de la goutte céleste et la nuit du grand flot de larmes[2], dont parlent les textes des Pyramides, sont identiques. Enfin, la lutte de l'archange saint Michel contre le démon peut se comparer à la lutte d'Horus, vengeur de son père, contre Sit, — de la terre fertile, la grasse terre noire, contre le désert, la terre rouge[3].

Aussitôt que la goutte divine est tombée dans le Nil, la crue se produit et bientôt atteint la hauteur voulue. Un crieur spécialement préposé à cet effet parcourt les rues de la ville et annonce cet heureux événement.

Immédiatement une clameur d'allégresse retentit, chacun se félicite et se complimente.

Cet événement, pour les Coptes, correspond à la fête de leur calendrier, placée sous le vocable de l'exaltation de la sainte Croix.

Viennent ensuite les fêtes du mariage du Nil et de la coupure du khalig[4].

Les fêtes du mariage du Nil, reste de la tradition antique, souvenir de la légende du sacrifice d'une jeune fille, se bornent à jeter au fleuve un mannequin vêtu d'oripeaux voyants et paré comme une fiancée (cf. p. 80).

Maqrizi, sur le témoignage d'Ibn el-Hakem, a consigné, dans sa *Description de l'Égypte*, la tradition musulmane, qui veut que ce soit le khalife Amrou qui ait aboli le sacrifice humain en Égypte[5]. Certains voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles, sur la foi de l'historien arabe, se font l'écho de la même tradition.

1. Pausanias, *In Phociis*, X, 32.
2. *Recueil de Travaux*, V, *Pyramide d'Ounas*, p. 45, l. 395.
3. Chabas, *Papyrus Sallier*, p. 246. — Maspero, *Les Forgerons d'Horus*, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, II, p. 313.
4. Les Arabes appellent *khalig* tous les canaux creusés de main d'homme (Savary, *Lettres*, II, p. 94).
5. Maqrizi, *Description topographique et historique de l'Égypte*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. XIV, p. 167.

D'après eux, ce mannequin remplacerait la fiancée réelle que le peuple, suivant une coutume antique, précipitait dans le Nil. Voici le cérémonial usité : Accompagnée du pacha et de ses officiers, des ulémas et hauts dignitaires religieux, du patriarche copte et de son clergé, au son de la musique et des clameurs du peuple, la fiancée du Nil[1] était précipitée dans le fleuve au moment de la coupure du khalig, quand les flots de l'inondation se précipitaient dans cette voie nouvelle ouverte à leur impétuosité.

Une autre coutume copte était à la fête des Martyrs le 8 du mois de Pachons de leur calendrier. Il était d'usage de jeter dans le Nil, pour le rendre favorable, le doigt d'un de leurs ancêtres enfermé dans un coffret. Maqrizi[2], qui nous raconte cet usage, nous apprend que le sultan el-Kalaoun, qui gouvernait l'Égypte l'an 702 de l'hégire, interdit cette cérémonie. Malgré les instances des Coptes, la fête des Martyrs n'eut pas lieu, le doigt préparé à cette occasion fut brûlé par ordre des émirs, et ses cendres jetées au Nil. Depuis, ajoute Maqrizi, la fête des Martyrs ne fut plus célébrée.

En l'an 1106, raconte Savary[3], l'inondation manqua complètement. Le sultan Abou el-Asem[4] envoya en ambassade, vers l'Empereur d'Éthiopie, Michel, patriarche jacobite, avec de riches présents. Le prélat eut le talent de faire comprendre au souverain éthiopien qu'une digue qui arrêtait le cours du Nil, une fois rompue, sauverait l'Égypte de la ruine. L'Empereur consentit à sa rupture, et aussitôt les eaux montèrent de trois coudées. L'Égypte était sauvée.

Lorsque le fleuve avait atteint seize coudées, ce qui de

1. Lumbroso, *L'Egitto al tempo dei Græci et dei Romani*, p. 5.
2. Maqrizi, *op. cit.*
3. Savary, *Lettres sur l'Égypte*, lettre XIV.
4. Elmacin, *Histoire des Arabes*, Abou el-Asem, 27e kalife abbasside, et le 48e depuis Mahomet.

tout temps fut considéré comme suffisant pour l'irrigation de l'Égypte entière, le patriarche copte, accompagné de son clergé et d'une foule immense de fidèles et de musulmans, jetait dans le fleuve une croix bénie[1]. La crue aussitôt s'arrêtait, et les eaux se retiraient des terres qu'on pouvait bientôt ensemencer. Cette fête, longtemps tolérée par les Musulmans, finit par être abolie.

Outre l'archange saint Michel, les Coptes avaient encore grande confiance en saint Orion. Au VI[e] siècle, c'est à lui que le Nil devait de croître, pour le plus grand bien de l'Égypte.

Dans la *Relation d'un voyage fait au Levant* par M. Thévenot[2] et publiée à Paris en 1664, nous trouvons un récit des fêtes du Nil, qui peut donner une idée de ce qu'elles étaient. Il nous apprend que, le jour de la coupure du khalig, « le sous-bachi, après avoir donné le premier coup de marteau sur la digue, remontait à cheval et, passant devant la maison des consuls francs, recevait d'eux un droit de quelques piastres qui lui était dû ce jour-là. Ceci se passait l'an 1657, « le jeudy neuviesme aoust ».

Ensuite, ajoute Thévenot, « vint une trouppe de ca-
» nailles, les uns chantant, les autres se battant avec des
» bâtons comme avec des estramaçons. Quelque temps
» après vint l'eau, ce qui nous est prénoncé par un grand
» tintamarre de coquins Mores, tant hommes que petits
» garçons, qui estoient dedans et y cheminoient, avançant
» à mesure qu'elle avançoit; les uns y nageoient, les autres
» s'y renversoient l'un l'autre et faisoient mille autres

1. On a voulu voir dans cet usage le souvenir de la fête du *Tat* de l'époque pharaonique.

2. *Relation d'un voyage fait au Levant* par M. de Thévenot, Paris, MDCLXIIII, chap. XXII, p. 301.

» folies semblables. Ce Hhalis s'emplit jusqu'à la hauteur
» de quinze pieds, et, durant tout le temps qu'il coula, il
» passa à tous momens des barques pleines de gaillards
» qui se divertissoiēt, chantans le long du chemin et ayant
» souvēt des instrumens de musique avec eux ».

A la fin de la relation de son voyage, Thévenot revient sur les fêtes du Nil et en raconte les incidents d'une façon plus complète; il s'exprime ainsi :

« Le mercredy quatorziesme aoust, celuy qui mesure
» tous les jours l'eau du Nil, quand il croist, reçeut un
» caftan du Bacha, à cause que l'eau estoit creüe de seize
» piés, et le jeudy quinziesme aoust nous allâmes à Boulaq
» pour voir les préparatifs de l'ouverture du Khalis... »

Vers les huit heures du matin, le Bacha arriva avec sa cavalcade accoutumée, puis, après qu'on eut égorgé quelques moutons sur son passage, il entra dans sa barque ou *acaba* et se dirigea vers le vieux Caire. La digue ou *khalis* étant rompue, le sous-bacha va réclamer aux consuls européens une redevance de cinq où six piastres qu'ils doivent payer annuellement à cette occasion. La fête dure trois jours, après quoi on jette dans le Nil deux statues en bois, représentant un homme et une femme, et qui sont les fiancés du Nil. Des jeux, des fêtes de toute sorte, des illuminations, des salves d'artillerie marquent ces journées, où chacun, à l'abri des soucis, se livre sans hésiter au plaisir et au repos.

Thévenot, et plus tard Savary[1], racontent ces fêtes avec force détails, et ne manquant jamais de faire remarquer qu'un mannequin, paré et habillé en femme, est jeté au Nil en souvenir de l'antique coutume attribuée aux anciens Égyptiens.

Une autre habitude des Égyptiens modernes fait que les

1. Savary, *Lettres sur l'Égypte*, lettre XIV, p. III et sq., édition 1798.

femmes apportent au bord du canal les enfants nés depuis la dernière inondation : « on les dépouille tout nus, l'on jette les linges ou la chemise qu'ils ont dans le courant qui les emporte, et on y plonge ces enfants plusieurs fois de suite[1].

Pendant l'expédition d'Égypte, Bonaparte en grand uniforme, et entouré d'un brillant état-major, assista et présida les fêtes du Nil.

De nos jours, bien que le khalig n'existe plus, les fêtes du Nil sont toujours célébrées avec l'antique cérémonial : fêtes, jeux, illuminations, salves d'artillerie, rien n'y manque, et la fiancée du Nil voit son acte de mariage dressé par un cadi avant d'être précipitée dans le fleuve. Comme jadis, des bateaux chargés de musiciens sillonnent le cours du fleuve et croisent autour de Rodah ; le soir les berges s'illuminent et les vieux palais des bords du Nil, ordinairement si tristes, prennent un air de fête. Les Égyptiens, habituellement calmes et tranquilles, sortent de leur apathie et de leur torpeur journalière pour acclamer et fêter celui qu'ils vénèrent autant que leurs pères. Et ce respect traditionnel, ils l'apprennent à leurs enfants, qui, à leur tour, légueront à leurs descendants cette antique tradition, aussi vieille que leur pays.

III

L'HYMNE AU NIL ET LE CHANT DU CRIEUR DU NIL

L'Égypte antique nous a légué, en double exemplaire, l'*Hymne au Nil*, conservé dans les collections des Papyrus du Musée britannique. La traduction en a été faite par nos

1. *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, 1755, p. 153.

maîtres, MM. Maspero et Guieysse. « Nous avons là, nous dit M. Guieysse, un bel échantillon de la poésie égyptienne, mais le secret de la composition nous en échappe encore; d'après les variantes, on voit que pour un même vers le nombre des syllabes n'était pas constant; les accents toniques devaient jouer le rôle le plus important; on s'en aperçoit du reste à la tournure de certaines phrases, dont la construction grammaticale, ou plutôt l'ordre des mots, n'est pas évidemment de même que dans une simple phrase en prose. »

Ces chants en l'honneur du Nil, avec accompagnements de harpe et de battements de mains, parvenus jusqu'à nous à travers les siècles, se retrouvent, dans les chants du crieur du Nil et de son répondant, à l'époque de la crue, chez les Égyptiens modernes[1] :

« O toi dont le pouvoir est excellent, chante le *Munadee en Neel*, mon seigneur, je n'ai rien que toi — les trésors du bienfaisant sont combles — à sa porte, il n'y a pas de pauvreté — est exaltée la perfection de Celui qui se répand sur la terre — et qui a ordonné l'inondation — par qui les champs deviennent verts — après la mort il reproduit la vie — Dieu a donné l'abondance, fait croître le fleuve et arrosé les hautes terres — et les montagnes et les sables et les champs, — ô producteur du jour et de la nuit, » etc. Ces paroles sont chantées par le crieur et son répondant, et il est regrettable que Lane ne l'ait pas recueilli en entier. Il permet de constater une fois de plus la force et la continuité des traditions qui se sont perpétuées depuis les temps antiques chez le peuple égyptien. Le Nil a perdu son auréole divine, il est déchu de son rang de dieu, mais on lui a conservé l'amour et le respect, l'ingratitude à son égard étant inconnue chez les peuples qu'il comble

1. Lane, *Manners and customs of the modern Egyptians*, Londres, 1890, p. 454 et suiv.

de ses bienfaits. Et il en sera probablement toujours ainsi, car en Égypte rien n'a changé, rien n'a passé. Les villes ont disparu, les empires ont sombré, les peuples ont passé, le monde a tremblé sous des maîtres plus puissants que les Pharaons, mais le Nil est toujours resté le fleuve mystérieux que les générations ont béni et dont on n'oubliera jamais l'heureuse influence sur une terre qui semblait vouée à l'éternelle stérilité.

CHAPITRE III

I

LE CULTE DU NIL. — OSIRIS-NIL. — LE NIL CÉLESTE ET FUNÉRAIRE. — ANTHROPOMORPHISME DU NIL

La religion tenait, dans la vie du peuple égyptien, une place considérable. A ne considérer que les apparences, l'Égypte apparaît comme la terre classique des superstitions; dans ce pays, comme le dit Bossuet[1], « tout était dieu, excepté Dieu lui-même ».

Mais, si les dieux avaient des formes étranges, si parfois des animaux sacrés incarnaient la divinité, il n'en est pas moins vrai que la religion égyptienne était une des conceptions les plus morales et les plus élevées de l'antiquité.

L'existence d'un dieu unique ne faisait de doute pour personne, et à côté de ce dieu, se trouvaient une multitude de divinités secondaires, qui se rattachaient toutes au démiurge et personnifiaient les forces et les phénomènes de la nature.

Le peuple s'arrêtait peu au symbole, il s'attachait surtout à la représentation; ce qui fit dire à Clément d'Alexan-

1. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, III[e] partie.

drie que le dieu des Égyptiens n'était qu'une bête sauvage vautrée sur un tapis de pourpre.

Rendant hommage aux forces et aux phénomènes de la nature, les Égyptiens ne pouvaient manquer d'avoir pour le Nil, dont ils ne s'expliquaient pas les crues annuelles, un culte spécial.

Ce culte apparaît dès les premiers âges de l'Égypte, et il est parfaitement établi sous les trois premières dynasties. Un monument de cette époque, restauré à la XXI[e] dynastie, la *Stèle de la fille de Chéops*[1], mentionne le culte du Nil.

On ne connaît pas toutes les localités où le Nil fut adoré. En premier lieu, il faut citer Memphis et d'autres villes qui portèrent le nom de *maison du Nil* ou [hiéroglyphes] *Pa Hapi*[2]. La plus connue est [hiéroglyphes] *Ha Hapi*, le *château du Nil.* On a été longtemps avant de pouvoir identifier le château du Nil avec une ville de l'ancienne Égypte. Une stèle du Sérapéum[3] est venue nous apprendre que la ville en question était Héliopolis.

L'ancienneté du culte du Nil est encore attestée par une table d'offrande du Musée de Florence (III[e] dynastie), qui mentionne les fêtes religieuses en l'honneur du dieu Nil.

Il est à remarquer que, malgré l'antiquité du culte qu'on rendait au père nourricier de l'Égypte, le Nil ne fut jamais qu'une divinité secondaire. En effet, alors que les dieux du panthéon égyptien ont chacun leur temple ou leur chapelle, le dieu Nil « n'a aucune demeure qui puisse le contenir[4] ». On ne lui connaît pas de sanctuaire, sans

1. Mariette, *Monuments divers*, pl. 53. Dans l'énumération des statues divines, celle du dieu [hiéroglyphes] sera en bois doré et d'une hauteur de trois coudées.

2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 483.

3. Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*, p. 325.

4. *Hymne au Nil*, [hiéroglyphes] « pas de demeure qui soit de sa contenance ».

doute parce que, universellement vénéré dans l'Égypte entière, il avait place dans tous les temples... Karnak[1], Edfou, Dendérah et Médinet-Habou, pour ne citer que ceux-là, montrent sur leurs bas-reliefs des processions de Nils porteurs d'offrandes.

Il ne faut pas oublier que, dans le panthéon égyptien, le Nil figure comme divinité naturelle, et qu'il était adoré comme principe physique.

Les Égyptiens représentaient le dieu Hapi, fécondant et père nourricier de leur pays, sous la forme d'un jeune homme dans la force de l'âge. Il était gras et gros, comme il convient à un homme riche et de caste supérieure. Sur la poitrine pendaient des pectoraux très développés, semblables à des seins de femme, mais bien moins fermes; le ventre est sillonné de plis de graisse, et les cuisses sont fermes et rondes. En un mot, il représente la prospérité, et ce que le protocole royal accolait au titre du souverain, 𓋹𓍑𓋴 « la vie, la santé et la force ». Pouvait-il en être autrement d'un dieu dispensateur de toutes les choses bonnes et pures dont se nourrit un dieu et utiles à la vie des hommes et des animaux, de tout ce qui vit et de tout ce qui respire? Chez les peuples primitifs, en effet, l'homme riche et noble était toujours représenté gras et gros, et les Égyptiens semblent avoir affectionné pour les gens de haute caste ce mode de représentation. Tous sont ainsi imagés, et beaucoup de statues de l'époque archaïque ont les mêmes caractères que les statues des divinités nilotiques.

La collection égyptienne du Musée britannique possède une statue du dieu Nil, dédiée vers l'an 880 avant Jésus-Christ, par le grand prêtre d'Amon thébain Sheshonqou, plus tard roi d'Égypte sous le nom de Sheshonqou Ier,

1. G. Legrain, *Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak*, *Recueil de Travaux*, XXIII, p. 69 et sq.

[hieroglyphs]. Cette statue mutilée porte une inscription avec le cartouche royal. Sur une table d'offrande, elle présente les choses bonnes et pures que le dieu offre à l'Égypte. En dessous, avec des paquets d'épis, pendent des cailles et des oies grasses, présents de ses adorateurs[1].

Les représentations du dieu Nil, ou plutôt des dieux Nils, l'un peint en rouge et l'autre en bleu, coiffés des plantes caractéristiques de la Haute et de la Basse-Égypte, le papyrus et le lotus, sont nombreuses. On les rencontre sculptées sur les parois des temples. A Abydos, au temple de Séti I[er], à Edfou, à Dendérah[2], un peu partout, car le culte du dieu fécondant et nourricier était répandu dans tous les nomes de l'Égypte. De nombreuses vignettes du *Livre des Morts* le représentent avec ses attributs emblématiques. Le culte du Nil était, en réalité, une identification symbolique du Nil matériel à la puissance divine, qui seule épanche, en réalité, ses bienfaits sur la terre[3].

Cette assertion paraît quelque peu hardie. Cependant nous savons que souvent Hapi est identifié à Amon, le dieu suprême; c'est lui qui produit toutes les bonnes choses nécessaires à la vie, et sans lui les mortels ne pourraient vivre.

Un des passages les plus importants, relatif à la divinité du Nil, se trouve dans le *Décret de Silsilis :* Le Nil est appelé le père du cycle des dieux[4], *il est l'unique qui se*

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 38.
2. Voir *supra*, p. 48.

N. B.— Une des meilleures œuvres de l'école tanite est un groupe qui représente les deux Nils, celui du Nord et celui du Sud, apportant leurs tablettes chargées de fleurs et de poissons, et consacré par Psousennès de la XXI[e] dynastie (G. Maspero, *L'Archéologie égyptienne*, p. 217). Musée de Gizeh, n[o] 133.

3. Schiaparelli, *Il sentimento religioso degli antichi Egiziani, secondo i monumenti*, 1877.
4. *Stèle de Silsilis*, l. 2 : [hieroglyphs].

produit lui-même[1]. Ce passage est certainement un des plus expressifs, et il y a là une allusion à la crue annuelle, sans pluie connue des anciens Égyptiens. De même que le soleil, mourant chaque soir, renaissait chaque jour avec l'aurore, le Nil, renouvelant chaque année sa crue habituelle, lui était assimilé. Et ce phénomène pouvait être pris comme symbole de la génération divine exprimé par cette formule si profondément entrée dans la langue théologique des Égyptiens.

Le dieu Nil a un caractère mystérieux; nul ne peut agir sur lui-même, ni par incantation magique, ni connaître son nom. L'*Hymne au Nil*, cette œuvre beaucoup plus poétique que religieuse, nous donne beaucoup de renseignements sur cette divinité. Il est en dehors des écrits magiques; seul, il peut agir sur lui-même, car seul il connaît son nom.

On sait que le nom était, en Égypte, l'expression même et comme la quintessence de la personne[2]. Celui qui pouvait dérober le nom avait une puissance énorme sur l'individu. Or, pour le Nil, nul ne pouvait agir par la puissance du nom, pas plus que par les formules magiques. Seul, il s'en servait pour se contraindre à entrer dans ses retraites ou en sortir.

Il est cependant bon de noter qu'on a pu représenter le Nil au milieu de son nom[3], et comme il produisait, ou plutôt devenait la chose elle-même, on comprendra facilement l'allusion à la puissance *personnelle* et mystérieuse du Nil.

Il vit dans sa châsse, et n'en sort que par sa propre volonté et sa propre puissance.

1. *Stèle de Silsilis*, l. 2 : [hieroglyphs].

2. Cf. le rapt du nom de Râ, piqué par un serpent, du *Papyrus de Turin*, pl. CXXXII, CXXXIII.

3. *Tombeau de Horhotep*, I, 332.

Ce qui dépeint encore son caractère mystérieux, c'est que les anciens Égyptiens, alors que toutes les divinités de leur panthéon ont eu leur temple « construit en fondations de millions d'années », n'ont jamais élevé de temple à leur dieu fécondateur. On le voit bien gravé sur les parois des temples de Dendérah ou d'Edfou, sur les socles des obélisques ou les sièges royaux, mais on ne lui connaît aucun temple spécial. Il avait pourtant son collège de prêtres. Hérodote nous dit formellement que, lorsque quelqu'un venait à mourir, par le fleuve ou le crocodile, les *prêtres du Nil*[1] s'emparaient de son corps et l'ensevelissaient comme un corps plus qu'humain.

On savait également l'endroit où il habitait; c'était l'île de Bigeh, où il avait sa châsse (*tophit*).

Quant à l'origine du dieu Hapi, les Égyptiens, qui se piquaient d'exactitude en fait de généalogie divine, le faisaient venir du *noun* [hiéroglyphes], chaos primordial, qui avait toujours existé, sans avoir eu jamais de commencement.

C'est ce qui pourrait expliquer cette scène du temple de Deïr el-Bahari[2], où le dieu Hapi, aidé du magicien Haqaou, présente la petite princesse aux divinités du *noun*, océan céleste, pour la purifier.

On remarquera que la formule de purification est la même qu'à l'époque des Pyramides.

Le *Rituel de l'embaumement* nous apprend le rôle du dieu Hapi près du défunt. C'est lui qui lui prodiguait l'eau fraîche et pure, si chère au mort, sous toutes les formes, pour le réconforter; c'est lui qui lui donnait un vêtement tissé aves les plantes aquatiques « issues de lui » et que l'inondation faisait croître abondamment.

Son activité, unie à celle d'Isis, assurait l'éternité au

1. Hérodote, II, chap. xc.
2. Naville, *Deïr el-Bahari*, part. II, p. 17-18, pl. 53-54.

défunt[1]. C'est pourquoi, quand on ensevelissait la main gauche du défunt, on devait se servir de bandelettes, sur lesquelles étaient tracées une figure d'Hapi, en même temps que celle d'Isis, dessinées avec des couleurs pures sur une étoffe pliée en six. De cette façon, les deux divinités ne quittaient plus le défunt.

On sait en effet que, pour certaines écoles de théologie égyptienne, le Nil, associé à Isis, s'assimilait à Osiris. C'était l'inondation fécondant la terre.

Cette théorie du Nil devenant Osiris, ou plutôt s'assimilant à Osiris, est une des plus obscure de la théologie égyptienne.

A première vue, cette conception, de celui que les textes[2] appellent le « le renouvelant la vie », associé au dieu des morts, semble incompréhensible. Grâce à des textes soigneusement étudiés par les égyptologues, on arrive peu à peu à comprendre cette théorie, malgré son obscurité.

D'abord, il ne faut pas oublier que le Nil, en décroissant chaque année, semble, comme le dieu Abydos et comme le soleil, mourir, pour, en croissant de nouveau, revivre en inondant les terres. Or, tout mort devient un Osiris, et le dieu Hapi n'échappait pas à la règle générale.

Dans son ouvrage sur le *Mythe osirien*, Lefébure s'exprime ainsi :

« Une des formes d'Osiris, tout aussi naturelle que celle » d'Osiris-terre, était celle d'Osiris-eau, signalée par » Plutarque et reconnue dans les textes égyptiens par » M. Brugsch[3]. Elle ressort avec évidence d'une scène » mystique publiée par M. Chabas[4], dans laquelle un per-

1. Maspero, *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre*, p. 99. — Lanzone, *Dizionario di Mitologia*, etc., p. 516.
2. *Zeitschrift*, 1868, p. 124.
3. *Zeitschrift*, 1868, p. 126.
4. *Revue archéologique*, 1862.

» sonnage assis verse au défunt l'eau d'un vase sur lequel
» est écrit Osiris (on portait dans les fêtes, suivant Plu-
» tarque, un vase d'eau en l'honneur du dieu), et elle se re-
» trouve jusque dans cette touchante inscription grecque,
» qui dit d'une jeune femme : Elle vécut vingt-cinq ans,
» et sur terre Osiris lui donna l'eau fraîche[1]. Le *Livre*
» *d'honorer Osiris* appelle ce dieu l'eau [hiéroglyphes],
» puis Nun le dieu de l'eau[2]. Dans les légendes du tom-
» beau de Séti Ier, où il est mis en rapport avec la rési-
» dence appelée Khaset (ô Osiris, tu ne péris pas, ô Khaset,
» tu n'es pas détruite, [hiéroglyphes]
» [hiéroglyphes]), on lit : L'eau de cette Khaset est
» Osiris, cette source est l'habitant du ciel[3] inférieur,
» [hiéroglyphes].

» Si l'on songe que l'eau des sources et des puits vient
» en réalité de l'intérieur de la terre, on comprendra faci-
» lement qu'Osiris, ou l'intérieur de la terre, pareil à ce
» puits des Scandinaves, dans lequel chaque soir Odin
» cachait son œil, ait pu passer pour être ou contenir un
» grand réservoir souterrain, émettant la plupart des eaux
» qui alimentent le sol, et surtout le Nil qui vivifie l'Égypte.
» Un texte de Dendérah l'appelle [hiéroglyphes], le
» grand Nil qui approvisionne la Haute et la Basse-
» Égypte[4]. Strabon assure qu'un puits profond qui n'a pas
» encore été retrouvé[5] existait dans le Memnonium (temple
» d'Osiris), à Abydos, ville qui communiquait avec le Nil
» par un canal dérivé. Le Nil, dont Élien[6] et Eusèbe[6] font
» Osiris, était, au rapport de Plutarque[7], un écoulement

1. Wescher, *Revue archéologique*, 1864, p. 222.
2. Pierret, *Études égyptologiques*, fasc. I, p. 30 et 36.
3. Champollion, *Notices manuscrites*, V, p. 126.
4. Mariette, *Dendérah*, I, 56.
5. Mariette, *Abydos*, p. 7.
6. Élien, X, 46. — Eusèbe, *Préparation évangélique*, III, 11.
7. *De Iside et Osiride*, XXXVIII. — *Denkmæler*, IV, 13 *b*.

» d'Osiris, opinion partagée en un sens par ce trésorier du
» temple de Neït, à Saïs, qui raconta à Hérodote[1] que le
» Nil jaillissait d'un abîme sans fond, situé entre deux
» montagnes, et par les Éthiopiens de Méroé, qui appe-
» laient le fleuve *eau* des ténèbres[2]. Platon dit, dans le
» *Timée*, que ses eaux jaillissaient d'en bas. On pouvait
» d'autant mieux le croire sorti tout entier du sol qu'au
» moment de sa crue, le limon rougeâtre dont il est gonflé
» lui ôte presque l'apparence de l'eau et le change en un
» fleuve de terre[3].

» Le pouvoir fécondant du Nil, et en général de l'hu-
» midité, faisait regarder Osiris comme le principe de
» toute production[4], les êtres, c'est sa semence, [hiéroglyphes]
» [hiéroglyphes] (Lepsius, *Ælteste Texte*, p. 31, n. *r*),
» l'émanation auguste sortie de lui vivifie les hommes, les
» dieux, les reptiles, les quadrupèdes, ils en vivent[5]. Il
» était défendu à ses adorateurs de nuire aux arbres ou
» aux sources[6], et son nom d'Unnefer, l'*être bon*, vint sans
» doute de la reconnaissance inspirée par la fertilité dont
» on le croyait la cause.

» Plutarque[7] raconte, en outre, que les plus philosophes
» des prêtres egyptiens comparaient Osiris à l'océan, et
» Isis à Thétys. Diodore[8] dit que, en Égypte, le Nil était
» l'océan, et Horapollon[9] que la crue du Nil, représentée
» dans les hiéroglyphes par un lion, s'appelait Nun (peut-
» être le Nun-fleuve [hiéroglyphes], Ni-aul-Νεῖλος).

1. Hérodote, II, 28.
2. Diodore, I, 37.
3. Théophile Gautier, *Journal officiel*, 19 mars 1870.
4. Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXXIII.
5. De Horrak, *Lamentations*, pl. II, 1.
6. Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXXV.
7. *Ibid.*, XXXIII.
8. *Ibid.*, XII.
9. *Ibid.*, XXI.

» L'*Hymne à Osiris*, traduit par Chabas[1] et rapporté par » lui au temps des premiers Thotmès, fait aussi d'Osiris, » suivant son interprétation, la source même du Nun : » de lui l'abîme céleste tire ses eaux », » idée qui se rapproche de ce qu'Hésiode[2] dit du Styx, » naissant dans l'Hadès, entourant la terre et se perdant » au sein de l'océan. Le prophète, ou nuter-hon, qui, au » temple d'Osiris à Dendérah, porte un vase devant le » dieu, lui dit : Salut à toi, Nun, en ton nom de Nun » [3]. Comme l'eau, ainsi » qu'on le voit dans la scène d'Osiris circulaire, entourait » le monde à l'infini, d'après une croyance si universelle- » ment répandue, qu'on la trouve dans l'antiquité védique, » grecque et même chrétienne, par exemple, chez le chré- » tien d'origine égyptienne Cosmas, au VIe siècle de notre » ère, l'eau souterraine pouvait facilement être mise en » rapport avec l'eau céleste. C'est pourquoi les Égyptiens, » qui faisaient coucher le soleil dans la terre, le faisaient » aussi sortir du *Nun*, [4], considéré alors » comme le ciel inférieur, et par conséquent comme une » sorte de variante d'Osiris : ils donnent quelquefois à » Osiris une chevelure bleue, » [5], et à l'élu la chevelure du Nun[6], double sym- » bole des vagues azurées de l'éther. »

Cette doctrine de l'Osiris-Nil était connue des philosophes de l'antiquité. Diodore[7] ne mentionne pas expres-

1. *Revue archéologique*, 1857.
2. *Théogonie*.
3. Mariette, *Dendérah*, IV, 45.
4. Sharpe et Bonomi, *Le Sarcophage de Séti Ier*, XI, 14, 15 c; *Sarcophage de T'aho, 11e heure de nuit*; *Denkmæler*, III, 229; *Todtenbuch*, chap. LXXI, 1; chap. LXXXV, 1, etc.
5. Pierret, *Livre d'honorer Osiris*, *Études égyptologiques*, fasc. I, p. 25. — Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 34.
6. *Todtenbuch*, chap. XLII, 4.
7. Diodore, I, XIX, 4.

sément qu'Osiris est le Nil, il identifie seulement, d'après les Égyptiens, le Nil, et l'océan ou le *Noun*, et la terre avec Isis. Ces rapprochements étaient bien trop subtils pour Diodore, qui ne paraît pas les avoir très bien compris. Nous les trouvons encore dans d'autres auteurs, tels que Plutarque, Porphyre, et surtout dans les textes Égyptiens eux-mêmes, qui traitent et développent ce point capital avec une surabondance de preuves.

Osiris, dit Porphyre, est la puissance fluviale du Nil; mais, lorsque les Égyptiens veulent qu'il représente le globe céleste, Osiris est la vertu qui réside dans ses fruits; dans ce cas, Osiris est le Nil qu'ils supposent descendre du ciel.

Plutarque[1] entre dans des détails plus complets, et nul doute qu'il ne les ait tenus de documents que nous ne connaissons pas.

Pour lui, comme pour Porphyre, Osiris est le Nil qui s'unit à la terre (Isis); Typhon, c'est la mer dans laquelle disparaît Osiris, à l'exception de la partie qui a fécondé la terre.

Plutarque ne se contente pas de dire qu'Osiris est le Nil et que Typhon est la mer, il pense qu'Osiris est le principe et la puissance d'où est formé l'humide, que c'est l'auteur de toute rosée, qu'il est l'essence des germes. Typhon (…) ou (…) est, selon les prêtres égyptiens, toute chaleur ignée, tout ce qui est sec, tout ce qui combat l'humide, — il aurait pu ajouter tout ce qui est le désert, ses sables et ses tourbillons, — Typhon est roux (de là la légende des sacrifices des hommes roux, des ânes et des hippopotames rouges).

Isis est la terre, non pas entière, mais celle que le Nil féconde en la couvrant de ses eaux. Cette union produit

1. Plutarque, *De Iside et Osiride*, I, XXXVIII.

Horus, l'air ambiant, grâce auquel toutes choses sont entretenues et nourries. Nephthys est la partie en dunes voisines de la mer et baignée par elle. Unie avec Typhon, elle reste stérile, et ne s'unit au Nil que dans les débordements immenses.

Les embûches de Typhon : c'est l'intensité de la sécheresse qui neutralise et absorbe l'humidité. Typhon domine, quand les vents étésiens ne peuvent plus pousser les nuages vers le Sud, le Nil coule alors faible et resserré, ce n'est plus qu'un filet d'eau bien humble et caché au fond des terres que Typhon rejette dans la mer. En effet, ce qu'on dit du corps d'Osiris, enfermé dans un cercueil, ne semble désigner autre chose que l'affaiblissement des eaux du Nil et leur disparition.

L'assimilation continue, quand Isis, ayant retrouvé Osiris, triomphe de Typhon avec Horus. Elle ne le fait pas mourir, en sa qualité de souveraine maîtresse de la terre, elle n'a garde de permettre l'anéantissement de la substance contraire à l'humidité. Elle se contente de le relâcher, parce qu'elle sait que l'univers ne serait pas complet, si le principe igné venait à disparaître.

Mais, où l'on voit l'assimilation la plus complète d'Osiris et du Nil, c'est dans le *Rituel*. Dans le chapitre LXIV, un des plus importants, on peut étudier les théories égyptiennes d'Osiris-Nil. C'est dans l'excellente étude de cette partie du *Rituel*, faite par M. P. Guieysse, notre maître, que j'ai pu étudier l'Osiris-Nil. L'idée générale qui se dégage de ce chapitre est l'assimilation du défunt à Osiris, sous les formes d'Atoum, Horus, Râ, et son parallèle avec les phases de l'inondation, source de vie pour Osiris et la terre.

Plutarque, racontant la lutte typhonienne, dit que Typhon était au début maître de tout ce qui constitue la part d'Osiris. L'Égypte était autrefois une mer, que le dieu bon fait reculer de plus en plus, et que le Nil, triomphant après

la victoire d'Horus, continue à féconder en apportant du limon frais et fertilisant.

Que dit maintenant le *Rituel* ?

« *13e demeure d'Osiris* (chap. CXLIX, l. 7). — Il y a une » cour de feu, dont les mânes et les dieux ne peuvent » approcher, — elle est pleine de roseaux comme l'eau qui » est l'écoulement d'Osiris. — Salut à toi, Dieu de la de» meure de l'eau. — Je viens à toi, je suis à l'état de ce » dieu grand qui revient en dieu Nil, qui fait exister tous » les êtres, qui donne la vigueur de toutes les plantes : » Donnez aux dieux les aliments qui viennent de lui. — » N'agis pas contre moi, fais que le Nil vienne à moi et » que je sois en possession des prairies. Je suis l'Âme du » corps pour l'éternité.

» *14e demeure*. — O cette demeure de Khri-aha ([hiéroglyphes]), » que rencontre le Nil au-dessus de Tattou, où l'on me» sure le Nil à son passage. Je me nourris des aliments » du dieu et des offrandes funéraires aux mânes. Il y a » un serpent dans la retraite d'Abydos, à l'ouverture de » la retraite du Nil. Le serpent vient avec son eau. Il se » tient sur cette jambe de Keraou pour les dieux chefs en » titre du courant. Tu me nourris du blé des productions, » des aliments, grand ressuscité, image du dieu de Keraou. » Je me fonds et m'abîme dans l'écoulement d'Osiris, lors » de sa renaissance. »

Enfin, un *Hymne à Osiris*, du temps de Thotmès III, traduit par Chabas, fait d'Osiris la source même du Noun. « De lui, le *Noun* tire ses eaux; de lui, provient le vent, l'air respirable qui est dans les narines. »

Ainsi donc, Osiris est bien adéquat au Nil; dans sa longue évolution, il a fini par embrasser le monde souterrain et le monde terrestre : Océan céleste et infernal, inondant l'Égypte avec le Nil, germant avec les récoltes[1]. Il devient

1. M. Pierret a publié, dans une brochure introuvable, une vignette représentant Osiris germant. Nous regrettons de ne pouvoir

semblable au soleil, au dieu Râ, mourant et renaissant comme lui, à la fois terre, Nil, Nun.

« L'assimilation d'Osiris avec l'eau, dit Lefébure, rece-
» vait une force nouvelle de ses nouvelles attributions,
» car l'âme du dieu suprême, envisagé comme créateur,
» était mise en rapport intime avec l'eau céleste, ce qui
» explique pourquoi l'eau d'Osiris était appelée la vie de
» l'âme, [1], pourquoi le livre des Lamentations
» dit qu'Osiris répand l'eau de son âme,
» [2], et pourquoi le chapitre XVII du *Todtenbuch*
» définit ainsi le dieu existant par lui-même :
» c'est l'eau, c'est le Nun, père des dieux. Qui est-ce ?
» C'est Râ, créateur de ses membres, qui sont les dieux
» de la suite de Râ,
»
» [3]. Le Nun et Râ sont
» identiques aussi sur les monuments
» [4]; le grand Nun, créateur de toute chose,
» c'est Râ, et le grand Nun, père des dieux, est
» , Râ au ciel, Tanen dans la terre[5]. Une des divi-
» nités de l'eau, Khnum, fabricateur des dieux et des
» hommes, avait la tête de bélier, hiéroglyphe de l'âme,
» et le surnom d'esprit des dieux[6] et d'âme auguste de Râ,
» [7].

reproduire ici cette curieuse représentation du dieu Osiris-Nil. Elle est sur un Papyrus du Louvre nº 3077.

1. Chabas, *Calendrier Sallier*, 1er mechir, *Denkmæler*, VI, 118.
2. Chabas, *Scène mystique*, *Revue archéologique*, 1862.
3. *Todtenbuch*, XVII, l. 3 et 4. — *Papyrus Sutimès*.
4. *Denkmæler*, IV, 69.
5. *Denkmæler*, IV, 77.
6. De Rougé, *Notices sommaires*, p. 106.
7. Mariette, *Dendérah*, IV, 83.

» L'eau versée quelquefois par l'hiéroglyphe de la vie[1] » passait en Égypte pour un principe universel[2], comme » dans la Grèce et comme dans l'Inde, où le Rig-Véda » montre, non sans une certaine indécision, semblable à » celle de Platon au sujet de l'esprit et de la matière, » tantôt l'âme créant les eaux, tantôt les grandes ondes » amenant l'âme[3]. Les textes égyptiens reproduisent la » même incertitude, avec quelque tendance peut-être vers » l'antériorité de l'âme. Au contraire d'un hymne qui re- » présente le Nil, père des dieux, [4]; comme » l'unique se créant lui-même, , » et créant son cœur lui-même, [5], » au contraire d'une inscription de Philæ qui fait exister, » dans le principe, , le Nun, père des dieux[6], et, » au contraire du *Livre de l'hémisphère inférieur*, d'après » lequel Râ est enfanté dans la dernière retraite de l'enfer » par le Nun, Nu et Hehu, l'espace et le temps, » » [7]; le *Calendrier Sallier* mentionne, vers le temps de » Moïse, la naissance du Nun sur les vents[8]. Une adora- » tion à Râ, au papyrus de Hunefer, appelle le dieu, auteur » du Nun, , tu es le maître du ciel, le maître » de la terre, l'auteur des astres qui sont en haut et des

1. *Denkmæler*, III, 180.
2. Diodore, I, XII; *De Iside et Osiride*, XXXIV et XXXVI.
3. *Rig-Véda* (Trad. Langlois, sect. 8, hymne XI, 1 et 6, lect. 7e, hymne II, 7).
4. Cf. Cicéron, *De Natura deorum*, passim.
5. *Denkmæler*, III, 175; cf. *ibid.*, 200.
6. *Denkmæler*, IV, 77 *c*.
7. Pierret, *12e heure de nuit, Etudes égyptologiques*, 2e fasc., p. 137.
8. Chabas, *19 phamenot, Calendrier Sallier*, p. 85.

» hommes qui sont en bas, le dieu universel existant dès
» le commencement, l'auteur des contrées, le créateur des
» intelligences, l'auteur du Nun, le créateur du Nil, l'au-
» teur des eaux faisant vivre ce qui est en elles, l'organi-
» sateur des montagnes, faisant exister les hommes et les
» troupeaux, l'auteur du ciel et de la terre ( ). »

On pourrait égalcment dire à l'appui de cette théorie, qui assimilait le Nil à Osiris, que le Nil, en produisant son inondation périodique, semblait revivre pour mourir. Dans ce cas, comme tout mort, il devenait un Osiris et s'assimilait au dieu des morts.

Telles étaient les théories religieuses des Égyptiens au sujet du dieu Nil, mais bien des points sont encore trop obscurs pour que nous puissions les développer et les comprendre comme les comprenaient les anciens Égyptiens.

* * *

On sait que les conceptions religieuses égyptiennes faisaient de « l'au-delà » un monde absolument semblable au monde terrestre. De là la croyance à un Nil céleste, fleuve comme le Nil terrestre, soumis aux croissances et aux décroissances annuelles de chaque année.

L'autre monde, qu'on nommait le *Daït*, était, comme l'Égypte, une vallée resserrée entre deux montagnes, coupée au milieu par un fleuve, sur lequel naviguait la barque solaire. On le nommait *Oirounas*, et ses eaux coulaient de l'ouest au nord pendant la moitié du

trajet, pour faire ensuite le même cours en redescendant du nord à l'est. C'est dans ce fleuve qu'Isis, pleurant Osiris, laissait tomber une larme, qui, faisant gonfler les eaux, produisait la crue du fleuve terrestre.

Les eaux célestes entouraient le *Daït*, et le soleil circulait sur ce cours d'eau, qui enveloppait complètement notre terre et la séparait du ciel. Le lit dans lequel elles coulaient et les régions qui l'avoisinaient formaient autour des remparts du monde, comme une banquette placée presque immédiatement sous le ciel étoilé.

Dès que le soleil avait disparu à l'horizon, sa barque naviguait sur les eaux célestes. Et les anciens Égyptiens voyaient dans ce fleuve un cours d'eau semblable à celui qu'ils avaient chaque jour sous les yeux : « Au » moment, dit Maspero[1], où le soleil paraissait être le » plus proche de l'Égypte, le fleuve était au plus haut » point de la crue; à mesure qu'il déclinait, la barque » baissait avec lui et semblait s'éloigner; le moment où » on le voyait le plus éloigné de l'Égypte répondait à » l'étiage. Quand la crue se produisait de nouveau, le » mouvement ascendant des eaux ramenait la barque vers » notre monde, et la périodicité des mouvements du fleuve » répondait à la périodicité des astres. »

Le Nil terrestre prenait sa source au sud, qui, pour les Égyptiens, était le point cardinal par excellence. C'était un bras du Nil terrestre : une voie du ciel descendante, , qui passait, comme son père divin, par toutes les phases de la croissance et de la décroissance.

Dans cette expression « voie du ciel descendante », que nous donne l'*Hymne au Nil*, Maspero[2] a vu la *voie lactée*,

1. *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, II, p. 209.

2. Maspero, *Revue de l'Histoire des Religions*, XVIII, p. 268. — Guieysse, *Hymne au Nil*, p. 4; *Sallier II*, pl. 9, lig. 8.

dont la direction est à peu près celle du Nil, et que les Égyptiens prenaient pour le Nil céleste.

L'endroit, où le Nil apparaissait sur la terre en tombant du ciel en vaste cataracte, s'appelait [hiéroglyphes] *Qobhou*, l'eau fraîche. On sait que, pour les anciens, la source du Nil était placée près des rochers de la première cataracte : le pays, situé au-dessus, était une région fabuleuse, qui appartenait déjà à l'autre monde. C'était la *terre des dieux*. Plus tard, l'horizon s'élargissant, les sources du Nil remontèrent de plus en plus, jusqu'au moment où elles atteignirent les limites du monde.

Du temps du voyage d'Hérodote, cette antique légende n'était pas oubliée, et c'est celle qu'il nous a rapportée.

La doctrine, relative à la course nocturne du soleil sur les eaux célestes, est la seule qui nous soit parvenue, grâce au grand ouvrage des théologiens thébains sur l'Hadès[1].

C'est pendant ce parcours nocturne que la barque solaire traversait la région des morts, ce qui a fait donner au fleuve le nom de Nil funéraire. On sait que, dans l'autre vie, les morts naviguaient sur la barque du dieu Râ.

Il ne faudrait pas, pour cela, établir une distinction bien nette entre le fleuve céleste et celui qui arrosait le pays des morts. Il n'y en a aucune, il n'y avait qu'un Nil céleste, comme il n'y avait qu'un Nil terrestre.

Nous avons vu que le Nil était, aux yeux des Égyptiens, un être double, d'un caractère essentiellement divin. Cette essence divine ne l'empêche pas d'avoir les passions humaines, tout comme un simple mortel. C'est

1. G. Jéquier, *Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, p. 7 et sq.

ce que nous révèle un passage du *Conte des Deux Frères*[1]. Le Nil est épris de la beauté de la femme de Bitiou. En effet, elle s'aperçoit que le fleuve tirait vers elle (litt. : *poussant des eaux*), elle se prit à courir devant lui, elle entra dans sa maison. Le fleuve cria vers l'Acacia, disant : « Que je m'empare d'elle. »

C'est un cas assez curieux que cet incident. On n'a jamais vu un dieu, dans ce que nous connaissons de la religion égyptienne, soumis ainsi à une passion, dont son essence divine eût dû le préserver. Le texte qui nous l'apprend n'a rien, il est vrai, de théologique; néanmoins, connaissant le respect des Égyptiens pour leurs dieux, il ne manque pas de nous surprendre. N'oublions pas que c'est par la littérature populaire que l'on connaît le mieux les mœurs d'un peuple, ce qu'il croit et ce qu'il pense. Ce cas d'anthropomorphisme mérite d'être noté; aussi enregistrons-nous ce fait peut-être unique dans les annales théologiques de l'antique Égypte.

II

LES DIVINITÉS FLUVIALES. — TRIADE D'ÉLÉPHANTINE. — DIEUX CRIOCÉPHALES. — APIS ET SÉRAPIS. — LES LÉGENDES DU NIL. — POPULARITÉ DU NIL DANS LE MONDE ANTIQUE.

A côté du dieu Hapi, dieu primordial, que les textes appellent le père des dieux, viennent se ranger un grand nombre de divinités fluviales. Ce sont les dieux à tête de bélier, les divinités de la cataracte et la triade d'Éléphantine.

Osiris de Mendès, Khnoumou de la cataracte, Harshâfitou

1. Maspero, *Contes populaires...*, *Le Conte des Deux Frères*, p. 20 et 21.

d'Héracléopolis magna, incarnaient chacun, en leur particulier, le Nil fécondant et nourricier. On les trouve établis et adorés de préférence dans les localités où un changement important s'opère au régime des eaux. Khnoumou, à l'endroit où elles entrent en Égypte, puis au bourg de Haourit, vers le point où un grand bras se détache du fleuve pour se porter vers la chaîne Libyque et pour former le Bahr Youssouf. Harsâfitou, aux gorges du Fayoum, quand le Bahr Youssouf se jette hors de la vallée. Osiris enfin, à Mendès et à Busiris, vers l'embouchure de la branche médiane, celle que les habitants considéraient comme étant le Nil par excellence[1].

Toute la légende osirienne, tous les faits si connus de la lutte de Sit et d'Horus, se sont accomplis dans la région du delta du Nil. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que le culte d'Osiris criocéphale se soit perpétué à Mendès et à Busiris. Le bélier, en tant qu'animal sacré[2], était le corps où allait se loger l'âme d'Osiris, et des autres dieux morts identifiés à Osiris; c'était le support de l'âme osirienne.

Hérodote affirme ne rien savoir au sujet de la forme du dieu de Mendès. « Ceux de Mendès, dit-il, ont en vénération toute la race des chèvres, et plus encore les mâles que les femelles. Quand l'un d'eux vient à mourir, un grand deuil est prescrit dans le nome entier. En égyptien, Mendès veut dire à la fois bouc et Pan[3]. De mon temps ce nome fut témoin d'un prodige : un bouc s'accoupla publiquement à une femme, le fait est connu de tous les hommes. »

Le bélier sacré menait dans le temple, à Mendès, la même vie luxueuse que le taureau Apis à Memphis. Après

1. Maspero, *Histoire ancienne*, I, p. 99.
2. Le bélier sacré ne remonterait, d'après Manéthon, qu'au roi Khaiekos de la IIe dynastie (Edit. Unger, p. 84).
3. Hérodote, II, XLVI.

sa mort, il était enterré en grande pompe dans une nécropole spéciale.

Une stèle du règne de Ptolémée Philadelphe[1] nous donne des renseignements intéressants sur le culte de cette divinité locale. Une scène figurée nous montre : à droite, le bélier et la triade de Mendès : Harpocrate, *Bi neb Didou*, et Hâmihit, la déesse du nome mendésien. Le bélier, le disque entre les cornes, est appelé : roi des deux Égyptes, vie de Râ, vie de Shou, de Sibou, d'Osiris, bélier des béliers, roi des rois, héritier de Tanounit.

Bi neb Didou est qualifié de dieu grand, vie de Râ, bélier fécondant les jeunes femmes, tandis que Hâmihit porte les titres de régente de tous les dieux, puissante dans Mendès, épouse du dieu dans le temple du bélier, dame du ciel, etc.

Ptolémée et sa première femme divinisée, Arsinoé, font l'offrande aux dieux de Mendès. Le texte est d'un grand intérêt, tant au point de vue de l'histoire qu'à celui de la religion. Il nous montre en action la politique de tolérance et de respect que les premiers Ptolémées suivirent avec constance, et qui leur gagna l'affection de leurs sujets égyptiens. Dès le début, le roi se plie à tous les devoirs du Pharaon de race indigènes et la ville de Mendès est, de sa part, l'objet d'une attention soutenue : il intronise les béliers nouveaux, fait construire et inaugurer le temple, introduit sa femme morte au sein de la triade locale, comme faisaient les Thoutmosis ou les Ramsès.

« [Lorsque] commença la fête de l'introduction du bélier
» au temple, [illegible], Sa Majesté se plaça à la proue de
» la barque sacrée de ce dieu, pour lui faire descendre le
» grand lac, puis remonter le canal Aqanou du nome Men-
» désien, comme avaient fait les rois d'avant lui, et pour
» lui accomplir tous les rites de l'intronisation, tels qu'ils

1. Mariette, *Monuments divers*, pl. 43-45.

» sont dans les livres. Arrivé à Pou et Anoup (les deux
» quartiers de la ville de Mendès), comme on menait le
» bélier à son étable divine, voici que le roi était derrière
» ce dieu, pour la grande amour qu'il porte à son sei-
» gneur, [et il marcha à la tête des prêtres du] dieu, jus-
» qu'à Ap-noutiroui, le sanctuaire d'intronisation du dieu
» bélier, depuis le temps de la création . Comme
» Sa Majesté parcourait le temple des béliers, elle trouva
» le logis du bélier en voie de construction, selon que Sa
» Majesté l'avait ordonné, pour faire disparaître les dégâts
» qu'y avaient faits les Barbares révoltés (les Perses)
» , et Sa Majesté ordonna
» de le terminer en travaux éternels; comme Sa Majesté
» vit aussi l'habitation de l'auguste bélier qu'on remettait
» à neuf, elle chargea [un de ses officiers de l'achever
» rapidement], pour [pouvoir établir] le bélier en Anoup.
» Alors Sa Majesté accomplit tous les rites qu'il devait
» accomplir en ce temple, et à rendre les honneurs dus
» aux béliers divinisés (aux béliers morts, prédécesseurs
» du bélier actuel), selon ce qui se trouve dans les pres-
» criptions du dieu Thot, . Après cela,
» Sa Majesté se rendit à Memphis, le cœur joyeux de ce
» qu'il avait fait pour ses pères les béliers, grands princes
» vivants qui résident dans Anoup, pour qu'ils lui don-
» nassent longue vie et prospérité. » L'exécution de ces
travaux dura de longues années. Enfin, ils furent terminés
et le roi présida à l'inauguration.

L'an XXI, on vint dire à Sa Majesté :

« Le temple de ton père Mendès est achevé en son
» double (c'est-à-dire a reçu son double qui l'anime
» et en fait un être vivant), et il est plus beau que celui qui
» existait auparavant, selon l'ordre de Ta Majesté, sculpté
» en ton nom et au nom de ton père et de la déesse
» Philadelphe Arsinoé. (Plaise Ta Majesté ordonner qu'on

» y introduise le bélier. Sa Majesté y consentit. L'an XXI, » le 4e de Pirit), dans le temple, du 10 au 16, fête au ciel et » sur la terre, introduction du dieu bélier en sa demeure, » son intronisation et l'intronisation de tous les dieux » (parèdres) dans leurs chapelles, tous en leur forme de » bélier fécondant, car chaque temple a son dieu à tête de » bélier, et chaque nome ses statues prophétiques à tête de » bélier (selon l'ordre de Sa Majesté, et tout cela se fit en » présence des nobles et des chefs) de Sa Majesté. Et, » après qu'on eut remis le temple à son maître, lorsque » ces délégués furent de retour au palais pour réjouir le » cœur de Sa Majesté (par la nouvelle que tout s'était bien » passé), les prophètes du dieu vinrent à leur suite avec » des bouquets agréables à Sa Majesté, » qui leur fit en échange beaucoup de cadeaux plus substantiels. Dans l'intervalle qui sépara l'intronisation du bélier de la vingt et unième année du règne, Ptolémée avait comblé le temple de ses bienfaits. Sa sœur et femme, Arsinoé Philadelphe, étant morte, il l'avait, comme nous l'avons vu plus haut, introduite parmi les divinités locales, et lui avait assuré une dot considérable. Les gens de Mendès avaient, en effet, représenté au roi que leurs bateaux n'avaient payé jadis aucun droit de péage pendant la traversée du nome entier. Ils avaient réclamé la suppression d'un droit pour l'approvisionnement de la maison royale, établi par Ptolémée Ier sur leur ville comme sur toutes les cités de l'Égypte. Enfin, ils avaient humblement demandé une diminution de l'impôt foncier, alléguant que le rendement de leur sol dépendait entièrement de l'inondation, qui, si elle était bonne une année, pouvait être mauvaise l'année d'après. Le roi consentit, en souvenir d'Arsinoé, à les exempter du droit de péage, ainsi que de la taxe en nature établie par son père, et réduisit l'impôt à soixante-dix-huit mille drachmes par an.

Tout cela s'était passé dans les vingt et une premières

années du règne. Le bélier mourut après l'inauguration de son temple. Le choix d'un bélier nouveau ne se fit pas sans une nouvelle intronisation du roi. « (L'an 22 (?), le...),
» on vint dire à Sa Majesté : Voici qu'un Biônkh (âme
» vivante, nom officiel du bélier de Mendès), s'est produit
» dans la campagne voisine de Mendès. [hieroglyphs]
» le lieu où il a été trouvé pour la première fois, au voisi-
» nage du bourg de Tes-Hasi, [hieroglyphs] (Brugsch. *Diction-*
» *naire géographique*, p. 1028), pour que Ta Majesté s'ins-
» talle à sa place. Qu'aillent donc les scribes savants dans
» les livres des cités où est honoré le bélier, pour voir
» [s'il a bien les signes. On amena donc] cinq experts de
» leurs villes, et après que les scribes savants dans les
» livres l'eurent vu, litt. : ils goûtèrent sa forme selon
» sa recette, ils certifièrent qu'il présentait les signes
» voulus, et lui donnèrent son titre d'âme vivante de Râ,
» âme vivante de Shou, âme vivante (de Sibou, âme
» vivante d'Osiris. Et après cela, les prêtres envoyèrent
» dire à Sa Majesté : « Voici que) les scribes savants,
» dans les livres de Ta Majesté, ont donné au bélier
» son protocole divin, et sa chambre est achevée en tout
» son être, selon l'ordre de Ta Majesté : commande Ta
» Majesté qu'on introduise le Bélier divin. » Voici que
» Sa Majesté, dont l'esprit est comme celui de Thot, mé-
» dita au sujet de ce Râ des animaux rois », et, saisissant cette occasion d'inaugurer solennellement la nouvelle déesse Arsinoé Philadelphe, en fit placer la statue près du bélier et conduire l'image et l'animal en procession à travers la ville, par leurs prêtres respectifs, ainsi que par les nobles de la cité.

« Le 16 du deuxième mois de Pirit, ces dieux entrèrent
» dans Mendès, les prophètes, les prêtres, les hauts offi-
» ciers de Sa Majesté, les chefs des nobles de la ville
» marchant derrière eux; leurs rites (furent exécutés selon

» qu'il est prescrit dans les livres. Et, après cela), le 18 » du deuxième mois de Pirit, fut célébrée la fête de con- » sécration (litt. : transfert de vertu magique) dans ce » temple, et tout ce monde y assista avec le bélier. Mendès » reprit sa vie, renouvela la ville, Anoup fut en fête »; les cérémonies se terminèrent, comme d'habitude, par des souhaits de longue vie en l'honneur du roi[1].

Assimilé au dieu Nil, ce ne pouvait être que comme dieu fécondant. Nous avons vu plus haut que c'était une de ses épithètes caractéristiques. Quant à sa coiffure, on remarquera que toutes les divinités nilotiques, à part le dieu Nil, portent les cornes du bélier. Est-ce par allusion aux deux Nils, celui du nord et celui du midi? C'est ce que je n'oserais affirmer.

Une autre divinité criocéphale, Harshâfitou d'Héracléopolis magna, était aussi une divinité nilotique. Ce dieu, que les Grecs appelaient Ἀρσάφης, n'a pas encore été bien étudié. Brugsch[2] y voit un doublet de Khnoumou. Maspero y voit une divinité nilotique, assimilée au dieu Nil, comme tous les dieux à tête de bélier[3].

Nous arrivons à la *triade d'Éléphantine*, dieux et déesses de la cataracte :

Cette triade divine est composée de : « Khnoumou », [hiéroglyphes], « Anoukit », [hiéroglyphes], et « Satit », [hiéroglyphes]. Khnoumou, dont le nom signifie *le maître maçon; Anoukit, celle qui embrasse*, et Satit, *celle qui lance, l'archère*.

L'existence de la triade d'Éléphantine remonte très haut dans le passé. Elle présente un aspect original. C'est d'abord Khnoumou, à tête de bélier, parfois à tête d'homme, qui, tantôt verse l'eau à deux mains ou porte entre les cornes le vase à eau qui sert à écrire son nom, tantôt

1. Maspero, Introduction aux *Monuments divers* de Mariette.
2. Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 308.
3. Maspero, *Histoire ancienne*, I, p. 98, note.

modèle sur un tour à potier, ou bien l'œuf dont il a formé l'univers, ou bien la statue d'un dieu enfant. Il ne serait pas impossible que Khnoumou dût sa tête de bélier à son identification avec Harshâfitou, et qu'il eût à l'origine la tête humaine seule. Brugsch considère ce dieu comme un doublet de Toum-Râ. C'est un soleil au solstice, au moment où le Nil commence à monter, et ses deux compagnes sont des aspects féminins du dieu solaire. Il est le roi des régions habitées du pays de Sit, dans la Haute-Égypte. C'est le créateur des hommes, qui, le premier, a pétri de ses mains le limon du Nil, pour en former les humains; c'est aussi le créateur des dieux et de tout ce qui existe sur cette terre. Son titre principal est : *Khnoumou, maître de Qobhou,* c'est-à-dire du pays de la cataracte
C'est dans cette région, dont il était le seigneur, que le Nil était censé faire son apparition sur la terre, à sa descente du ciel.

Dans les *Contes populaires*, le dieu Khnoumou apparaît plusieurs fois. C'est lui qui fabrique à Bitiou[1] une femme selon son cœur; dans le *Conte de Khoufoui*[2] *et des Magiciens*, déguisé en porte-sac, dit le texte, il accompagne les déesses qui vont accoucher la Rouditdidit. Il complète l'œuvre des déesses, en infusant la santé et la vie dans le corps du nouveau-né. C'est là qu'il apparaît, selon la tradition religieuse, comme dieu cosmique, modeleur de l'œuf ou de la matière du monde, sur un tour à potier.

Son nom, qui primitivement était *Num*, est devenu *χnum* à l'époque ptolémaïque, et, comme sens radical, signifie *rassembler*.

« Écartant la donnée solaire, qui est la marque du syn-
» crétisme des époques postérieures, on reconnaît dans
» les expressions employées pour désigner Khnoumou,

1. Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 294 et sq.
2. Maspero, *Contes populaires...*, *Le Conte des Deux Frères*, p. 1 et sq., 50 et sqq.

» qu'il est un dieu du Nil. On le trouve en effet acclimaté » dans plusieurs autres cantons de l'Égypte, où le Nil joue » un rôle plus considérable qu'ailleurs, à Héracléopolis » par exemple, où il se confond avec Harshâfitou, et où la » présence du canal, qui porte les eaux au Fayoum, devait » nécessairement donner une grande importance à la » divinité qui représente le Nil; on le rencontre aussi à » Mendès, à l'endroit où le Nil se perd dans les marais » sur le point d'arriver à la mer.

» C'est en tant que dieu du Nil qu'on le représente ver- » sant l'eau des deux mains, et je ne serais pas étonné si » l'hydrie qui sert à écrire son nom avait été considérée » en même temps comme un emblème de sa fonction. » Mais le dieu de l'eau, le dieu dont la nature est analogue, » ou même identique à la substance du Nou, est aussi un » dieu créateur, les gens d'Éléphantine le considéraient » tel, au contraire des Héliopolitains, qui voyaient en lui » un générateur, et des Memphites qui faisaient de lui un » artiste[1]. »

C'est dans toute la région de la cataracte, aux îles d'Éléphantine, Séhel, Bigeh, Philæ, que le dieu Khnoumou régnait en maître. C'est la plus belle représentation de la chose sainte, le voisin et peut-être le suzerain de l'Isis de Philæ. Sa célébrité et sa popularité sont dues à un pur accident. On sait quelle importance prit le culte d'Isis à l'époque ptolémaïque, les pèlerins grecs et barbares affluaient au sanctuaire de la déesse et fréquentaient les temples voisins du dieu Khnoumou. C'est à cette époque que les prêtres forgèrent des documents pour attester l'ancienneté du culte de leur dieu principal[2]. De nombreuses inscriptions gravées sur les rochers d'Assouan attestent combien fut grande cette recrudescence de ferveur, pour

1. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, II, p. 275.
2. Voir *supra*. — *Stèle des sept années de famine*, p. 23-24.

un dieu qui, pendant toute l'époque pharaonique, n'avait joué qu'un rôle secondaire.

Des temples lui furent consacrés : Strabon parle de celui de , dont la Commission d'Égypte retrouva des ruines, aujourd'hui à jamais disparues, et dont la description fait regretter les sculptures et les bas-reliefs particulièrement remarquables.

De grandes fêtes étaient célébrées deux fois dans l'année en l'honneur du dieu Khnoumou, et des deux déesses, ses compagnes, Satit et Anoukit[1]. On célébrait ces fêtes du dieu Khnoumou le premier mois de la saison *Per* et le second mois de l'inondation.

En plus de ces fêtes régulièrement établies, on célébrait encore :

1° Pour Khnoumou, la fête du premier mois de la saison Shaït et du quatrième mois de la même saison;

2° Pour Khnoumou et Anoukit, le second mois de Shaït;

3° Pour Anoukit seule, le 28 Paôphi et le 30 Athyr.

Pendant les fêtes du 20 de Tobi et du 20 Payni, en l'honneur du dieu , il était défendu de toucher à la gazelle et à une grue de l'espèce [2].

Quant aux prêtres de Khnoumou, on les désignait par , ou par [3], et la prêtresse par .

Ce dieu de la cataracte était désigné par les titres suivants : « Le dieu Khnoumou d'Éléphantine dans sa forme de rayon de lumière dans l'intérieur de la cataracte. » Ou bien encore par « celui qui fait les choses à son double ».

1. J. de Morgan, *Catalogue des Monuments de l'Égypte ancienne*, I, p. 122.

2. J. de Rougé, *Textes géographiques d'Edfou*, *Revue archéologique*, 1865, p. 385.

3. Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings de la Société biblique*, 1891.

*
* *

Deux déesses « fées des eaux » et compagnes de Khnoumou, Satit et Anoukit, partageaient sa royauté divine dans la région des cataractes, formant avec lui la triade d'Éléphantine.

Elles ne partagent pas son caractère cosmique.

Satit, [hieroglyphs], dame d'Éléphantine, et souvent surnommée l'archère, c'est-à-dire, celle qui lance le courant du fleuve, était une forme d'Isis-Sothis, identifiée par les Grecs à Héra. Elle est coiffée du haut bonnet blanc, flanqué de deux cornes[1].

Son symbolisme vient de son nom, qui dérive d'une racine [hieroglyphs], à laquelle se rattachait primitivement le sens de jeter, lancer. Les textes égyptiens font indubitablement reconnaître que c'est la déesse qui verse le Nil et provoque la crue. Brugsch[2] fait remarquer qu'elle est intimement liée à Sothis, et mise à Dendérah en parallèle avec la mère divine Isis-Hathor, avec l'Ament de Thèbes et la Menat d'Héliopolis, et bien d'autres divinités sous des formes identiques.

Certains ont voulu voir en elle la déesse[3], épouse de Khnoumou.

Les textes l'appellent la « grande dame de la ville de Baket, qui veille sur le pays de Baket à la tête du pays de To Miri » [hieroglyphs], ou bien encore la dame de Sonem, l'œil de Râ, régente des deux terres.

1. Lanzone, *Dizionario di Mitologia*, VI, 1151.
2. *Ibid.*, VI, 1151 et suiv.
3. Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 299 et sq.

Anouqit, [hieroglyphs], sa compagne, est coiffée d'une façon bizarre, elle arbore une coiffure barbare, formée d'un cercle de plumes maintenues par un bandeau autour de la tête[1]. Coiffure de sauvagesse, rappelant beaucoup plus les coiffures mexicaines ou américaines que celles des pays égyptiens ou voisins de l'Égypte.

Son domaine était l'île de Séhel [hieroglyphs], appelée dans les textes Sati [hieroglyphs][2], située au milieu, ou peu s'en faut de la première cataracte. Des graffiti de voyageurs, des proscynèmes rapides, se trouvent en grand nombre sur les rochers de l'île. Tous sont adressés à la déesse locale, régente du Nil, dame de Séhel, dame des productions en tout lieu, régente de tous les dieux.

Une inscription d'époque ptolémaïque l'identifie, comme sa compagne, avec Isis-Sothis; son nom dérive du verbe [hieroglyphs], [hieroglyphs], qui signifie *entourer*, *embrasser*. Ce qui explique qu'elle est l'eau du Nil, qui embrasse, resserre (entre ses bras), nourrit et fait fructifier les champs. C'est pourquoi, dans certains textes, le roi régnant se qualifie de « fils de Chnum, enfant de Satit et nourrisson d'Anoukit[3] ».

Ses attributions sont peu connues. Dans le Panthéon de Champollion, on la voit étendant les ailes comme une déesse protectrice. Ailleurs, elle est représentée avec une cruche d'eau dans les mains.

Les Romains l'identifiaient à Vesta.

Dans un hymne à Isis-Sothis[4], il est dit de la déesse qu'elle « entoure et fait fructifier la campagne sous son nom de déesse Anoukit : « Tu crées tout ce qui existe et

1. Lanzone, *Disionario di Mitologia*, pl. XIII et.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 1331.
3. *Inscription de Pselcis*, voir Brugsch, *Religion und Mythologie*.
4. Texte cité par Brugsch, *Religion und Mythologie*, et dont il existe deux rédactions semblables à Denderah et à Assouan (§ 99).

tu maintiens la vie à tous les hommes; sous ton nom de vivante (Ānχit). »

Ces deux divinités partageaient la popularité de Khnoumou, ainsi qu'en font foi les proscynèmes gravés aux environs de la première cataracte.

Avec son culte, elles partageaient également ses fêtes et avaient en outre leurs cérémonies particulières dans les localités qu'elles protégeaient.

D'autres divinités féminines étaient aussi considérées comme déesses du Nil.

D'abord Hiqit, la déesse à tête de grenouille, commère de Khnoumou, qui avait agi lors de la naissance du monde, d'où son rôle près des accouchées[1]. Tous deux assistent les femmes enceintes : Khnoumou brassait la terre, Hiqit y insufflait la vie. A Deïr el-Bahari, dans les scènes de la naissance, on les voit l'un et l'autre dans l'exercice de leurs fonctions. Khnoumou ayant achevé son œuvre, Hiqit agenouillée approche le signe de la vie ☥ des narines de la princesse.

Une légende thinite, relative à la création du monde, appelait Khnoumou et Hiqit les premiers berceaux d'Abydos[2]; ils avaient jailli de la bouche de Râ le premier jour, et aussitôt ils avaient modelé la ville et le monde.

Comme déesse nilotique, c'est par son origine même et son caractère aquatique, de même que Sobkou, le dieu crocodile, que l'on peut les considérer comme tels.

La déesse Hathor, appelée à Philæ la *grande*

1. *Le roi Khoufoui et les Magiciens, Contes populaires*, etc., p. 77 et sq.
2. Louvre, Stèle C[2], 15, 16.

Nil, figurait aussi le principe humide, et peut à la rigueur être rangée parmi les divinités nilotiques. Mais c'est beaucoup plus théologiquement que populairement.

Des scènes[1] nous la représentent coiffée d'un édicule à lotus, ou sortant de la montagne sous la forme d'une vache, au dos couvert de lotus.

***

Nous arrivons à la forme féminine du dieu Hapi lui-même. Cette divinité, connue sous le nom de [hiéroglyphes] « Mirit », personnifiait les deux rives du Nil. On la représente toujours comme une déesse coiffée des plantes emblématiques, papyrus et lotus[2], comme le dieu Nil lui-même.

Personnifiant les deux berges, elle porte, suivant le cas, le nom de *Mirit Qimaït*, [hiéroglyphes], ou *Mirit Mihit*, [hiéroglyphes]. Le *Calendrier Sallier* mentionne l'apparition de Mirit du Midi, en avant de la majesté de Toum-Râ Hor Khuti, vivifiant, donnant la force lorsqu'elle fait l'acte de guider pour la majesté de Thot dans sa lumière.

Au Louvre, dit Brugsch[3], on trouve deux divinités dont les apparences sont celles des divinités du Nil. La déesse en question est placée devant le dieu Nil. Les deux divinités du côté droit portent le nom de Nekhabit et Hapi, celles de gauche de Mirit et Ouat-ur. Les inscriptions prouvent aujourd'hui que Ouat-ur désigne la mer. La déesse Nekhabit[4] est une représentation cosmogonique de

1. *Denkmäler*, IV, 77 *c*, 9; III, 199. — Mariette, *Dendérah*, I, 44, 45.
2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 83. — Maspero, *Histoire ancienne*, p. 27.
3. Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 299.
4. Les déesses Mirit sont souvent identifiées à Nekhabit et à Uadjit.

l'Isis cosmique, telle qu'elle était vénérée à Eileithyiapolis; de cette façon, elle se rapproche tout à fait du dieu Hapi.

La personnification du Nil, sous une forme féminine, est très ancienne, et remonte au moins à la V[e] dynastie.

La déesse Mirit du sud était associée au Nil du sud, et la Mirit du nord au Nil du nord. L'une représentait la rive droite, l'autre la rive gauche.

L'existence des déesses Mirit est encore connue et prouvée, non seulement par des vignettes du *Livre des Morts*[1], mais encore par le *Grand Papyrus Harris n° 1*[2], qui nomme , l'épouse du dieu Nil, ainsi qualifiée, *ropaït*, la princesse; serait-ce la déesse Τρίφις de l'inscription grecque d'Akhmîm[3]?

Dans les ruines du temple de Ptah, à Memphis[4], les murs portent encore, dit Mariette, les restes d'une procession de Nils et de Mirit, qui apportent au dieu les produits des divers cantons de l'Égypte.

Les dieux Nils et leur compagne se trouvent toujours au bas des tableaux, des cours ou des salles hypostyles, comme par exemple à Kom Ombos[5]. Trois scènes caractéristiques sont représentées. C'est d'abord le défilé, puis la présentation des offrandes, et enfin l'acceptation de ces mêmes offrandes par le dieu. Ce rôle des dieux Nils est à comparer avec celui des serviteurs dans les hypogées, qui remplissent vis-à-vis du défunt exactement les mêmes fonctions que les Nils vis-à-vis des dieux[6].

1. Voir édition Naville, I, xxviii, et *Todtenbuch*, clxii, 8.
2. *Grand Papyrus Harris n° 1*, 41 *b*, 2, 55 *a*, 15, 75, 14.
3. Cf. θρίφις, *Corp. Inscr. Græc.*, n° 4711. — Nestor L'Hôte, *Lettres d'Égypte*, p. 156, 160.
4. Mariette, *Monuments divers*, pl. 23.
5. De Morgan, *Kom Ombos*, pl. 53 à 69, pylône. — Gayet, *Temple d'Aménophis III*, *Mission du Caire*, t. XV.
6. Ces dieux, que les vignettes du *Livre des Morts* (édit. Naville, I, xxviii) montrent derrière le catafalque sous lequel repose la momie du mort, sont, ou bien les dieux Nils du nord et du sud, ou bien le Nil et sa forme féminine Mirit, les maîtres de l'inondation.

*
* *

Une des grandes divinités principales est encore assimilée au Nil. C'est le dieu Ptah de Memphis. On sait que cette divinité est adéquate à Osiris comme soleil nocturne et dieu primordial.

J'ai écrit plus haut que le Nil était ordinairement assimilé à Osiris; ce dernier et Ptah ayant les mêmes attributions, il s'ensuit que le dieu de Memphis prend, par cela même, le caractère d'une divinité nilotique.

Des textes nomment le dieu Ptah, *le grand Nil*, ou *le plein Nil*, c'est-à-dire le chaos ou *Ptah Nun*[1] [hiéroglyphes], [hiéroglyphes].

Comme dieu créateur, il est mis en rapport avec le Nil, [hiéroglyphes].

Enfin le dieu taureau de Memphis, le bœuf Apis, qui très souvent est qualifié de deuxième vie de Ptah, est aussi une divinité nilotique portant le même nom que le fleuve dieu.

« De tous les animaux, dit Rollin[2], le bœuf Apis est le
» plus célèbre; on lui avait bâti des temples, on lui ren-
» dait des honneurs extraordinaires pendant sa vie, et de
» plus grands encore après sa mort. L'Égypte entrait
» alors dans un deuil général et célébrait ses funérailles
» avec une magnificence qu'on a peine à croire. Sous
» Ptolémée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse,
» la dépense de son convoi, outre les frais extraordinaires,
» monta à plus de cinquante mille écus. Après avoir rendu
» les derniers honneurs au mort, il s'agissait de lui trouver

1. Sharpe, *Egyptians Inscr.*, I, 38; *Denkmæler*, III, 148. — Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, II, p. 265; — Champollion, *Notices mss.*, II, 255.

2. Rollin, *Histoire ancienne*, édit. de Letronne, I, p. 61.

» un successeur, et on le cherchait dans toute l'Égypte.
» On le reconnaissait à certains signes, qui le distinguaient
» de tout autre : sur le front, une tache blanche en forme
» de croissant; sur le dos, la figure d'un aigle; sur la
» langue, celle d'un scarabée. Quand on l'avait trouvé, le
» deuil faisait place à la joie, et ce n'était plus dans toute
» l'Égypte que festins et réjouissances. »

On racontait d'Apis qu'il devait naître d'une génisse vierge et qu'il était engendré par un éclair ou un rayon de lune[1].

Des stèles[2] mentionnent dans quelles conditions un Apis fut reconnu et installé à Memphis : « (Les prêtres) furent à tourner autour de
» ses beautés; on l'a fait monter vers Memphis, vers son
» père Ptah, (par) le grand commandant officiant dans la
» cour du temple. »

Apis, c'est Plutarque[3] qui nous l'apprend, est l'image vivante d'Osiris : τὸν δὲ Ἆπιν εἰκόνα μὲν Ὀσίριδος ἔμψυχον εἶναι. Engendré par la lumière féconde qui part de la lune, il a plusieurs traits de ressemblance avec elle, par le mélange des marques claires et obscures qu'il a sur son corps.

Il était abreuvé avec l'eau d'un puits particulier, et les Égyptiens lui interdisaient absolument celle du Nil, « ... parce que l'eau de ce fleuve passe pour engraisser et donner un embonpoint extraordinaire, ce qui eût été contraire à la croyance égyptienne, qui voulait que l'âme eût un corps léger et dispos, et qu'elle ne fût pas appesantie et déprimée par la substance mortelle[4] ».

1. Plutarque, *Sympos.*, I.
2. Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*, pl. IX, p. 26.
3. Plutarque, *De Iside et Osiride*, XXXIII.
4. *Ibid.*, V.

Le bœuf Apis ne devait pas vivre plus de vingt-cinq ans; lorsqu'il arrivait à cet âge, les Égyptiens le mettaient à mort en le noyant dans le Nil et l'ensevelissaient en grande pompe dans le Sérapéum[1]. Mort, il devenait un Osiris, d'où le nom « Asar-Hapi », que les Grecs ont transformé en Sérapis par aphérèse.

Le culte d'Apis est très ancien, il est mentionné dans la stèle de la fille de Chéops[2], et on sait qu'il fut en vogue dès les trois premières dynasties. Mais ce fut surtout sous les Ptolémées que son culte eut la plus grande vogue. Clément d'Alexandrie[3] et saint Augustin[4] nous racontent les splendeurs de ce dieu, qui tenait à la fois d'Osiris et d'Hapi. On lui construisit un temple célèbre, le Sérapéum, qui fut une des merveilles de l'Alexandrie ptolémaïque.

Le nom de Sérapis, , eut une fortune extraordinaire dans les premiers temps de l'Empire romain; on en a trouvé des traces jusque dans les parties les plus reculées du monde impérial.

On ne connaît pas en Égypte toutes les localités où ce dieu, emblème de toute fécondité, absolument comme le dieu Nil, fut adoré. En premier lieu, Memphis, puis d'autres villes qui portent le nom de « maison du Nil » , ou château du Nil[5]. On a été longtemps avant de pouvoir identifier cette localité. Une stèle de Sérapéum, trouvée par Mariette, nous apprend que la ville en question était Héliopolis[6].

1. Mariette a retrouvé la sépulture des Apis, depuis Aménophis III jusqu'à l'époque romaine. Environ 7,000 statuettes ou stèles, dont la majeure partie est au Louvre, furent trouvées dans ces immenses galeries, dont la vue frappe aujourd'hui le visiteur d'un profond étonnement (voir Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*).
2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 53.
3. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, p. 14.
4. Saint Augustin, *De Civit. Dei*, XVIII.
5. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, I, 483.
6. Mariette, *Le Sérapéum de Memphis*, 325.

N. B. — De nos jours encore, à Bénarès, aux Indes, des génisses

*
* *

Râ et Phtah ne furent pas les seules divinités qui s'incarnèrent taureau[1]. A côté d'eux, nous trouvons Minou à Thèbes et Montou à Hermonthis.

Minou, dieu ithyphallique, symbole de la force génératrice, devenait un dieu Nil incarné sous la forme d'un taureau. La vigueur de ces mâles et leur furie génératrice ne les désignent-elles pas naturellement pour figurer le Nil, donneur de vie et le débordement de ses eaux? A Thèbes, le taureau de Minou figure dans la procession du dieu, telle qu'on la voit représentée sur les monuments de Ramsès II et de Ramsès III[2].

A Hermonthis, le dieu Montou s'incarnait dans le taureau, *Bakhou*, dont les Grecs firent Βοῦχις, Βόχις, Βοῦκις[3], et qui est bien celui que les Égyptiens appelaient , et dont parle Macrobe dans ses *Saturnales*[4], en nous disant : « In oppido Hermonthi magnifico Apollinis templo » consecratum soli, colunt taurum, *Bacin* cognominantes. » L'identification du taureau *Bacis*, avec le Βοῦχις des textes gréco-égyptiens, se fait naturellement[5]. Quant au dieu Montou, s'incarnant taureau, ce n'était plus pour l'ardeur

et des taureaux sacrés vivent dans les temples consacrés et sont l'objet d'un culte spécial. Les Indous les vénèrent tout particulièrement.

1. Les taureaux de Râ et de Ptah, le Mnévis et Hapis, sont connus par les témoignages des classiques anciens : *De Iside et Osiride*, IV, XXXIII, édit. Parthey, VII-VIII, LVIII; Hérodote, II, CLIII; III, XXVIII; Diodore, I, LXXXIV-LXXXVIII; Élien, XI, II; Ammien-Marcellin, XXII, 14, 2.

2. Wilkinson, *Manners and Customs*, 2e édit., t. III, pl. LX.

3. Maspero, *A travers la vocalisation égyptienne*, *Recueil des Travaux*, XXIII, p. 49, 1901.

4. Macrobe, *Saturnales*, I, XXI, 20.

5. Spiegelberg, *Buchis der heilige Stier von Hermonthis*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. I, p. 339, 342.

génésiaque du mâle, mais, bien au contraire, comme symbole de la force mâle, force brutale dans toute l'acception du terme. C'est le dieu guerrier, tel que nous le voyons apparaître dans les textes d'Ipsamboul, au récit de la bataille de Kadesh. « Ramsès II volant au combat *comme son père Montou, maître de Thèbes,* » après avoir choisi « *les parures de son père Montou*[1] ».

Le taureau d'Hermonthis est figuré assez rarement; il apparaît surtout sur quelques stèles d'assez basse époque du musée du Caire[2], où, malgré la différence de nom, c'est bien le taureau d'Hermonthis. Il est surtout connu par les textes; le soleil, le dieu Râ, s'appelle : [hiéroglyphes] « le taureau de Bah (l'Orient) et le lion de Mannou » (l'Occident)[3] ». Dans cette qualité, le taureau Râ se nomme : [hiéroglyphes] *Bakhou* « l'oriental ». C'est le Bakis des anciens, adoré à Hermonthis, [hiéroglyphes] « le taureau sacré Bakh[4], le symbole vivant du dieu Râ[5] ».

De même que toutes les divinités, incarnées taureau, étaient des dieux Nils, le taureau d'Hermonthis rentre dans cette catégorie, où les Égyptiens assimilaient la force et la fureur de ces mâles puissants, et leur furie génératrice au Nil qui donnait à tous, par la force et la violence de sa crue, qui arrivait parfois impétueuse, les choses bonnes et pures dont se nourrit un dieu.

Comme tous les grands fleuves, le Nil a ses légendes[6],

1. P. Guieysse, *La bataille de Kadesh, Ipsamboul, Recueil de Travaux*, t. I, p. 9.
2. Grébaut, *Musée égyptien*, pl. VI.
3. Stèle de Metternich, l. 47.
4. *Papyrus Harris*, pl. 22.
5. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 200.
6. Maspero, *Études de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, II, p. 412 et sqq.

dont les contes et les traditions populaires sont l'écho. Le Nil recélait autrefois des serpents immortels grands et petits, et le Nil céleste avait son Apophis, ou Apôpi, qui sortait parfois du fond des eaux pour combattre et chavirer la barque solaire. Le *Livre des Morts* le mentionne souvent, et Philæ, dans un bas-relief célèbre, le montre entourant la cachette du dieu. Chaque nome adorait, sous la forme d'un serpent, la portion du Nil qui fécondait son territoire.

Le serpent du Nil est très vieux, et son existence, aujourd'hui encore en Égypte, n'est mise en doute par personne. Il fait, paraît-il, parfois ses apparitions, et les riverains du fleuve, les fellahs modernes ont en son existence la plus ferme croyance.

Quant aux légendes qui courent sur le Nil, elles sont nombreuses; les Égyptiens modernes croient aux génies des eaux ou Afrit, et leurs convictions et leurs croyances sur le[illegible]ence sont si ancrées dans leur esprit, qu'il est presque impossible de leur démontrer que leur imagination leur fait attribuer à une puissance occulte qui n'existe pas des phénomènes qui se produisent le plus naturellement du monde.

Si le culte du Nil a été si populaire dans l'antiquité, si des traditions se sont encore si fortement ancrées dans l'esprit des habitants modernes de la vallée du Nil, il ne faut pas s'étonner si l'art a conservé, dans ses manifestations, des traces très fortes et très sensibles de sa popularité. L'Égypte n'a pas été la seule à en bénéficier; Rome, Carthage, et même presque tout le monde connu des anciens, ont subi cet ascendant mystérieux. « Il existe au Musée du Louvre une statue allégorique qui représente le Tibre. Or, elle dérive d'une sculpture alexandrine, et

elle est le pendant d'une statue célèbre du Nil, conservée au Musée du Vatican : pour figurer leur grand fleuve, les Romains ont recouru au fleuve captif de l'Égypte vaincue[1]. »

Dans le trésor de Bosco-Reale, l'art alexandrin apparaît comme extraordinaire, et le patriotisme égyptien s'est fait jour dans presque tous ces motifs de décoration : c'est la faune et la flore du Nil[2]. Enfin, en Tunisie, au sud de Mahedia, à El-Alia, parmi les mosaïques d'une villa antique, on en a découvert une représentant le Nil et ses rives.

Même influence du côté littéraire ; sans parler des Grecs et des Romains, nous voyons, à une époque bien postérieure, les écrivains arabes subir à leur tour ce charme étrange que le Nil inspire à tous ceux qui l'ont vu.

Le conteur des *Mille et une Nuits* vante le Nil, qui est « une merveille », et fait dire ensuite à Schéhérazade : « Qu'est-ce que le bonheur..., si l'on pense à la nuit où » le Nil atteint la hauteur désirable ! On rend la coupe de » vin à celui qui la tend, et l'on ne songe plus à rien » d'autre qu'à l'eau... Si tu étais auprès du Nil, vers le » moment où le soleil couchant t'enveloppe d'un manteau » de lumière, tu te sentirais tout à fait revivre au souffle » de la douce brise qui passe sur les rives ombreuses. »

Ne croirait-on pas revenir aux temps antiques et lire un de ces éloges, comme seuls savaient les écrire les scribes de l'époque pharaonique ? Ces idées de bien-être, sur les bords du Nil, semblent empruntées et traduites d'un papyrus déjà millénaire au moment de la conquête arabe, ou bien à un passage du *Rituel funéraire*, ou à quelque

1. C. Jullian, *De l'influence de l'Égypte sur le Monde antique*, *Revue universitaire*, 1900, nº 4. — Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, 1897, II, p. 683 et suiv.

2. Gauckler, *Compte rendu des Travaux du Service des Antiquités*, 1898, p. 7 et suiv.

stèle, où l'on souhaite au défunt une heureuse vie d'outre-tombe.

« Que le Nil passe dans ta demeure, qu'il rafraîchisse » ta voie ; puisses-tu être assis au bord de la rivière, au » pays du repos, y laver ta face et tes mains. »

L'auteur des *Mille et une Nuits* ne connaissait certainement pas son antique devancier. Mais, comme lui, il n'a fait qu'exprimer un sentiment que partageaient ses contemporains, sentiment plus fort que les écrits et que la tradition avait ancré dans l'âme populaire.

Ainsi donc, divinité antique, respectée autant que les dieux les plus puissants, le Nil a été immortalisé par les arts et par les lettres, et aujourd'hui encore, son charme séducteur agit sur l'âme contemporaine ; c'est toujours le plus mystérieux de tous les fleuves, c'est le plus vénéré et le plus populaire ; en un mot, c'est toujours le grand « charmeur », comme aux temps antiques.

FIN

ADDENDUM

P. 113, l. 20. — **Harsâfitou ou Harshafiou**, dieu criocéphale d'Héracléopolis magna, suivant Brugsch[1], était un doublet de Khnoumou, et c'est l'opinion la plus généralement reçue. La *Stèle de Naples*[2] donne le nom de ses prêtres, on les appelait « Souton, Si-mirif, et » Hiqou Arqou, selon qu'ils s'adressaient au dieu vivant » ou au dieu mort, à qui son fils rendait » les devoirs funéraires[3] ».

ERRATA

P. 6, l. 19. Au lieu de « la barque Neker Khnum », lire : « la barque Keker Khnum ».

P. 11, note 3. Cf. Letronne, *Matériaux sur la Nubie*, p. 54.

P. 42, note 1. Au lieu de *The Mastaba of Ptahhetop*, lire : *The Mastaba of Ptahhotep*.

P. 95, note 4. *Revue archéologique*, 1862, p. 30.

P. 98, note 1. *Revue archéologique*, 1857, p. 70.

P. 101, note 1. Au lieu de ... Papyrus du Louvre n° 3077, lire : n° 3377. Le titre de la brochure de M. Pierret est : *Le dogme de la résurrection chez les anciens Égyptiens*. — Cf. Wiedemann, *Osiris végétant*, *Le Muséon*, 1903, tirage à part, p. 2. — Lanzone, *Dizionario di Mitologia egiziana*, tav. 303, n° 2. — Parmi les objets découverts par Loret en 1898-1899 dans le tombeau de *Maherpra*, vallée des Rois à Thèbes, figure le lit funéraire d'Osiris verdoyant. Cf. *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire*. — Daressy, *Fouilles de la vallée des Rois*, *Tombe de Maherpra*, p. 25, et pl. VII, n° 24061.

P. 116, note 3. Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings of Bibl. Arch.*, 1891, p. 409.

1. Brugsch, *Religion und Mythologie*, p. 308.
2. Brugsch, *Geogr. Inschriften*, t. I, pl. LXVIII, et *Thesaurus*, p. 632.
3. Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings of Bibl. Arch.*, 1891, p. 108.

TABLE

CHAPITRE III

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND